This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 065105338

Digitized by Google

6440
317

Library of

Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

SYNTHÈSE MENTALE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA
SYNTHÈSE MENTALE

PAR

GEORGES DWELSHAUVERS
Professeur à l'Université de Bruxelles

UNIVERSITY
LIBRARY
PRINCETON, N.J.

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1908

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

SYNTHÈSE MENTALE

CHAPITRE PREMIER

ACTIVITÉ CÉRÉBRALE ET ACTIVITÉ MENTALE

§ I. — LA PERCEPTION SENSIBLE

Ce n'est pas en vertu de propriétés spécifiques que certains groupes de cellules du système nerveux central ont un rôle moteur, que d'autres sont réceptives, ou, suivant la terminologie courante, sensibles, que d'autres enfin servent à l'association; c'est exclusivement par leurs connexions, et ces connexions résultent des différenciations qui se sont fixées dans le cours de l'évolution des êtres vivants. Une cellule n'est donc en soi ni sensible, ni motrice. On peut même, expérimentalement, renverser les rôles, en plaçant les cellules dans des connexions nouvelles; c'est ce que démontrent les expériences de Paul Bert (1), de Kühne (2) et d'autres physiologistes. Le sens de la conduction dans les nerfs et le rôle des cellules dépendent de leurs relations dans l'ensemble du système

(1) *La greffe animale*. Paris, 1863.
(2) Zeitschrift für Biologie, 1885.

6440.317
SEP 19 1914
315163
(RECAP)
Digitized by Google

nerveux; ces relations à leur tour s'expliquent, quand on considère l'évolution du système nerveux; si l'on avait les éléments nécessaires, on pourrait suivre, dans la série des vertébrés, les différenciations qui ont abouti à l'organisation du système nerveux de l'homme; l'on a tenté déjà d'en déterminer plusieurs moments.

En second lieu, toute transmission dans le système nerveux de l'homme, même la plus simple, exige la mise en jeu de deux éléments au moins : c'est le cas d'un réflexe strictement localisé. Ce cas est moins fréquent que celui des réflexes étendus et des transmissions intéressant plusieurs centres superposés; plus un acte est complexe, plus est grand le nombre des éléments nerveux qui y prennent part. S'il s'agit de mouvements accompagnés de conscience, comme dans l'attention, l'écorce cérébrale manifeste une grande activité et le nombre des neurones qui sont intéressés à l'action est considérable : neurone sensible périphérique, neurone récepteur des centres sous-jacents, par l'intermédiaire desquels se produit la transmission aux centres de projection de l'écorce cérébrale, entrée en jeu des neurones des centres d'association marginaux et terminaux de Flechsig; de là, transmission du mouvement aux neurones moteurs de l'écorce et, par eux, aux neurones moteurs des centres sous-jacents; le moindre éveil de l'attention provoque l'entrée en action de ces différents groupes.

Le rôle des éléments dans ces mouvements toujours complexes dépend, disions-nous, de leurs connexions, et celles-ci s'expliquent à leur tour par les rapports entre les êtres vivants et le milieu, l'adaptation, la différenciation successive des fonctions dans les séries qui se rattachent à un même type d'organisation, la fixation et la transmission héréditaire des dispositions acquises; il faut y

Digitized by Google

ajouter l'acquisition, par les individus, de nouvelles voies d'association. Les faits existent; peu importe que les théories rencontrent de nombreuses difficultés et soient discutées.

Si l'on parvient artificiellement à modifier les relations entre certains éléments nerveux, comme dans les expériences de greffe, leur fonction se modifie. C'est ce qui arrive encore lorsque des centres nerveux dont l'activité est suspendue ou supprimée viennent à être suppléés par d'autres centres nerveux : les derniers remplissent alors une fonction vicariante. Il est bon d'ajouter que cette fonction semble moins étendue chez les vertébrés supérieurs que chez les autres. Plus on avance vers l'homme dans la série des vertébrés, moins les centres inférieurs ont d'indépendance et plus limitée est l'étendue de leurs fonctions vicariantes; il est encore difficile aujourd'hui de déterminer l'étendue de ces fonctions dans l'écorce cérébrale. En tout cas il arrive que, jusqu'à un certain point, les centres sous-jacents, chez les vertébrés supérieurs, suppléent au rôle de l'écorce cérébrale. Chez le célèbre « chien décérébré » de Goltz (1), nous en trouvons un exemple. Bornons-nous aux faits dont l'interprétation est précise et ne permet pas de discussion. Évidemment les différences sont considérables entre le chien sans cerveau et le chien normal, au point de vue de l'intelligence. Ce ne sont pas les centres sous-jacents qui y suppléeront; certaines fonctions pourtant avaient passé du cerveau à ceux-ci : après un mois, le chien avait appris de nouveau à boire seul et, plus tard, à accepter la nourriture qu'il

(1) *Der Hund ohne Grosshirn*, Pflügers Archiv, XLI. Voir aussi les observations de Edinger, Verh. des Congr. für innere Medizin, XII, 1893, de Munk, Verh. der physiol. Gesellschaft zu Berlin, 1893-4, de Soury dans Richet, *Dict. de physiol.* II, p. 793 et suiv.

Digitized by Google

mangeait de bon gré; enfin, après un an, il pouvait conserver l'équilibre beaucoup mieux que ne le fait, quelques jours après l'opération, un chien auquel on n'enlève que la zone motrice. Un certain temps et un certain exercice ont donc pour effet de permettre une suppléance assez étendue.

Le même ordre de fonctions sans doute explique l'expérience suivante: après lésion bilatérale des lobes frontaux chez un chat, l'animal ne parvient plus à s'échapper d'une caisse où on l'a enfermé, comme il le faisait avant l'opération; mais après quelque temps les combinaisons se reforment, le chat trouve de nouveau le moyen de se sauver; sous la pression de la nécessité, il y a suppléance aux cellules enlevées, grâce à l'intervention d'autres cellules qui les remplacent. Si on soumet l'animal à une nouvelle lésion, les mêmes faits de suppléance se reproduisent : d'autres parties du cerveau suppléent à celles qui ont été mises hors de service et une nouvelle habitude se forme pour leur fonctionnement (1). L'hypothèse admise par Borst (2), la régénération de fibres nerveuses dans le cerveau par la formation de prolongements qui naissent des fragments des nerfs sectionnés, ne peut que très partiellement expliquer ce genre de faits; il ne peut être question de régénérescence dans le cas où les fonctions de centres nerveux atrophiés ou extirpés trouvent une suppléance dans d'autres centres sous-jacents. Parfois aussi, les fonctions vicariantes semblent avoir un rôle très étendu; Luciani admet, pour le cervelet, que l'ablation du vermis peut être compensée par les hémisphères cérébelleux. Ainsi l'on en revient des généralisations et des dogmes auxquels certaines expériences avaient

(1) Shepherd Ivory Franz, Amer. Journal of physiology, 1903, VIII.
(2) Zieglers Beitr. zur pathol. Anatomie, Band 36, p. 87 et suiv.

Digitized by Google

conduit les physiologistes. Des doctrines qui paraissaient immuables, comme la systématisation des aphasies, semblent elles-mêmes remises en cause (1) et la théorie classique de Bell et Magendie, suivant laquelle les racines antérieures des nerfs de la moelle seraient exclusivement motrices et les racines postérieures, sensibles, est quelque peu entamée : on a découvert récemment que si, en fait, l'innervation centrifuge emploie les racines antérieures pour transmettre le mouvement du centre à la périphérie, elle passe en partie par les racines postérieures : ces dernières auraient dans ce cas, comme rôle spécial, le maintien du tonus musculaire, de l'activité contractile des muscles (2).

On voit donc que, hormis dans le cas de réflexes localisés, toute action, dans le système nerveux, entraîne la participation de nombreux éléments ; on constate ensuite que les fonctions de ces éléments dépendent non pas de la nature propre des cellules, mais de leurs connexions ; ces connexions sont le résultat de facteurs multiples et ne se sont fixées que par la répétition et l'exercice. S'il est possible de modifier expérimentalement les connexions, on sait que les cellules s'adaptent à des fonctions nouvelles.

De plus, dans l'espace de la vie individuelle, l'exercice et l'habitude peuvent organiser constamment des fonctionnements nouveaux. « Ce n'est pas seulement pendant la vie embryonnaire, écrit Edinger (3), qu'il y a en nous de très nombreuses voies nerveuses qui ne sont pas encore formées, spécialement dans le cerveau. Dans l'écorce cérébrale se forment toujours jusqu'au delà du

(1) Pierre Marie, Semaine médicale, 23 mai 1906.

(2) A. von Trzecieski, *zur Lehre von den Sehnenreflexen, etc.* Archiv. für Physiol. 1905, p. 306 et suiv.

(3) *Vorlesungen über den Bau der nervösen Zentralorgane*, Band I, p. 32 de la 7e édition. Leipzig, Vogel, 1904.

Digitized by Google

milieu de la vie, de nouvelles voies. Le processus évolutif de la gaine de myéline fait supposer avec une très grande vraisemblance *que nous nous créons nous-mêmes de nouvelles voies par l'exercice. Peut-être toute notre éducation repose-t-elle sur ce fait que, par l'exercice, nous rendons de nouvelles voies capables de travail.* »

On connaît les difficultés qui surgissent au début de tout apprentissage, quand il s'agit de raccorder des représentations entre elles ou avec des mouvements : c'est l'exemple de l'enfant qui apprend à marcher, du jeune apprenti qui essaie d'ajuster des pièces, du pianiste qui fait effort pour coordonner la mémoire des sons, la vue de la notation écrite et les mouvements des doigts. Au début, les connexions s'établissent lentement ; peu à peu, par l'exercice, elles se fixent ; il se forme dans différents centres nerveux un ensemble de mouvements coordonnés en un seul acte, une *action synergique*, soutenue par des voies d'association nouvellement ouvertes.

Il résulte de cet ensemble de faits que chaque acte exige la mise en jeu de nombreux éléments ; qu'il existe des localisations qui se sont fixées par l'exercice et par l'habitude ; que tout effort continu a pour effet un progrès de l'être vivant et une organisation meilleure de ses mouvements ; que les localisations ne dépendent ni des propriétés de la matière ni de la constitution des cellules, mais d'un ensemble de rapports entre les diverses cellules, rapports qui ont été provoqués par les relations de l'être vivant et du milieu ; enfin, que ce qui est localisé, ce ne sont jamais des fonctions intellectuelles ni un sensorium où se formeraient des images et des idées, mais exclusivement l'*aboutissement de mouvements afférents, le point de départ de mouvements efférents et les intermédiaires entre ces mouvements.*

Digitized by Google

Les lois générales de la mécanique nerveuse ont été formulées par Wundt avec une admirable précision il y a plusieurs années déjà et se retrouvent dans toutes les éditions de sa *Psychologie physiologique*. Il est regrettable qu'on n'ait pas reproduit plus souvent cette page excellente du professeur de Leipzig. Elle permet d'éviter les malentendus et résume parfaitement les actions qui se passent dans le système nerveux. Comme les recherches récentes ne font que confirmer les vues qu'elle exprime, nous croyons bien faire en en donnant ici une traduction exacte (1) :

1. « *Principe de liaison des éléments nerveux :* Chaque élément nerveux est lié à d'autres éléments nerveux, et c'est seulement dans cette action commune qu'il devient capable d'accomplir des fonctions physiologiques. En particulier toutes les fonctions centrales accessibles à notre observation sont des processus de nature complexe, liés à de nombreux éléments centraux et généralement même à l'action commune de centres d'ordre différent. »

2. « *Principe de l'indifférence de la fonction :* Aucun élément ne remplit par lui-même de rôle spécifique, mais son genre de fonctions dépend de ses connexions et de ses rapports. »

3. « *Principe de la fonction vicariante :* Les éléments dont le fonctionnement est entravé ou supprimé peuvent être remplacés par d'autres éléments, du moment que ceux-ci se trouvent dans les connexions appropriées à ce fonctionnement. »

4. « *Principe de la fonction localisée :* A chaque fonc-

(1) Wundt, *Physiol. Psychologie*, vol. 1 de la quatrième édition allemande, 1re partie, chap. V, n° 7, p. 235. Ces lois se retrouvent dans la 5e édition, vol. I, p. 327 et suiv. ; nous avons préféré le texte de la 4e édition, à cause de sa brièveté et de sa netteté. La 5e édition d'autre part est plus riche en développements.

Digitized by Google

tion déterminée correspond, dans des conditions données de conduction, une région déterminée dans l'organe central, ou, s'il s'agit d'une fonction complexe, un certain ensemble de régions dont cette fonction dépend ; en d'autres termes, les éléments nerveux de ces régions sont dans les connexions voulues pour l'accomplissement de la fonction. »

5. « *Principe de l'exercice :* Chaque élément est d'autant mieux approprié à une fonction déterminée qu'il a accompli plus souvent cette fonction par suite de conditions extérieures qui l'y forçaient. »

Ainsi donc, ce qui, pour la conscience, paraît simple et unifié, par exemple l'objet de perception sensible, le souvenir d'une chose vue, l'idée que nous conservons d'un sentiment ou d'une action, s'accompagne, dans le système nerveux, de l'activité de nombreux éléments situés en des endroits différents du cerveau et des autres centres, et exige une transmission, dans l'espace et dans le temps, entre ces centres. L'action nerveuse consiste en un mouvement se transmettant de point en point ; les moments de ce mouvement sont naturellement extérieurs les uns aux autres, dans l'espace et dans le temps ; le fait conscient, par contre, forme un tout unifié, et si l'acte qui le produit a des rapports, soit comme perception sensible, soit comme action, avec le monde extérieur, il n'en est pas moins vrai qu'en tant que fait conscient, il n'est pas spatial ni composé de parties ; il forme un tout indivisible, une représentation ayant d'une part sa nuance propre, sa qualité irréductible et d'autre part des caractères logiques.

Le travail interne du système nerveux se fait à l'insu de la conscience; celle-ci ne sent pas quel groupe de

Digitized by Google

cellules travaille et elle n'a aucune notion de la durée exigée pour la transmission d'un centre nerveux à l'autre. C'est que le travail des cellules nerveuses ne produit pas de représentations ; tandis que la représentation est le fait d'un acte particulier que nous étudierons, le système nerveux est tout entier orienté vers l'adaptation, par des mouvements, à l'excitation extérieure. C'est ce qui explique aussi l'illusion des amputés qui reportent toujours leurs sensations tactiles à l'extrémité sectionnée des nerfs. Ainsi nous replaçons l'image de l'objet à l'extérieur, où l'objet se trouve véritablement; nous ne la percevons pas dans le cerveau.

Quant au temps de la transmission, c'est encore un facteur nerveux qui n'a pas de corrélatif dans la conscience. Cependant, il est très appréciable. Or, nous croyons que le moment de notre perception coïncide avec le moment du contact de l'objet et de nos sens. Plus exactement, le moment où nous percevons un objet nous paraît coïncider, dans la conscience, avec le moment où notre attention est appelée à se diriger vers cet objet; nous n'avons pas conscience du temps de l'adaptation. Adaptation motrice et sensation ne forment, pour la conscience, qu'un seul acte. Or, l'adaptation comprend la transmission de l'excitation aux centres nerveux, de nombreuses associations dans ceux-ci, le changement d'orientation de l'attention. Les expériences de laboratoire ont permis d'isoler les éléments de la transmission nerveuse. Si l'on prépare l'attention, la transmission centripète et l'acte en quelque sorte réflexe d'inscription (ou mieux l'acte mécanisé par l'exercice) prennent, selon les sujets, le genre d'excitation et la manière d'adapter l'attention, environ de 1 à 3 dixièmes de seconde (1). Dans les expé-

(1) Wundt, *Physiol. Psychologie*, 5e Ed. III, p. 414 et suiv. Voir aussi

Digitized by Google

riences où le sujet réagit sans adaptation convenue de l'attention, le temps de réaction est un peu plus considérable, mais assez régulier dans une série de réactions (1).

Si l'on mesure le temps d'association qui entre en ligne de compte, d'une manière constante, dans le travail cérébral accompagnant l'idéation, on arrive à des chiffres beaucoup plus élevés; le travail nerveux qui accompagne la reconnaissance d'un objet exige une fraction de seconde qui, même dans des cas très simples, atteint 1 dixième à 1 1/2 dixième. La moindre association monte à 4 dixièmes de seconde pour s'élever souvent à plus d'une seconde. Or, ce n'est pas seulement dans les expériences ou dans les raisonnements compliqués que s'accomplit le travail d'association; la perception sensible elle-même n'en est pas exempte.

Nous n'avons pourtant, quand nous percevons un objet, aucune notion du temps d'adaptation; l'adaptation et les associations qu'elle exige souvent semblent former un seul tout avec la perception sensible, comme si l'attention coïncidait dans le temps avec son objet. Or, le temps écoulé entre l'excitation qui provoque le processus de la perception sensible et le résultat de ce processus, la « présentation » d'objet, serait parfaitement appréciable s'il entrait en ligne de compte dans la conscience de l'acte perceptif. Il en existe de nombreux exemples, entre autres celui du musicien et de sa délicatesse d'appréciation dans les mouvements, et celui de l'affinement du sens du temps chez les sujets exercés des laboratoires de psychologie. Nous trouvons là une nouvelle différence entre le fait de conscience et le fait céré-

mes *Nouvelles recherches de psychologie expérimentale*, Revue de l'Université de Bruxelles, tome IV, décembre 1898.

(1) Voir mes expériences dans *Philosophische Studien*, VI, 2.

Digitized by Google

bral : le fait de conscience comprend des aspects que le fait cérébral ne comporte pas, et réciproquement, le temps et l'espace mesurables de ce dernier n'existent pas dans le fait conscient.

Poussons notre analyse plus loin et examinons ce qui se produit dans le système nerveux quand nous accomplissons un acte de perception. On a eu recours souvent, pour expliquer comment nous percevons les objets, à l'hypothèse d'images qui se formeraient dans le cerveau et seraient la reproduction plus ou moins exacte des objets extérieurs. C'est l'importance du sens de la vue qui a donné naissance à cette hypothèse. On a supposé un *sensorium commune*, un carrefour où se formeraient, dans le cerveau, les images des objets. Or, c'est là une théorie qui est en désaccord complet avec les faits de la mécanique nerveuse, ainsi que nous allons l'expliquer (1).

Nous prendrons deux exemples concrets : que se produit-il dans le système nerveux quand nous percevons un bruit, puis quand nous percevons une impression lumineuse? D'abord la perception sensible d'un bruit extérieur. Ce mouvement se transmet dans l'air jusqu'à l'oreille et joue le rôle d'excitation pour l'appareil réceptif de l'ouïe. Le mouvement ainsi reçu, est transformé selon l'énergie spécifique des nerfs et transmis par le nerf acoustique jusqu'aux tubercules quadrijumeaux postérieurs, d'où il provoque des réflexes, parmi lesquels les mouvements d'accommodation du tympan (2). En même temps qu'il provoque ces mouvements réflexes, il se

(1) Il est incroyable que même d'éminents anatomistes, comme Ramon y Cajal, opèrent encore sur des notions tout à fait inexactes, comme la notion d'image cérébrale. Je fais allusion à l'édition allemande de ses *Studien über die Hirnrinde des Menschen*. Cela montre la nécessité d'une critique sérieuse des problèmes de psychologie physiologique.

(2) Bard, Journal de physiol. et de pathol. générales, VII, 2.

Digitized by Google

propage jusqu'à la sphère acoustique corticale, dans la première circonvolution temporale où, loin de s'arrêter, il se transmet aux sphères d'association marginales et terminales (1); l'action de ces sphères est de donner lieu, par neurones interposés, à des mouvements d'adaptation plus généralisés et plus variés que les réflexes; l'ensemble de ces mouvements, qui peuvent être spontanés ou volontaires, forme la base de l'attention (2). Le corrélatif conscient de ces transmissions complexes, c'est une représentation ayant un caractère d'unité, ne se composant pas de parties, mais saisie comme *une* par la conscience. Sans doute cette représentation se résoudra-t-elle à l'analyse. Elle ne se résoudra cependant pas en éléments, comme un composé chimique, ni en choses ou en images, mais en rapports n'ayant aucun caractère spatial.

Pour le moment, restons-en à la question qui nous occupe. L'*unité* dans la représentation de l'objet considéré comme cause du son entendu ne provient pas des multiples mouvements qui se produisent dans l'organisme pour mettre celui-ci en rapport avec l'excitation; car ces mouvements organiques sont mutuellement extérieurs l'un à l'autre dans le temps et dans l'espace; leur ensemble, aussi bien coordonné qu'il soit, n'est jamais que mouvement dans l'espace et combinaison de mouvements élémentaires. Il faudra chercher la raison de l'unité de la perception sensible dans la perception elle-même, c'est-à-dire, comme nous l'avons fait entendre déjà, dans un acte que nous appellerons, quitte à nous expliquer ensuite, l'acte de l'esprit.

(1) Flechsig, Verh. der Königl. saechs. Gesellschaft der Wissenschaften Math.-phys. Klasse. Band LVI, II, 1904.

(2) Ribot, *Psychologie de l'attention*, Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

Nous tenons auparavant à prendre un autre exemple que de récentes recherches expérimentales rendront plus net encore. Que se produit-il, physiologiquement, lorsque nous avons conscience d'une sensation visuelle? Alors que pour notre conscience, la perception semble résulter d'un acte unitaire et se concentrer en un objet de représentation, un grand nombre de processus se sont succédé dans le système nerveux : c'est tout d'abord une excitation lumineuse qui provoque, par voie réflexe, l'adaptation du cristallin et les mouvements des muscles du globe oculaire nécessaires pour amener la coïncidence de l'objet avec le point de la vision exacte; ces mouvements, qui se produisent fréquemment par voie réflexe, peuvent être aussi volontaires. En même temps qu'elle s'est propagée aux tubercules quadrijumeaux antérieurs et à la couche optique et qu'elle a provoqué les réflexes mentionnés, l'excitation se transmet au centre cortical visuel situé dans la partie occipitale du cerveau. Pour que l'attention s'établisse et que la représentation d'objet se produise, il faut que les mouvements d'accommodation continuent à s'accomplir et, par conséquent, que les mouvements qui pourraient contrarier l'accommodation soient inhibés ; d'où la nécessité de l'emploi des centres d'association qui unissent la sphère visuelle corticale à la sphère corticale de la motilité générale. La preuve expérimentale d'une action coordonnée de ces différentes sphères, nous la trouvons dans ce fait que des troubles de la vision ont été observés chez un chien auquel on avait enlevé la circonvolution sigmoïde (1). Ainsi l'ablation des centres qui commandent aux mouvements

(1) Von Bechterew. *Das corticale Sehfeld und seine Beziehungen zu den Augenmuskeln.* Archiv für Anat. und Physiol., physiol. Abteil. 1905, 1-2, p. 53 et suiv.

Digitized by Google

des yeux a un contre-coup sur la perception de l'objet: une preuve de plus que d'abord il ne se forme pas d'image visuelle dans le cerveau et que toute perception sensible exige l'activité de plusieurs groupes de centres; qu'ensuite la motilité est aussi indispensable à la perception sensible qu'elle l'est soit aux réflexes, soit à l'attention. Nous constatons ainsi combien était juste l'idée émise par Maine de Biran: « Si l'individu ne *voulait* pas ou n'était pas déterminé à commencer à se mouvoir, il ne connaîtrait rien; si rien ne lui résistait, il ne connaîtrait rien non plus, il ne soupçonnerait aucune existence, il n'aurait pas même d'idée de la sienne propre (1). »

Dans toute perception d'objet se produit une association entre les éléments réceptifs et les éléments moteurs. Cette association répète, d'une manière plus complexe, le schéma du mouvement réflexe, et toute excitation extérieure détermine le système nerveux au mouvement. L'aboutissement de l'excitation ne provoque donc pas, dans le cerveau, une image, mais des mouvements. La perception sensible n'est possible que par eux; elle consiste non pas à éprouver, d'une manière passive, le contact du monde extérieur, mais à *explorer* celui-ci. Si Condillac avait raison de critiquer la théorie des idées innées, son hypothèse de la statue (2) était fausse au point de vue psycho-physiologique: car la première excitation venue du dehors ne se transformerait pas dans la statue en une image d'objet, en une représentation, mais en un mouvement (3); la représentation ne se forme

(1) *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*. Œuvres philosophiques publiées par V. Cousin, I, p. 27. Paris, Ladrange, 1841.

(2) Condillac, *Traité des sensations*, Ire partie.

(3) Pierre Janet, *Automatisme psychologique* (Paris, F. Alcan), p. 55: « Que, dans une conscience vide, survienne une sensation quelconque, produite par un procédé quelconque, et aussitôt il y aura un mouvement.

Digitized by Google

que par l'exploration de l'objet, et celle-ci exige le mouvement.

On a dit que toutes les sensations n'étaient qu'un toucher transformé. Le toucher est une exploration dans laquelle les mouvements ont un rôle prépondérant: l'observation la plus simple suffit à le montrer. Mais les autres sens sont en quelque sorte des touchers plus subtils, adaptés aux mouvements qui mettent en rapport certains corps et notre propre corps, sans qu'il y ait contact direct et immédiat. Le contact se produit grâce aux mouvements du milieu physique dans lequel ils se trouvent comme nous. Ainsi s'expliquent les sensations de son, de lumière, de couleur. Ici encore, le mouvement est nécessaire: car sans tension du tympan, sans adaptation du cristallin, sans mouvements du globe oculaire, la représentation d'objet ne se formerait pas.

L'acte de perception synthétise donc en une représentation d'objet, fait conscient original, non seulement les impressions produites par les corps extérieurs dans les organes des sens, — impressions qui ne peuvent être ressenties que par l'adaptation due aux mouvements, — mais encore des impressions qui proviennent de ces mouvements mêmes. Nous n'avons pas conscience, en règle générale, de ces dernières, que seule l'expérimentation dégage du tout dont elles font partie. Les expériences sur le sens musculaire permettent de rendre compte du rôle joué par la notation du mouvement, qui en elle-même est inconsciente. Un exemple très simple nous suffira : quand nous soulevons un objet que nous connaissons bien, notre effort s'adapte tout naturellement au poids de l'objet, en vertu d'une appréciation fixée par

Telle est la loi que manifestent, croyons-nous, les phénomènes les plus simples de la catalepsie. »

Digitized by Google

l'habitude; il y a en nous une adaptation devenue inconsciente par l'exercice; de la représentation de l'objet familier font partie les sensations éprouvées dans les efforts musculaires tentés par nous auparavant pour soulever cet objet. Elles sont devenues graduellement inconscientes et l'objet seul paraît occuper toute notre représentation. Vous voyez surgir de la conscience le souvenir ordinairement inconscient de l'effort à accomplir, si, par quelque illusion, l'objet vous paraît plus ou moins lourd qu'il ne l'est. Supposez qu'au lieu d'une masse de métal pesant cinq kilos, je vous présente un poids en carton, si bien imité que vous vous laissiez tromper, et que je vous prie de le soulever. Votre effort sera, inconsciemment, le même que pour un vrai poids de cinq kilos, et vous en aurez la preuve: vous ferez un mouvement trop vif et disproportionné au poids illusoire que je vous aurai présenté.

Qu'est-ce que cela prouve? Que, dans votre représentation du poids de métal se trouve, inséparable d'elle, un souvenir inconscient des mouvements qu'il vous a fallu accomplir pour l'explorer, l'apprécier et le connaître, ou plus exactement, une notation inconsciente de la force à dépenser, de la position des membres dans l'effort ou de la flexion à produire. Ce qui est vrai pour les muscles du bras l'est aussi pour les autres groupes de muscles : quand un trait de lumière frappe la rétine à un endroit du champ visuel (Blickfeld des physiologistes allemands) qui n'est pas le point (Blickpunkt) de la vision exacte, nous faisons décrire au globe oculaire, inconsciemment, l'angle exact qu'il faut pour mettre l'objet lumineux au point. A la sensibilité d'un endroit quelconque de la rétine est donc associé de manière indissoluble le souvenir des sensations qui ont accompagné les efforts tentés dans la prime

Digitized by Google

enfance pour passer d'une perception lumineuse confuse à une perception claire. Reprenant un terme que Lotze avait mis en honneur, nous appellerons *signes locaux* ces notations qui doublent en quelque sorte les sensations externes et forment avec celles-ci la synthèse que l'acte de perception fixe en la représentation d'objet (1).

Nous avons montré que les signes locaux, tout en faisant partie de la représentation d'objet, passent inaperçus et qu'il faut recourir à la méthode expérimentale pour les retrouver. Nous dirons plus : dans toute représentation d'objet, les sensations simples, c'est-à-dire l'effet du contact des sens avec l'excitation extérieure, passent inaperçues aussi et sont intégrées dans la représentation totale. Etant donné le nombre considérable d'éléments sensibles que contient chacun des organes des sens, nous n'avons pas conscience du contact de ces éléments avec l'agent extérieur auquel ils sont adaptés ; nous synthétisons toujours les effets de plusieurs contacts ; c'est ce que Leibniz avait déjà établi dans sa célèbre théorie des petites perceptions (2). Les sensations et les signes locaux entrent dans la synthèse qu'est la représentation d'objet. Les sensations provenant du contact avec l'excitation extérieure, ou sensations externes, et les sensations provenant des mouvements qui accompagnent et rendent possible toute perception sensible sont, comme on le sait, ressenties non pas dans le cerveau, mais là même où en est la cause. Nous avons rappelé l'illusion des amputés, qui éprouvent des sensations tactiles, comme si l'opération n'avait rien supprimé, parce que c'est une particularité de nos sensations que nous les localisions toujours à l'endroit où elles

(1) Je renvoie à ce propos à Höffding, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, Paris, F. Alcan, 2e édit. p. 258 et suiv.

(2) Voir notre Chap. IV § 2.

Digitized by Google

se produisent. De même les sensations visuelles et auditives d'objets qui ne sont pas en contact direct avec nous, sont replacées à une certaine distance que nous apprécions sans doute grâce à l'adaptation et aux signes locaux qui s'y rattachent.

Ces considérations nous conduisent à exclure la notion d'image cérébrale, mais leurs conséquences s'étendront au delà. Les physiologistes, en imaginant une « image cérébrale », recourent à une hypothèse dont la difficulté réside en ceci : le dédoublement de l'objet de perception. L'on a, d'une part, la chose extérieure à celui qui perçoit; ensuite une image de cette chose dans le cerveau de celui qui perçoit. On substantialise ainsi l'acte de perception ; on substitue à l'activité du sujet une image passive, substantialisée, comme l'objet auquel on la rapporte. En fin de compte, le sujet, au lieu de percevoir les choses extérieures en les explorant, en s'y adaptant, se contente d'enregistrer une image de ces choses. Cette image correspond-elle au modèle? Le physiologiste doit avouer que non ; car, en s'introduisant en nous, l'excitation a subi les transformations que lui imposent nos sens. De plus, ces sens ne donnent pas tous, comme l'œil, une image ; si bien que l'image des objets en nous serait altérée singulièrement par les organes et les centres qui la formeraient. Quelle ressource nous resterait-il dès lors pour connaître le monde extérieur et rectifier les images sensibles ? Ce ne pourrait être de percevoir mieux ; cela ne nous aiderait guère, si l'image sensible est nécessairement altérée par les organes. Alors il ne resterait que la substitution du raisonnement à l'image, du calcul à la perception primesautière : c'est ce que fait la science. Mais le raisonnement et le calcul, d'où viennent-ils ? Si les abstractions qu'ils comportent ne sont que les résidus, dans la mémoire, des

Digitized by Google

éléments les moins colorés des images, comment notre raisonnement serait-il plus proche du réel que les images? Et pourquoi serait-il moins faussé que celles-ci? Et si la raison est autre chose que la perception sensible, si elle provient d'une autre source, voici le dualisme établi dans la vie consciente ; il faut alors admettre que le monde sensible n'est qu'illusion et que seul le monde des idées est réel. Mais alors, celui-ci n'a rien à voir avec le corps, qui n'est plus qu'un encombrement pour le principe de ces idées, c'est-à-dire pour l'âme. Ainsi les physiologistes, s'ils continuent à soutenir que notre cerveau perçoit des images, poussent les gens réfléchis au spiritualisme le plus dogmatique et à un double substantialisme, celui de l'image sensible et celui de l'âme.

Les mêmes difficultés poursuivent les philosophes qui admettent le dédoublement logique de la chose et de la représentation. Si l'on suppose que la représentation que j'ai des choses extérieures est exclusivement subjective, la chose échappe à mes sens; elle ne pourra, ici encore, être comprise que par une faculté purement intellectuelle. On arrive dans ce cas à deux dédoublements : le monde extérieur se scinde en chose en soi et apparence ou phénomène; la pensée que nous en avons se divise en faculté sensible et faculté rationnelle: la première est l'expression d'un genre d'ordre imposé par la sensibilité et par l'entendement au monde des phénomènes; la seconde n'opère que sur des noumènes. Ces solutions se sont maintenues dans la philosophie par un appareil d'arguments excessivement complexe.

En réalité, toutes ces impossibilités s'évanouissent dès qu'on admet que la perception sensible relève d'un *acte de l'esprit*, c'est-à-dire d'une action de l'être conscient pour s'adapter aux choses extérieures, les serrer de plus près,

Digitized by Google

les utiliser à son profit, et non d'une disposition passive ou d'une faculté supranaturelle. Cet acte de l'esprit fixe chez tous les êtres doués de conscience, des « mécanismes montés », selon l'expression de Bergson; ces mécanismes sont le résultat d'une série d'efforts tentés pour mieux capter les impressions venues du dehors. La sensation exige leur entrée en jeu. L'acte de l'esprit se projette en quelque sorte vers la périphérie; il prend corps; ainsi se produit le contact avec les choses et avec les mouvements que le milieu dans lequel nous vivons transporte des choses à nous. La représentation participe d'une part de l'acte de l'esprit, d'autre part du contact avec son objet. Elle unit l'un et l'autre. Elle est à la fois objet et unité : objet, comme synthèse des impressions innombrables que le monde extérieur peut exercer sur nos sens; unité, en tant que le propre de l'acte de l'esprit est d'exclure beaucoup d'impressions possibles, d'en retenir certaines et d'être le principe de leur synthèse.

§ II. — LA MÉMOIRE

La perception sensible est l'affirmation des êtres extérieurs par l'acte de l'esprit. C'est tout d'abord en percevant les choses que nous nous les représentons, et la perception dont le produit est la représentation objective ne s'obtient pas comme une photographie; elle n'est pas une image cérébrale; nous sommes actifs dans l'acte de perception. Cet acte ne s'explique pas non plus par la juxtaposition ou la fusion de sensations qui correspondraient plus ou moins exactement aux excitations qui le provoquent. La perception sensible est une manifestation active du sujet qui perçoit.

Digitized by Google

Le système nerveux traduit, par sa structure, le genre d'adaptation du sujet percevant ; il rend possible l'action des choses sur nous et notre action sur le monde extérieur. Il suit la vie mentale ; plus celle-ci est riche, plus le système nerveux est complexe et plastique ; chez les animaux dont l'intelligence est peu développée, les fonctions du système nerveux sont plus simples ; elles se fixent et ne progressent pas : jusque-là nous admettons la corrélation entre cerveau et conscience.

Avant d'étudier l'acte de l'esprit en lui-même, nous devons nous arrêter à une objection qui pourrait être opposée aux conclusions du précédent paragraphe : s'il ne se forme pas d'images dans le cerveau, il ne s'en conserve pas non plus ; dès lors, comment, au point de vue psycho-physiologique, expliquer la mémoire ? Quand je me rappelle un objet, j'en vois en moi-même les contours ; j'entends le mot auquel je pense, sans qu'il soit articulé par personne ; le système nerveux n'est-il pas, ici, l'organe de conservation des images ? Ne les reproduit-il pas par suite du fonctionnement de certains centres ?

Il est nécessaire de ne pas se laisser abuser par des solutions faciles. Etudions avec précision les conditions physiologiques de la mémoire. Un souvenir ne surgit pas dans la conscience sans appel préalable ; de même que la perception de l'objet se produit à l'occasion d'une excitation extérieure, le fait de mémoire se rattache soit à un autre fait de conscience, perception, représentation, sentiment, soit à une excitation dont les effets, demeurés inconscients, évoquent le souvenir par l'entremise d'associations dont nous devons expliquer la loi.

On sait que la loi d'association, après avoir été formulée par la psychologie anglaise en termes trop intellectualistes et s'être appelée loi d'association des

Digitized by Google

idées, a été transformée très heureusement par Höffding (1) de la manière suivante : « L'essence de toute association, c'est la tendance que nous avons, un élément particulier étant donné, à reproduire l'état total dont cet élément, ou un autre semblable, formait l'une des parties. » Höffding base avec raison l'association sur la tendance de la conscience vers l'unité. Il écrit (2) : « L'association est une forme particulière de la force unifiante, de l'activité synthétique, qui forme à mes yeux la nature de la conscience. » Les associations ne dépendent pas nécessairement de rapports logiques ; elles relèvent souvent du sentiment ou de la volonté associés aux représentations (3). Une impression fugitive parmi les sensations ou les états affectifs, une disposition émotive mal définie aussi bien qu'un mot, un son, une idée passant dans la conscience comme une lueur soudaine, peuvent provoquer, en vertu de la loi de totalisation, le rappel d'un état conscient antérieur. C'est ainsi qu'une couleur peut suggérer un paysage, vu jadis dans un même ton, et qu'une disposition dans les sentiments évoque des souvenirs. Maintenant, il y a dans ces rappels une particularité importante : une impression, un état affectif, une sensation pourront éveiller, selon les moments, chez le même individu, des souvenirs différents; à plus forte raison sera-ce le cas pour des individus différents. L'explication en doit être cherchée dans les éléments inconscients qui prennent part à l'association. Un état affectif

(1) Höffding, *Psychologie*, 2e éd. française, F. Alcan. 1903, p. 208. Les termes d'*élément* et de *partie*, employés dans ce passage, ne doivent pas être pris à la lettre ; l'auteur, en s'en servant, n'entend pas assimiler le fait mental à un composé chimique. Il s'en explique dans un passage que nous rapporterons au chap. IV, § 2.

(2) P. 209, note.

(3) *Ibid.*, p. 209.

Digitized by Google

résultant de dispositions organiques (comme certains états mélancoliques, un manque du besoin d'agir, une gaîté exubérante) peut s'être reproduit à plusieurs occasions et par conséquent être susceptible de rappeler, en vertu de la loi de totalisation, de nombreux souvenirs (1) ; une représentation donnée est très souvent entrée dans des combinaisons variées ; elle rappellera donc l'une ou l'autre, sans qu'on puisse prévoir laquelle.

D'autre part nos représentations, après le moment où elles naissent, en tant que « présentations », de la perception sensible d'une chose avec laquelle nos sensations nous mettent en un rapport actuel, ne subsistent pas, telles quelles, dans la profondeur de la conscience ou dans quelque repli du cerveau. Notre pensée leur fera subir des simplifications et leur substituera des signes ou symboles, tels que le mot, le schéma, le geste. Le nombre de ces signes est moindre que celui des représentations ; plusieurs d'entre elles sont traduites par le même signe ; c'est ainsi que le nombre des mots est très restreint, alors que nos impressions sont en nombre indéfini et que le même mot prend plusieurs acceptions selon le contexte. Entre le signe et la représentation, il n'y a pas parallélisme. Le même signe ou symbole peut donc éveiller de nombreuses associations différentes. L'association n'est pas unilinéaire ; elle devrait plutôt avoir comme image les rayons innombrables qui partent d'un même centre.

(1) La poésie de Paul Guigou intitulée la Patrie élue (*Interrupta*, Paris, Plon, 1898, p. 4-6) en fournit un bon exemple. Un chant douloureux qui s'élève évoque chez le poète l'impression d'un pays féerique, et plusieurs représentations différentes s'éveillent à son appel : les genêts fleuris, l'océan, des cavaliers roux avec de la musique, un château silencieux et splendide, etc.

« Etait-ce en Hongrie ? Etait-ce en Bohême ?
Peut-être au pays du roi de Thulé ? »

Digitized by Google

Nous disions que, dans chaque association, il y a des sentiments, des représentations, des tendances volontaires ; on y trouvera le rappel de toutes les composantes des représentations, par conséquent aussi les signes locaux attachés aux mouvements (1), ainsi que les dispositions à fonctionner ensemble affectant les groupes de cellules cérébrales qui ont été plusieurs fois engagées dans une action synergique. *L'association peut se faire par les éléments moteurs aussi bien que par les fonctions conscientes.* Dans certains cas d'aphasie, il suffit de faire exécuter des mouvements des bras au malade pour provoquer l'émission de phrases entières ; il est très fréquent que, pour activer son travail intellectuel, l'écrivain se lève et marche pendant un certain temps. De nombreux exemples ont été cités (2). Dans ce cas, l'idéation est provoquée par le mouvement : celui-ci éveille, par association, des signes locaux, des impressions subconscientes qui ont accompagné, lors d'une perception ou d'une volition antérieure, les mouvements inséparables de l'activité psycho-physiologique. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours à l'hypothèse incompréhensible d'images qui se conserveraient dans le cerveau ; il suffit que des mouvements aient fait partie d'associations antérieures, ce qui a toujours lieu. Or, il en est des signes locaux et des mouvements cérébraux concomitants comme des signes du langage : nous constations plus haut qu'un seul signe peut servir de symbole à plusieurs représentations différentes, selon l'ensemble auquel celles-ci se rattachent en vertu de la loi de totalisation. Ce qui se produit dans les

(1) Voir le précédent paragraphe.

(2) Entre autres, dans le théâtre d'Ibsen, les pas de J. Gabriel Borckman que l'on entend marcher à l'étage ; le détail est emprunté à une habitude d'Ibsen lui-même.

Digitized by Google

rapports de l'idéation avec le langage existe aussi dans le rapport de l'idéation avec les sensations de mouvement et avec l'innervation cérébrale.

On comprend du reste ce qui se produit dans l'encéphale : des impressions qui passent inaperçues et restent inconscientes mettent en action certains centres nerveux (sans doute l'un ou l'autre des centres réflexes, selon la nature spécifique de l'excitation) ; de là, l'innervation se propage dans les centres corticaux et y provoque des mouvements semblables à ceux qui furent associés antérieurement au même genre d'excitation. En vertu de la loi de totalisation, il suffit que les éléments moteurs qui ont accompagné une représentation donnée se réveillent pour que cette représentation elle-même revienne à la conscience : ainsi s'expliquent tous les cas d'idéation involontaire. D'où provient maintenant la contingence de ce genre d'associations et comment expliquer le fait qu'une même excitation éveille, selon le moment, des souvenirs différents, sans qu'il y ait entre ceux-ci et celle-là une causalité unilatérale ?

Un même signe local et une même innervation cérébrale ont fait partie d'un grand nombre d'actes conscients divers, ont collaboré maintes fois à la perception d'objets différents. Il en est des mouvements cérébraux et des signes locaux comme des symboles dont nous nous servons pour simplifier et fixer nos représentations. Un même mouvement sert à plusieurs représentations, à plusieurs souvenirs. Le parallélisme strict n'explique pas ce genre de faits. Nous nous voyons conduits à admettre au contraire que *la vie mentale dépasse, par sa richesse et sa variété, l'activité cérébrale qui l'accompagne.* Il en est du cerveau pour la conscience comme du piano pour l'artiste musicien ; l'instrument a un nombre restreint de touches

Digitized by Google

et par conséquent le nombre de ses mouvements est très limité ; pourtant, ce que jouera le pianiste pourra varier infiniment.

Ce qui se forme dans le cerveau, ce ne sont pas des images ni des éléments représentatifs, mais des habitudes motrices, en vertu du principe de l'exercice dont nous connaissons l'importance. Une excitation actuelle peut provoquer la perception sensible, mais elle peut provoquer aussi, dans le cerveau, par le principe de l'exercice et celui de l'association des éléments nerveux, une action synergique reproduisant un état antérieur ; or cet état antérieur a fait partie d'un ensemble perceptif, et en un mot, d'une représentation antérieure (en prenant ce terme dans son sens le plus large, état affectif et volontaire autant qu'intellectuel). Par la loi de totalisation, un seul aspect de la représentation, se renouvelant, provoque la réapparition de la totalité ; ce rappel se fait très souvent d'une manière inconsciente ; l'inconscient ici, c'est le signe local, avec les mouvements qui se produisent dans le cerveau (quelle qu'en soit la nature, physique ou chimique). De cette manière, le rôle du cerveau dans la mémoire s'explique tout à fait clairement sans qu'on ait recours à l'hypothèse inadmissible d'images cérébrales ; le cerveau ne « conserve » pas plus les images qu'il ne les « reçoit » dans l'acte de perception, mais son activité a pris part à l'association dont se compose chaque représentation.

L'erreur de la plupart des théories psycho-physiologiques de la mémoire provient de ce que l'on considère la mémoire représentative ou intellectuelle comme primaire ; or, la mémoire, pour qui étudie sa nature physiologique, est exclusivement motrice ; ce qui tend à se reproduire dans le cerveau, ce sont des synergies de

Digitized by Google

mouvements, des ensembles d'innervation, dans lesquels sont intéressés plusieurs centres, non pas des images. C'est ce que fait comprendre la loi de Ribot (1) : les états affectifs sont plus tenaces et plus fidèles que les représentations, les habitudes motrices le sont plus encore que les états affectifs; les plus récentes de nos acquisitions conscientes, celles qui sont proches encore du travail actif de l'esprit, disparaissent les premières; suivent les connaissances antérieurement acquises, ensuite les états affectifs; enfin, « les acquisitions qui résistent en dernier lieu sont celles qui sont presque entièrement organiques : la routine journalière, les habitudes contractées de longue date (2) ». Ainsi la mémoire *descend progressivement de l'instable au stable* (3). Nous dirions qu'elle descend du vivant, de l'actif, à l'automatisé, du conscient au mécanisme. Ce qui est mécanisé, « stabilisé », ce sont les mouvements cérébraux. Nous pensons même que cela seul, dans la mémoire, se conserve et peut se répéter; il ne subsiste là ni images, ni représentations.

Cherchons d'autres preuves des contradictions inhérentes à l'explication représentative de la mémoire et consultons l'expérience : le pianiste qui joue un morceau qu'il connaît, exécute des traits avec une rapidité qui exclut toute intervention d'images. En effet, chaque image exige, pour être perçue, un temps que la psychométrie a mesuré et qui descend rarement en-dessous d'un dixième de seconde. Or, dans un trait rapide, les doigts exécutent des mouvements qui se suivent à des intervalles beaucoup plus petits. L'image n'existe pas ici; elle n'existe jamais dans les actes innombrables qui exigent la succes-

(1) Ribot, *Maladies de la Mémoire*, F. Alcan, p. 92 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 94.
(3) P. 94.

Digitized by Google

sion rapide de mouvements différents. A moins que l'on fasse intervenir des « images inconscientes ». Mais alors il faudrait expliquer ce que peut signifier cette notion. *Image* désigne la représentation en tant qu'elle est nécessairement sensible. Elle définit simplement une propriété de la représentation. « Image inconsciente » n'a aucun sens. L'inconscient est précisément ce qui n'est pas représenté. Telles sont les contradictions auxquelles aboutit toute théorie qui attribue au cerveau un rôle qu'il n'a pas.

En réalité, seuls les éléments moteurs qui accompagnèrent une représentation peuvent, au sens littéral du mot, se répéter; seuls ils sont dans des conditions analogues à une série de mouvements mécaniques, qui suivront le même cours si on les replace à leur point initial; la représentation comme fait mental ne se reproduit jamais dans les mêmes conditions; comme tout fait conscient, elle implique un acte de l'esprit; et comme l'esprit qui se transforme sans cesse par sa propre activité, concentre toute son activité antérieure dans chacun de ses moments, chaque acte de l'esprit est nouveau; plus il sera « spirituel », plus il sera nouveau et différent des précédents; il ne se rapprochera de la reproduction de ceux-ci que pour autant qu'il ressemblera au mécanisme, au mouvement spatial, c'est-à-dire au contraire de l'esprit. La mémoire peut être purement motrice, comme dans les exercices mille fois répétés du pianiste, dans la récitation mécanisée de formules apprises, dans tout ce qui se refait par la force de l'habitude, « sans qu'on y pense » et parce qu'on l'a appris ainsi; alors, l'image est bien superflue et le rôle de l'esprit est réduit au minimum. A l'autre extrémité du domaine de la mémoire, nous trouvons les souvenirs mis au service d'une recherche personnelle, d'un raison-

Digitized by Google

nement nouveau qui exige effort et volonté; mais alors ces souvenirs ne réapparaissent pas automatiquement, ils sont choisis, revus et transformés par la réflexion ; ils sont comparés avec des représentations récentes, synthétisés avec elles de manière à former des idées qui diffèrent des idées acquises autrefois, par leur richesse intérieure et par leur contenu. La mémoire motrice est ici réduite au minimum et le travail de la pensée apparaît au grand jour. Ce travail ne consiste aucunement en acquisition, répétition ou combinaison d'images, mais en formation de représentations toujours renouvelées; ces représentations ne sont ni des choses ni des ombres ou images de choses conservées dans la mémoire; elles n'existent qu'au moment où l'acte de l'esprit les constitue, puis elles ne sont plus; ce qui en reste, au point de vue physiologique, ce n'est que la disposition à se reproduire des mouvements cérébraux concomitants (quelle que soit leur nature), si quelque aspect de la représentation à laquelle ils étaient associés est rappelé dans la suite ou si quelque excitation provoque directement leur déclenchement et fait reparaître, par l'intermédiaire de ces mouvements, certains aspects de la représentation. Au point de vue psychologique, par contre, ce qui importe, ce ne sont pas les représentations isolées, c'est leur lien, leur mouvement intérieur, c'est le passage de l'une à l'autre; de même, dans une phrase, les mots n'ont de sens et de valeur que par leurs rapports logiques; jetez-les au hasard, ils n'auront plus de sens, et le Preislied de Walther deviendra la chanson insensée de Beckmesser.

Entre ces deux extrêmes, — la répétition mécanique et la synthèse sans cesse nouvelle caractérisée par les rapports qu'elle implique, — se meut la vie de l'esprit : elle se rapproche tantôt de l'une et tantôt de l'autre. Une

Digitized by Google

représentation passée ne revient jamais telle qu'elle fut; ce qui revient, c'est, au point de vue physiologique, la suite des mouvements cérébraux, c'est la répétition de la mémoire motrice; examine-t-on par contre les représentations et la valeur psychologique de la mémoire, l'acte de pensée n'en est pas absent et, dès lors, il y a quelque nouveauté dans toute représentation sur laquelle l'attention se porte. Mais aucune de ces représentations n'a subsisté, aucune ne s'est « conservée ». Il ne se conserve que des dispositions à une synergie de mouvements cérébraux d'une part, et d'autre part une pensée toute en puissance et non en étendue, dans laquelle il n'y a pas non plus de représentations, d'images, c'est-à-dire d'objets et de symboles d'objets, mais une virtualité pure, une potentialité dont le caractère est l'interpénétration et non la juxtaposition, l'intériorité mutuelle des moments et non le discontinu et le spatial.

§ III. — L'ACTE DE L'ESPRIT

L'importance de la vie consciente dans la détermination de nos actes n'échappe à personne. La réflexion nous y ramène sans cesse. Nous savons par l'introspection que tous nos actes raisonnés sont précédés de la conception d'un but et des moyens à employer pour l'atteindre, et que dans les actes impulsifs nous nous rendons compte des sentiments qui nous poussent à agir et auxquels parfois nous obéissons avec regret; mais nous nous sentons incapables de nous défendre d'eux, car ces sentiments, c'est nous, c'est notre caractère. Dès que nous examinons l'action consciente, qu'elle soit raisonnée ou impulsive, nous constatons l'importance du moi et de ses états internes;

Digitized by Google

il est contraire à une analyse sérieuse du fait concret d'emprunter aux sciences exactes, pour expliquer nos actions, un schéma mécanique, comme le veut la théorie des motifs. Faire de la conscience l'enregistreur d'actions qui se passeraient en dehors d'elle, lui enlever toute efficacité, c'est substituer à l'étude approfondie du réel des notions abstraites valables pour la physique et entièrement impuissantes à expliquer la vie intérieure (1).

Notre conscience réfléchie change essentiellement les conditions des actes, si l'on compare ces conditions à celles des faits physiques. Entre l'action et la réaction, il n'y a pas équivalence dans la vie mentale : une excitation minime peut déchaîner une explosion de passion ; et inversement, notre force de caractère peut nous aider à résister aux sollicitations les plus énergiques. Ce qui importe ici, contrairement aux sciences qui envisagent les phénomènes et leurs lois, c'est l'acte individuel, c'est l'affirmation consciente.

Même dans ses manifestations les plus obscures, elle ne peut être négligée. Le désir le plus élémentaire est une cause d'action. Pour qu'un être conscient soit poussé à agir, il faut qu'il y ait un désir ou plus exactement un état affectif qui soutienne l'action. Supprimez l'état affectif, les excitations extérieures passeront indifférentes ; les réflexes seuls subsisteront et ils n'ont rien de psychologique. Le terme d'indifférence traduit l'état d'un être conscient qui ne répond pas à l'action du dehors ; il y a beaucoup d'excitations qui ne sont pas choisies par l'être vivant, qui sont exclues par lui, d'autres qui s'émoussent

(1) On trouve une réfutation magistrale de l'emploi des hypothèses mécanistes en psychologie dans le célèbre ouvrage de Bergson, *Données immédiates de la conscience*, Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

devant sa résistance ; à part les actes automatisés pour lesquels il existe un consentement tacite de la conscience et qui ont peu à peu formé, grâce à ce consentement, une nécessité organique, le moindre fait conscient a son importance et la manière dont se comporte l'individu pensant exprime sa conscience, son caractère et non le jeu plus ou moins complexe des motifs.

Dans les mouvements mécaniques, il est légitime de supposer que les mêmes causes produisent les mêmes effets et d'admettre que l'on puisse expérimentalement reproduire les mêmes séries de phénomènes. L'on reconnaît des degrés dans les causes et les effets et l'on emploie l'induction, parce que l'on considère que la quantité de l'effet croît et décroît avec celle de la cause et qu'il existe une égalité entre l'action et la réaction, une causalité stricte: mais dans la vie consciente, les mêmes situations ne se retrouvent pas, car le fait d'avoir passé par une situation donnée détermine une transformation dans l'idée qu'on s'en fait et dans les sentiments; si les conditions extérieures de cette situation se retrouvent, l'être conscient s'est modifié; il peut se comporter différemment. Ajoutez que, dans des circonstances extérieures analogues, un homme qui aura consciemment agi deux ou trois fois de la même manière pourra, dans la suite, adopter une ligne de conduite nouvelle et inattendue. Ce n'est pas que dans la vie consciente les mêmes causes puissent produire des effets divers, mais qu'il est tout à fait abusif d'employer en psychologie les notions abstraites de cause et d'effet avec le sens qu'adoptent les sciences exactes. On a tenté de le faire et, dans ce cas, on est obligé de mécaniser la vie mentale, de transformer le fait conscient concret en phénomène; l'on exclut des lois des phénomènes les caractères propres de la cons-

Digitized by Google

cience et on rejette ceux-ci dans une classe créée à cet effet, celle des épiphénomènes. Cette manière antiscientifique de procéder caractérise l'impuissance des matérialistes vis-à-vis de la conscience; incapables de l'interpréter, ils l'ont exclue de leurs lois, l'ont incarcérée et ont cru s'en débarrasser, comme les tyrans qui croient tuer la liberté en jetant dans des cachots les plus éminents de ses défenseurs.

Au point de vue de la théorie de la connaissance, leur système ne peut être maintenu : car s'il n'y a que phénomènes et lois et si la causalité mécanique est stricte, comment s'est-il glissé entre ses mailles quelque chose d'inconnu pour elle, l'épiphénomène? Comment une telle superfétation a-t-elle pu se produire dans un ordre aussi bien réglé que celui des phénomènes? Et comment cette superfétation a-t-elle pris une importance primordiale? L'épiphénomène de conscience a relégué le phénomène mécanique à l'arrière-plan; on affirme même que celui-ci pourrait bien n'être qu'une interprétation imposée par celui-là à la nature. En fin de compte, le phénomène sera l'illusion, et l'épiphénomène, la réalité : situation inquiétante pour les matérialistes.

La conception mécaniste échoue dans l'explication des sentiments les plus simples. Comment pourrait-elle rendre compte du développement de la conscience et de son épanouissement rationnel et affectif dont personne ne peut prévoir le terme? Si nous envisageons le développement du rationnel, il consiste en une organisation de plus en plus parfaite des idées qui éclairent la connaissance et l'action, et se produit par une série d'efforts intelligents et volontaires chez les hommes. Ces efforts sont de véritables créations. Chacun d'eux synthétise des aspects nouvellement aperçus de la multiplicité infinie;

Digitized by Google

chaque idée nouvelle retentit dans l'ensemble des idées en vertu de l'interpénétration qui caractérise la conscience ; l'être pensant tend ainsi constamment à se dépasser lui-même, il se modifie et se transforme par sa volonté ; il perfectionne l'organisme dont il se sert (1). La vie consciente apparaît ici comme un progrès véritable. Peut-on parler, dans ce cas, d'une liaison mécanique des phénomènes et exclure le moi conscient pour n'envisager que des combinaisons de mouvements, comme dans l'espace ?

La théorie de l'épiphénomène repose sur une genèse erronée des idées ; c'est le sensualisme, défendu depuis l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle et reconnu insuffisant par les psychologues actuels. On imagine que la conscience consiste à éprouver des sensations qui ne seraient que le prolongement, en elle, des excitations extérieures ; que les sensations laissent des traces qui se combinent suivant leur intensité et leur fréquence ; que par ce mécanisme les concepts naissent des traces laissées par les sensations, qu'ils forment de véritables atomes psychiques et qu'ils s'éloignent et se rapprochent suivant des attractions et des répulsions empruntées à la théorie de la matière. Ainsi la spatialisation de l'esprit ramène celui-ci à la matière.

Or, toutes ces thèses sont également inexactes. La sensation n'est pas la continuation de l'excitation extérieure. L'excitation, étant mouvement, se prolonge en mouvements ; ce sont les mouvements d'adaptation du système nerveux. La sensation est un rapport complexe qu'accompagne l'entrée en activité de nombreux éléments ; au point de vue physiologique, elle suppose un ensemble

(1) Voir au § I du présent chapitre, la citation d'Edinger.

Digitized by Google

d'éléments qui, dans chaque surface sensible, concourent en grand nombre à toute sensation, et un ensemble de mouvements doublé lui-même de sensations de mouvement; de plus, l'excitation est altérée par l'énergie spécifique des nerfs. Psychologiquement, il faut tenir compte des signes locaux et des états affectifs résultant de l'activité organique; puis de l'attention et de l'exploration de l'objet; enfin des conditions rationnelles qui rendent possible la perception sensible et impliquent le système de rapports auquel celle-ci se rattache. La sensation n'est donc pas un élément, mais une synthèse relevant d'un acte de l'esprit qui s'appelle ici perception sensible.

La genèse du concept par des « dépôts » ou « résidus » de sensations est une idée enfantine dont les pages qui précèdent auront montré l'erreur. La sensation ne s'emmagasinant nulle part en nous ne peut y laisser aucun résidu. Le rapprochement des concepts ou leur répulsion n'expliquent pas ce caractère de l'idéation qu'est le rapport, le lien qui confère un sens aux concepts; ce rapport à son tour, ce lien est lui-même le déroulement d'une intuition purement spirituelle, toute en unité et en pénétration; avant de prononcer une phrase dans laquelle s'aligneront successivement les mots, nous avons l'intuition de la pensée que cette phrase exprimera; cette intuition précède le choix des concepts qui la développeront dans le temps pour la rendre accessible à l'auditeur et par conséquent aussi des mots qui la rendront sensible (1). La pensée n'est donc pas la résultante de l'attraction des concepts, mais un acte intérieur, un acte synthétique issu de cette potentialité pure et non spatiale qu'est l'esprit.

(1) Voir W. James, dans *Principles of Psychology*, I, le chapitre intitulé *the stream of thought*.

Digitized by Google

Dans l'expression d'un jugement comme dans une volition, l'acte de l'esprit est un passage de l'unité à la multiplicité; dans la perception sensible, il est synthèse de la multiplicité dans l'unité. L'acte de l'esprit est donc toujours un rapport entre la multiplicité et l'unité. L'unité, c'est l'interpénétration non spatiale, le dynamisme, la puissance; la multiplicité, c'est le déroulement d'états dans le temps et l'espace, la dispersion, la diminution de la réalité, la matière. La synthèse n'est pas, dans la vie de l'esprit, une composition susceptible, par après coup, d'une analyse qui permette d'en retrouver les éléments. Son caractère propre est de ne pas se composer d'éléments; elle est différente, dans la perception sensible, de chacun des états, pris en particulier, qui provoquent celle-ci : ce qui la détermine, ce ne sont pas les excitations extérieures; elle se détermine elle-même. Prenons comme exemple un état affectif. Il nous apparaît uni à l'ensemble de notre activité; il nous intéresse à l'objet avec lequel il se manifeste uni dans la représentation; il sous-tend la volition , il est inséparable de notre activité tout entière; saisi par la réflexion, il devient lui-même une idée, il reçoit un nom. Dans toutes ses phases, il tient au système de l'esprit, il forme un tout avec celui-ci. Admettons avec Descartes que les origines de l'état affectif soient à chercher dans la multiplicité des réactions de l'organisme : de ces facteurs physiologiques, rien ne transparaît dans le sentiment dont nous prenons conscience et que nous appelons plaisir ou peine. Aucun des éléments dissemblables qui le provoquent ne se montre en lui : la synthèse consciente du sentiment est autre chose que ce dont elle est synthèse; tentez de la décomposer en éléments, vous n'y parviendrez pas; ni les attitudes et les mouvements des muscles, ni les transforma-

Digitized by Google

tions vasculaires auxquelles on rapporte parfois l'émotion ne ressemblent au fait conscient qui porte ce nom.

Il en est ainsi de tous les produits de synthèse que forme l'acte de l'esprit. On peut tous les considérer comme objets de représentation, si on les décrit et qu'on s'efforce de les fixer. L'analyse de l'objet de représentation, comme l'a montré J. Lagneau (1), conduit à poser toutes les conditions de la représentation, c'est-à-dire les caractères de la pensée. Appliquer, par un acte de synthèse, ces caractères à la multiplicité, subsumer à l'unité ce qui est spatial et dispersé, ou inversement, dérouler dans la succession ce que l'intuition de l'esprit contient en virtualité et en puissance, c'est par là que se manifeste la conscience.

Nous avons parlé un peu plus haut de l'*intuition* dans l'acte de l'esprit. C'est à cette notion que nous nous arrêterons : elle nous permettra de saisir en quelque sorte directement le spirituel.

Toute pensée est l'analyse d'une intuition. Avant d'exprimer une pensée, nous en avons le sentiment confus ; notre conscience semble tendue par les idées qui vont jaillir et prendre corps dans les mots et les gestes ; notre vie mentale est comme concentrée, ramassée sur elle-même, avant de se projeter au dehors. Cet état n'est pas clair pour la conscience ; nous ne nous rendons pas compte des rapports en lesquels il nous faudra le traduire si nous voulons l'exprimer ; il est émotif.

Son unité n'est pas encore l'unité logique, l'unité rationnelle impliquée dans les rapports qui président à l'expression de la pensée ; nous avons le sentiment d'un

(1) Voir dans la *Revue du Mois*, mai 1906, mon étude sur *J. Lagneau et la méthode réflexive*, et le § VI de l'*Appendice* du présent livre.

Digitized by Google

effort qui se dessine et qui va se traduire au dehors; les parties du discours sont en puissance dans cet effort, sans qu'aucune existe déjà en fait; elles sont virtuellement dans l'intuition de ce que nous allons dire; cette intuition n'est encore, pour la conscience, qu'une direction, une tendance accompagnée d'un état affectif. En nous se passe, quasi inconsciemment, chaque fois que nous allons nous exprimer, c'est-à-dire dans toute idéation, le même processus que celui que l'artiste constate quand le germe d'une œuvre future se forme dans son esprit: c'est d'abord quelque chose de nébuleux et d'indéfini, plus proche d'un état affectif que d'un rapport rationnel s'exprimant en concepts précis, quelquefois un vague dessin, des lignes, des taches de couleur; peu à peu seulement l'inspiration prend corps et le passage se produit de l'unité intuitive première à la succession logique qui en est la plus proche manifestation.

Lorsque Kant parlait de l'unité transcendentale de l'aperception et qu'il la définissait par la conscience de la pensée, par le « Je pense » accompagnant toute représentation, il spécifiait trop. Transcendentale, cette unité l'est par rapport aux représentations qui sont toujours douées d'une certaine objectivité, à cause de leur caractère sensitif, et par conséquent susceptibles de délimitation ; elle l'est *a fortiori* par rapport à la conscience réfléchie, puisque celle-ci n'envisage dans les représentations que les idées, la participation des concepts à l'unité logique de la pensée, dégagée par l'analyse psychologique telle que l'entendait J. Lagneau. L'idée du « Je pense » est, elle aussi, le résultat de l'analyse réflexive, en tant qu'elle porte sur le rapport entre le moi et les objets de pensée pris dans leur ensemble. Mais l'unité aperceptive, l'activité unifiante, ne se fixe jamais, pour la conscience, en une

Digitized by Google

représentation ou en un concept; elle n'est pas pleinement consciente : la réflexion peut, après coup, en dégager le sens, par l'analyse des données de la conscience. D'autre part, elle s'accompagne d'une tension et sous cet aspect elle se manifeste à la conscience par un sentiment d'activité, impression sourde souvent, refoulée par tout ce qui, parmi les objets de représentation, requiert l'attention ; mais ce sentiment persiste, subconscient, comme serait une trame continue sur laquelle les représentations d'objet se dessineraient. Si l'on entend par logique ce qui résulte de rapports rationnels, l'unité dans l'acte de l'esprit n'est pas logique, mais prélogique. Si nous la croyons logique, c'est que nous ne l'établissons que par l'analyse réflexive ; mais elle est essentiellement action, elle est donc moins intellectuelle que les rapports logiques par lesquels notre analyse la traduit; elle est une activité plus profonde et plus directe que la pensée discursive, parce que plus unifiée, plus interpénétrée d'elle-même. On peut dire que la logique ne commence que là où s'expriment des rapports entre les termes; or les termes sont successifs, ils sont déjà étalés et jusqu'à un certain point mutuellement extérieurs; ils ne sont plus purement virtuels et dynamiques. Sans doute ce n'est pas la spatialisation qui caractérise ces rapports; ils ne sont pas matériels, ils expriment l'esprit; mais l'esprit est cela et encore quelque chose de plus intérieur, de plus vivant.

Dans n'importe quel sens, on ne conçoit de rapports qu'entre des termes; dans le réel, s'il s'agit de ce qui se représente dans l'espace, on n'en conçoit qu'entre des choses (pour la perception sensible) ou des mouvements (pour la représentation scientifique); s'il s'agit de psychologie, ces rapports sont conçus comme reliant des tendances, des processus, en un mot l'expansion d'*actes*,

Digitized by Google

et non des objets. L'intuition par contre porte sur l'*acte* spirituel lui-même. Elle est nécessairement inséparable de l'émotivité; par conséquent, elle est, au point de vue de la psychologie classique, *confuse*. Nous dirons même qu'elle est condamnée à rester confuse et qu'il est impossible de la rendre claire; la traduire en une représentation d'objet, la conceptualiser, ce serait l'anéantir. Elle ne se prolonge pas; elle est comme une émotion instantanée qui coïnciderait avec l'acte de l'esprit; mais celui-ci synthétise en une représentation l'infinité des impressions qui retentissent dans le sentiment de notre vie intérieure. La conscience a ses exigences de délimitation et de clarté; elle passe outre à l'intuition, sans se douter qu'elle reçoit d'elle la vie. Aussi l'intuition ne se produit-elle intégralement qu'au moment où elle s'éprouve. Ce que la réflexion en reconstruit reste extérieur à l'acte de l'esprit. Ce n'est qu'une reconstitution d'après des fragments.

Maintenant, au lieu de nous placer au moment où la virtualité intérieure, concentrée mais déjà toute tendue et prête à se manifester, va se traduire au dehors et s'objectiver, nous allons nous placer le plus loin apparemment de l'acte de l'esprit, dans l'objet, et nous allons chercher si l'affirmation de l'objet peut se passer de l'intuition et se ramène à des conditions purement logiques. Si cela était, l'intuition pourrait n'être pas fondée suffisamment ou ne se trouver que dans certaines manifestations mentales; mais si les conditions logiques n'expliquent pas le tout de l'objet, il faudra avoir recours à l'intuition pour les compléter.

Le criticisme a établi d'une manière définitive, croyons-nous, l'impossibilité de concevoir la représentation d'ob-

Digitized by Google

jet comme juxtaposition ou fusion d'éléments sensibles, et la conscience comme enregistrement passif d'un processus dont l'esprit serait exclu. On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que nous n'aurions aucune notion unitaire et bien définie de l'objet, si l'objet n'était que le résultat d'une composition formée d'un nombre illimité de sensations qualitativement différentes. L'unité de l'objet sous-entend l'unité de l'affirmation qui le pose. Or, seul l'esprit présente ce caractère d'unité, la matière et l'espace étant multiplicité indéfiniment divisible et dispersion. Les lois *a priori* par lesquelles l'esprit synthétise la multiplicité sensible sont, pour le criticisme, les catégories. L'analyse réflexive du psychologue est d'accord avec les considérations du logicien pour reconnaître le rôle de l'esprit dans l'affirmation de l'objet de représentation. L'acte de perception n'est pas l'enregistrement d'une image cérébrale ni le produit de la combinaison de différentes sensations; nous avons vu qu'au point de vue physiologique comme dans sa nature psychique, il ne se comprend que par l'activité de l'être qui perçoit. L'acte de perception est acte de pensée et participe aux caractères de la pensée.

Cependant il manque quelque chose d'important au problème ainsi posé : en réalité, les objets sont considérés par nous comme autant de sujets, existant en dehors de nous, auxquels nous attribuons effectivement les qualités qu'ils prennent dans notre sensation (1). Si cet objet de verre est transparent, je n'attribue pas sa transparence à la sensation qui me met en rapport avec lui; sans doute je vois ces qualités à ma façon, mais elles correspondent dans ma sensation à des qualités de l'objet, puisque

(1) Voir à ce propos Renouvier, *Essais de critique générale*, 2e éd. I, p. 15 et suiv. Paris, 1875.

Digitized by Google

d'autres objets me paraissent opaques. Chaque objet est bien le sujet de certaines qualités, de certaines manifestations qui se traduisent différemment dans ma sensation, suivant les objets avec lesquels elle me met en rapport. J'admets donc que chaque objet est en même temps un sujet. Cette notation vaut non seulement pour les objets animés, mais aussi pour tous les autres.

L'on pourrait tenter d'expliquer ce caractère au moyen de catégories et placer parmi celles-ci la personnalité en la définissant, par exemple, par l'appartenance d'un certain nombre de propriétés à chaque objet et montrer que si d'autres catégories envisagent les caractères communs à beaucoup d'objets, abstraction faite de ces objets eux-mêmes, pour être complet il faudrait ajouter une catégorie qui exprimât la part de l'objet en tant qu'il est sujet.

Quelque légitimes que paraissent, au point de vue de l'abstraction logique, ces considérations, l'analyse des catégories montrera que l'affirmation de sujets en dehors de nous provient d'un processus différent de celui auquel ces catégories se rattachent. Les catégories en effet sont les lois de la représentation et ne valent que pour elle; elles ne vaudraient pour le monde réel que si celui-ci se réduisait à notre représentation; elles régissent l'objet de représentation, car celui-ci fait un avec la représentation, mais elles le régissent en tant qu'objet de représentation, susceptible de se transformer dans la conscience avec la représentation; une étude scientifique des faits que nous livre la sensation conduit à transformer ces faits pour les rapprocher de nos concepts, les rendre plus intelligibles; transformés, ils sont toujours objets de représentation et sont devenus plus clairs, mieux adaptés à nos concepts; leur objectivité n'y perd rien au point de vue logique,

Digitized by Google

car l'objectivité logique repose exclusivement sur les rapports bien construits et harmonisés entre représentations.

Les catégories sont donc inséparables de la pensée de l'objet. Cette pensée, nous le reconnaissons, est tout entière orientée vers la transformation du fait de perception en phénomène d'intellection. Elle s'exprime de la manière la plus complète dans le raisonnement scientifique, parce que toute application de la réflexion à un objet conduit à l'abandon du point de vue de la perception prime-sautière; cette dernière affirme en quelque sorte d'un objet qu'il est sujet, elle le pose, comme si, dans la perception, le moi, par un acte spontané, posait d'autres moi ou des non-moi. Ce stade est dépassé aussitôt que la réflexion s'attache à un objet et il cède la place à l'intelligence rationnelle, qui décompose le tout de l'objet de perception et recompose des objets nouveaux, de plus en plus conceptuels, avec les caractères de plusieurs objets sensibles; ce sont les objets « intelligibles » dominés par le concept; les objets sensibles ne sont plus à ce point de vue que des composés instables, et leurs composantes ou leurs éléments apparaissent comme des notions plus claires pour la raison que les objets eux-mêmes.

Poser les objets comme sujets n'est donc pas le fait des catégories et du rationnel qui s'expriment par des rapports et sont inséparables du raisonnement discursif, des combinaisons de concepts; au contraire, c'est le fait de l'acte intuitif, dont les produits sont soumis au mouvement conceptuel de l'intelligence, mais qui lui-même est antérieur à toute position de rapports; et de même que nous éprouvons la vie en nous dans le sentiment de notre activité, de même il s'établit, dans la perception d'objets avant toute analyse, au moment où cette perception se pro-

Digitized by Google

duit, une sympathie avec l'extérieur, *comme si, au moment de la perception, il y avait coïncidence entre l'acte d'un autre moi et le nôtre.* C'est peut-être ce qui explique l'émotion que peut nous causer un être inconnu dans l'instant où nous le voyons pour la première fois; l'attirance ou la répulsion qu'il éveille en nous est inexplicable, inattendue et ne se fonde sur aucune analyse préalable. Chaque fois que ce genre de sentiments se renouvelle vis-à-vis d'un être ou d'une idée, c'est l'intuition qui reparaît en dépit du travail ordonnateur que l'intelligence, avec son développement rationnel, impose aux représentations.

C'est aussi ce qui se produit dans les sentiments d'affection qui nous saisissent tout entiers comme l'amour. Si nous souffrons avec une personne que nous aimons, en la voyant souffrir, ce n'est aucunement par l'intermédiaire d'une association d'idées créant en nous la représentation de la douleur d'autrui par la suggestion de notre douleur; ce n'est par aucune inférence ni aucune induction, mais d'une manière immédiate que ces sentiments se manifestent.

Le fait d'intuition que nous signalons est constant chez l'enfant, pour qui les choses sont plus aisément animées que pour nous. Ce n'est pas par induction qu'il attribue aux choses certains indices de vie qu'il aurait observés en lui; il s'observe si peu lui-même! C'est directement, en suivant son impulsion irraisonnée, qu'il considère les objets comme des sujets, tandis que le développement du raisonnement fera céder cette manière d'éprouver. Or l'artiste ne se distingue-t-il pas aussi par le don qu'il conserve de voir les choses comme l'enfant, par l'intuition et le sentiment de leur réalité immédiate, par la communication directe et irraisonnée avec elles, tandis que

Digitized by Google

l'analyse qui conduit à la connaissance claire et s'exprime le plus parfaitement dans les sciences, relègue l'intuition au second plan et tend sans cesse à la dépasser? Nous pouvons considérer comme doués d'une âme d'artiste tous ceux qui ont conservé le don d'intuition et l'ont développé; mais ils ne s'attachent plus, comme l'enfant, à une personnification naïve; ils s'aident des corrections que le mouvement rationnel de l'esprit impose à la représentation d'objet et pénètrent plus avant dans cette communication intime que, par éclairs, ils établissent entre la réalité et eux. Tous ceux qui ne sont pas trop mécanisés par la vie pratique ou absorbés par les conceptions abstraites des sciences, éprouvent les émotions de la vie intuitive. Certains penseurs voudraient même fonder sur cette intuition, — qui n'est pas une fantaisie, mais un *fait* fondamental de la vie intérieure, — leur métaphysique tout entière (1). Il est entendu que nous nous en tenons à l'étude des faits concrets, sans nous laisser entraîner ici par la perspective que découvre l'espérance d'un renouveau de la métaphysique, mais aussi sans nous laisser envahir par une philosophie de pures abstractions à laquelle entraînent souvent les progrès des sciences. Nous constatons seulement l'importance du rôle de l'intuition chez ceux que les circonstances n'ont pas forcés à renoncer à cette source de vie. Je crois que le génie, inventeur, théoricien aussi bien que poète, se traduit surtout par l'intuition. Quand un savant découvre, après de multiples efforts, la vérité qui éclairera toutes ses recherches, il a de cette vérité une vision intérieure soudaine, comme celle qu'on raconte d'Archimède ou de Newton, ou comme celle de Gœthe dans son jardin de Weimar. Et il arrive souvent que c'est

(1) Bergson, *Introd. à la Métaphysique*, Rev. de Mét. et de Mor. janv. 1903.

Digitized by Google

au moment où l'intelligence qui raisonne s'y attendait le moins et désespérait de trouver une solution, que cette solution éclate dans l'intuition. L'enfant a sans doute, naïvement, des intuitions fréquentes, parce qu'il se laisse aller à ses mouvements de sympathie vers les choses; et si l'homme en a plus rarement, si la plupart des hommes anéantissent en eux la possibilité d'en avoir, c'est que les circonstances qu'ils traversent, la vie pratique, peut-être aussi la rage impitoyable de raisonner, tuent dans l'esprit ce pouvoir qui caractérise les artistes et les génies ou simplement les hommes d'une bonté réelle et profonde. Eux, ils sont les voyants, ils aiment les choses, ils devineront dans les objets familiers ce qui passera inaperçu aux autres. Ils parleront de la nature avec affection; le sens des choses ne leur échappera pas, et les êtres que les autres côtoient avec indifférence leur parleront ce langage silencieux et vrai qui se passe de symboles.

C'est sur l'intuition enfin que repose la croyance au monde extérieur. « Autre chose, écrivait Brochard (1), est la nécessité de penser ou de lier des idées, autre chose la nécessité de croire, c'est-à-dire de poser comme vraies absolument les synthèses que l'esprit ne peut pas rompre; à la rigueur on peut comprendre une vérité géométrique et ne pas y croire. » L'intelligence et le raisonnement ne suffisent pas à fonder la croyance. N'aboutissent-ils pas aisément au scepticisme? La croyance au monde extérieur existe dans l'acte qui le perçoit et s'évanouit dans le raisonnement qui le transforme, de *fait concret* qu'il est dans l'intuition, en *phénomène* qu'il devient par l'analyse. C'est le travail de la réflexion qui en fait *notre* représentation.

(1) Brochard. *Croyance et volonté,* Rev. philos. 1884, II, p. 15.

Digitized by Google

La valeur objective du monde se justifie au point de vue logique; mais elle se base sur les rapports qui l'expliquent, sur les lois, et repose sur la cohésion des lois entre elles et sur leur systématisation dans la pensée. On accorde une valeur objective, de ce point de vue, à tout ce qui ne contredit pas l'ensemble systématique et rationnel des objets de pensée. C'est dans la pensée, dans le rationnel que cette objectivité se fonde. Au point de vue objectif, le monde est subordonné aux lois rationnelles de la pensée; le monde, ainsi conçu, est celui des *phénomènes* et non celui des *faits concrets*. La croyance à la réalité résulte-t-elle de cette affirmation logique, que les phénomènes et les lois qui forment un ensemble rationnel sont vrais? Kant lui-même, arrivé à cette question, hésita, comme Descartes avait hésité avant lui. Ils ont eu l'un et l'autre recours à Dieu pour échapper au relativisme.

La croyance au monde extérieur est basée, me semble-t-il, sur l'acte qui affirme l'existence de sujets, c'est-à-dire sur l'intuition. Cet acte, indistinct au point de vue logique, est antérieur aux raisons logiques qui n'apparaissent que dans son développement (1); sans doute il les contient; c'est en lui que se trouve leur fondement; on ne dérive pas l'acte d'affirmation en partant des catégories; celles-ci ne le conditionnent pas, mais sont conditionnées par lui. En d'autres termes, on ne recompose aucune réalité avec du logique pur; le logique traduit en rapports intelligibles le réel; mais pour qu'il existe des rapports, il faut nécessairement une réalité que ces rapports expriment; des rapports vides n'ont aucune portée et aucun sens. Il est utile de trouver un système de rapports comme notation qui serve à fixer les résultats de l'analyse pour l'intelligence.

(1) Voir Höffding, *Rev. philos.* 1901, II, p. 350-352.

Digitized by Google

obligée de décomposer le complexe et d'y voir clair; mais il serait abusif de prendre ces rapports pour le réel lui-même; ils en sont la transposition symbolique en termes accessibles à l'intelligence humaine; aller plus loin, c'est reconnaître un dogme et sacrifier à la Déesse Raison. Que cette transposition soit rendue nécessaire par le développement de l'esprit, amené constamment à dépasser l'intuition et à analyser pour connaître, nous l'avouons; nous ne croyons pas qu'il soit légitime d'établir entre intuition et rationnel une opposition irréductible. Intuition et raison peuvent se compléter sans se contredire.

Mais alors il est bon de fixer les stades par lesquels passe l'esprit dans la représentation qu'il se fait des choses. L'acte de pensée est tout d'abord prélogique et intuitif: tel il est chez l'enfant en présence du monde extérieur; tel il est dans toute perception qui requiert vivement le spectateur et l'émeut, l'attache à l'objet, le remue en établissant dès le premier moment un lien de sympathie entre l'objet et lui. L'acte de perception déborde, par l'émotion qui l'anime, la représentation dans laquelle nous renfermerons l'objet. Tout spectacle émouvant m'empoigne dès l'abord, me projette en quelque sorte hors de moi-même et m'entraîne dans l'action. Je ne suis plus alors celui qui contemple, qui observe et analyse, mais tous mes sentiments prennent part, directement, à ce qu'on me montre. La représentation est débordée et par mon émotion et par mon action, ma participation à la vie. Tel est l'acte de l'esprit dans son intégrité, affectif autant que rationnel, intuitif avant que de se reconnaître par la réflexion.

Cette première réaction saisit l'individu et ne lui laisse pas le temps de la réflexion; la réflexion viendra ensuite; elle apparaît comme second moment, lorsque

Digitized by Google

l'acte de l'esprit cesse de faire corps avec son objet; tout vécu se répercute en idées; la représentation d'objet est rattachée à l'ensemble des objets de pensée. Les états affectifs se calment et sont réintégrés dans le sujet; l'objet, au lieu d'absorber le sujet dans une sympathie qui le confond avec lui, est détaché, par l'esprit, de cette première synthèse intuitive: il reprend sa place parmi les autres objets et à partir de ce moment, au lieu d'éclipser l'ensemble de ceux-ci, il est mis en sa place et soumis aux rapports logiques qui permettent de les comparer, de les examiner; il peut être étudié de plus près; l'observation et l'expérimentation s'y appliquent, la réflexion le décompose en éléments abstraits, en phénomènes dont elle formule les lois. Les lois les plus précises, dont les sciences particulières définissent les moindres applications, partent d'une même démarche de l'esprit que la première analyse et la plus simple des connaissances: les unes et les autres relèvent de la réflexion et des principes logiques ou catégories. Car une habitude se forme de considérer les objets suivant les catégories; un objet inattendu devient de plus en plus rare; on substitue à la vision émotive la représentation dominée par le concept; les sens ne livrent plus que des signes qui nous suffisent à nous représenter l'objet et à le situer, et le débordement de l'intuition s'atténue.

Mais l'intuition ne s'est pas évanouie; elle réapparaît chaque fois que l'esprit aperçoit, en une vue d'ensemble, l'unité intime qui synthétise ses tendances et devine en elles une harmonie semblable à celle que le sujet conscient ressent en lui-même. L'analyse définit des rapports particuliers; mais sans la pénétration de leur unité, les notions dégagées par l'analyse n'auront pas de portée; c'est ainsi que l'esprit génial, en qui s'exprime l'effort le

Digitized by Google

plus puissant de la pensée humaine, se caractérise par un développement très complet de l'intuition: souvent en effet, à un tel esprit, peu de faits suffiront pour qu'il devine le mouvement d'un vaste ensemble auquel ces faits participent. La joie d'une découverte ou la conception d'une œuvre ne s'expliquent pas seulement par des combinaisons de notions abstraites. Et si l'on analyse l'activité de l'homme de génie, soit dans l'action, soit dans le savoir, soit dans la création artistique, on trouvera toujours un fond irréductible d'intuition et d'émotion. Tout n'est pas raison dans ces manifestations sublimes de l'esprit: la part du risque et de la divination y est grande.

L'intelligence logique n'est donc qu'un moment, le moment analytique, d'un cycle qui la dépasse, d'un mouvement de l'esprit qui est prélogique et postlogique. La croyance au monde extérieur est à chercher dans l'acte de perception qui nous confond avec lui en un seul tout affectif aussi bien que dans l'acte de création géniale qui en parachève la synthèse; l'acte de perception est aussi un acte de création: toute intuition est création; *nous affirmons le monde extérieur parce qu'en le percevant, nous le créons à nouveau, et qu'à chaque contact avec lui, nous sommes actifs*. La vision géniale est la suprême affirmation des choses et d'elle-même; elle est création, croyance et intuition en même temps. C'est de l'intuition que part l'analyse et c'est à elle qu'elle aboutit. Nous arrivons donc, par une voie différente, au même point que Bergson quand il écrivait (1): « L'acte simple, qui a mis l'analyse en mouvement et qui se dissimule derrière l'analyse, émane d'une faculté tout autre que celle d'analyser. Ce sera, par définition même, l'intuition. »

(1) *Rev. de Mét. et de Morale*, janv. 1903, p. 35.

Digitized by Google

Si la logique admet dans l'ensemble des idées une unité qu'elle explique par leur participation et par le mouvement dialectique, le psychologue étudiera l'acte spirituel qui pose et les idées et le réel, *l'ordre des objets* avec les rapports rationnels qui l'expliquent et *l'ordre des sujets*. Le *moi* est le principe intérieur d'organisation de la vie consciente; s'il s'exprime en concepts, il s'éprouve dans la conscience, par des sentiments d'activité et se constate, par l'analyse réflexive, dans la synthèse mentale; sans l'acte de l'esprit, la jonction du monde sensible et du rationnel ne se produirait pas. On peut même supposer une conscience tout entière projetée dans l'intuition et adaptée exclusivement à l'action; il n'y a pas nécessairement un seul type de conscience, caractérisé par une intelligence qui s'oriente vers le savoir objectif; la conscience humaine ne s'est développée en ce sens que dans certains états de civilisation, et même alors il subsiste en elle une intuition qui explique la croyance au monde extérieur et imprime le mouvement à toute notre activité synthétique.

§ IV. — LES RAPPORTS ENTRE L'ACTIVITÉ MENTALE ET LE SYSTÈME NERVEUX

Pas de fait conscient sans mouvements dans le cerveau, dit-on généralement. Et en vérité, l'expérience prouve que toute notre activité consciente s'accompagne de transmissions nerveuses entre plusieurs groupes de cellules dans l'écorce cérébrale. Néanmoins il a été impossible de trouver jusqu'à présent une corrélation stricte entre l'activité consciente et le cerveau; il nous paraît abusif de dire, comme on l'a fait, que cerveau et cons-

Digitized by Google

cience ne sont que deux aspects d'un même fait. Il est probable que tous les mouvements dans l'écorce cérébrale ont un corrélatif conscient; mais tous les mouvements dans les autres centres nerveux ont-ils un corrélatif psychique? D'autre part tout tend à prouver que la vie mentale dépasse en richesse l'ensemble des mouvements cérébraux qui l'accompagnent et qu'elle est, par rapport à l'état du système nerveux, en avance (1). Elle anticipe sur cet état; les voies de communication qui s'organisent pendant la majeure partie de la vie suivent la fonction, et la fonction ici, c'est l'effort, c'est le fait mental avec les caractères inextensifs et dynamiques que nous lui avons reconnus.

Qu'il y ait insertion du mental dans le physique, personne ne le nie. Mais jusqu'à présent il a été impossible de concevoir quels sont leurs rapports et la physiologie cérébrale est, de nos jours, incompétente pour résoudre la question. Examinons-en les données et voyons comment elle se pose. On dit communément qu'il s'exerce une action réciproque du corps et de l'esprit, d'une part dans la sensibilité, d'autre part dans l'habitude; de plus, l'idéation, qui semble se placer entre la sensibilité qui est afférente et l'acte volontaire efférent, s'accompagne, elle aussi, d'un travail dans les centres cérébraux. Nous examinerons chacun de ces problèmes.

I. — *Action du corps sur l'esprit.*

1° Dans la *perception sensible*. La représentation d'objet, qui est le produit de la perception sensible, présente un caractère d'unité; l'activité cérébrale concomitante consiste, nous l'avons vu, en un certain nombre de transmissions, intéressant plusieurs centres. L'unité dans la

(1) Voir § II de ce chapitre.

Digitized by Google

représentation d'objet ne provient pas des mouvements cérébraux qui sont multiples et se produisent en diverses régions du cerveau, mais de l'acte de l'esprit. Il ne se forme pas d'image cérébrale et ce que nous savons du cerveau ne nous conduit pas au delà d'une multitude d'actions physico-chimiques, qui n'ont aucun caractère commun avec le fait mental de la représentation d'objet. Ici donc, dualité insurmontable.

Où l'acte de l'esprit et l'activité cérébrale se rapprochent, ce n'est pas dans la représentation, mais dans les conditions psycho-physiologiques qui la rendent possible, dans l'attention. Ici, l'acte de l'esprit et l'attitude corporelle se correspondent en ce sens que d'une part l'attention est un « monoïdéisme », un choix parmi la multiplicité de sensations possibles, une restriction de la perception, et d'autre part qu'elle se dessine comme inhibition ou arrêt momentané d'un certain nombre de mouvements au profit de ceux-là seuls qui sont utiles à la perception (1). La limitation dans la représentation et dans les mouvements caractérise l'attention. L'attitude corporelle correspond à l'attitude mentale. Ce qui soutient cette double attitude, c'est l'état affectif éveillé par une impression; on dit généralement que cet éveil est ou spontané ou volontaire: spontané, quand l'état affectif se produit sans que la conscience ait à consentir et comme malgré elle; volontaire, lorsque l'attention dépend de l'idéation consciente: un raisonnement, par exemple, exige que successivement et dans un ordre logique volontairement suivi et consenti, nous formions certains concepts et fixions notre attention sur eux à l'exclusion des impressions multiples et des courants d'idéation qui nous solli-

(1) Ces caractères ont été très nettement décrits dans le livre bien connu de Ribot, *Psychologie de l'attention*, Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

citent constamment. Dans l'attention spontanée, le travail subconscient prédomine ; dans l'attention volontaire, c'est la conscience. Là, l'état affectif qui soutient l'attention est éveillé par une activité subconsciente dans laquelle prédominent les facteurs organiques ; ici, l'état affectif, c'est l'intérêt même qui s'attache au raisonnement, à l'idéation voulue et nous permet de soutenir l'effort.

L'attention ne s'expliquera pas, dans le cas où elle est volontaire, par le seul effort efférent de la volonté ; elle repose plutôt sur l'état affectif, sur l'intérêt direct et vivant que nous prenons au raisonnement. Il semble qu'ici nous touchions l'insertion du mental dans le physique. Un état affectif auquel l'organisme ne semble pas étranger sous-tend l'adaptation attentive, et celle-ci à son tour se manifeste à la fois comme monoïdéisme et comme attitude musculaire sans que l'on puisse dire que l'acte cérébral dépende de l'acte mental, ni celui-ci de celui-là.

Cependant le résultat de cet ensemble très complexe de processus où se manifeste la vie affective aussi bien que l'intelligence et la volonté, sera une représentation d'objet, un fait conscient concret, tandis que le corps aura accompli des mouvements d'adaptation des muscles, réglés par l'activité de plusieurs centres cérébraux. Ce qui est commun au corps et à l'esprit, ce sont exclusivement des processus, des actions qui règlent les mouvements d'adaptation. Et l'on doit se contenter de constater un accord entre le monoïdéisme ou restriction de l'idéation à des groupes déterminés de représentations, et l'arrêt des mouvements musculaires qui ne s'adapteraient pas à ces représentations.

Restent les états affectifs qui jouent ici un rôle essentiel dont on ne tient pas toujours compte, parce qu'ils ne

Digitized by Google

figurent pas dans le résultat final qui est une représentation. Nous allons en reparler. Ce qui est en tout cas inexpliqué, c'est le passage de l'adaptation et des processus moteurs qui l'accompagnent, au fait conscient qu'est la représentation. Nous voyons bien en quoi consiste l'adaptation, nous ne savons pas comment, du point de vue psycho-physiologique, les excitations extérieures auxquelles elle s'ajuste peuvent provoquer dans la conscience une représentation d'objet.

2° Passons aux *états affectifs*. Quel est le rôle de l'organisme dans la vie des sentiments? Ni les intellectualistes, ni Lange et James n'ont suffisamment indiqué la double tendance qui s'y manifeste; ils ne voient que l'une d'elles, mais les premiers ont tort quand ils croient expliquer la vie affective par des rapports entre représentations. La vie affective s'étend au delà de ce qui est représentatif et intellectuel; le problème est insoluble en partant du système tout artificiel des Herbartiens. Les seconds tombent dans la même erreur quand, incapables d'expliquer par l'organisme seul les sentiments supérieurs, ils abandonnent l'estimation de ces derniers au jugement; ils intellectualisent, en dépit d'eux-mêmes, ce qui ne se ramène pas exclusivement à des rapports rationnels.

Du moment que l'on admet l'origine organique des états affectifs, il n'est pas possible d'isoler de ceux-ci les « sentiments intellectualisés ». Nous préférons la théorie de Ribot qui a montré avec beaucoup de netteté que « tout sentiment perd de sa force dans la mesure où il s'intellectualise; et c'est une source inépuisable d'illusions et d'erreurs, dans la pratique, que la foi aveugle dans la « puissance des idées ». Une idée qui n'est qu'une idée, un simple fait de connaissance, ne produit rien, ne peut rien: elle n'agit que si elle est *sentie*, s'il y a un

Digitized by Google

état affectif qui l'accompagne, si elle éveille des tendances, c'est-à-dire des éléments moteurs » (1).

La difficulté de la question provient de ce qu'à la fois le corps et l'esprit dessinent dans les états affectifs une double tendance. Elle se manifeste de la manière suivante : les sentiments supérieurs, tout en relevant du tempérament de l'individu et en plongeant par toutes leurs racines dans la vie organique, acquièrent, grâce à une association constante avec le rationnel, une durée que ne partagent pas les émotions et une stabilité, un équilibre, une organisation qui n'appartiennent pas aux passions. En d'autres termes, par l'intermédiaire des sentiments moraux, l'harmonie de la vie spirituelle atteint l'organisme lui-même et le dirige, au lieu d'être dirigée par la multiplicité variable des influences extérieures dont l'organisme est le siège. Tout le corps est en quelque sorte suspendu alors à ces sentiments supérieurs et ils le transforment de façon à lui donner une résistance inouïe aux actions du dehors, comme on le constate en fait, dans la vie de tous ceux qui ont cru à une mission idéale. La vie des sentiments s'est transformée en eux sous l'influence des idées à un tel point que l'organisme est doué d'une force particulière. Cela n'est possible que parce que les sentiments supérieurs conservent leur relation intime avec le corps. Sinon, ces faits sont totalement incompréhensibles.

Par contre, à l'extrémité opposée, nous assistons à la désagrégation de la vie des sentiments soit par un manque de résistance tel que toute émotion déprime l'individu livré ainsi aux actions du dehors, soit par une rupture de l'équilibre des sentiments au profit d'une passion

(1) Ribot, *Psychologie des sentiments*, Paris, F. Alcan, p. 19.

Digitized by Google

déterminée; cette passion se maintient grâce à la prédominance d'un certain groupe d'actions extérieures qui s'exercent sur l'organisme; dans ce cas, les associations subissent toutes les influences et le déséquilibre prédomine au détriment de la vie spirituelle et de l'harmonie qui la définit.

Ces deux tendances existent dans la vie affective. Où celle-ci touche de plus près aux processus organiques, c'est évidemment dans l'émotion. L'expérience permet de relever ici l'effet de l'excitation sur les fonctions de l'organisme et la cohésion entre les modifications organiques et les états affectifs. Nous n'avons pas à discuter la thèse de Lange ni celle de James (1). Nous admettons ce qu'il y a de commun à toutes les deux, ce que Descartes déjà avait observé : le fait affectif subit l'action des facteurs organiques; les transformations viscérales, celles des rythmes de l'organisme et celles des attitudes musculaires qui suivent par voie réflexe une excitation, entrent dans la composition des émotions, c'est-à-dire des changements brusques de la vie affective (comme un accès de peur ou de joie débordante, des manifestations exubérantes d'enthousiasme, des désirs soudains et impérieux). Il semble, dans ces exemples, que l'on touche l'acte d'insertion du physique dans le mental, d'aussi près que tout à l'heure dans les processus d'attention. Mais là se borne tout ce que les méthodes physiologiques peuvent constater. Même la transmission nerveuse des mouvements qui entrent dans la composition de l'émotion est inconnue. On tend à admettre que les processus nerveux de l'émotion suivent les mêmes voies que la transmission sensible, avec cette différence que la sensation est localisée et rapportée

(1) Voir les livres de Lange et de James sur les *Émotions*, F. Alcan.

Digitized by Google

à un objet (soit une partie de notre corps, soit un corps extérieur) et que l'émotion est rapportée à l'ensemble de l'activité corporelle, spécialement aux attitudes expressives et aux mouvements de défense. On constate ensuite que, comme fait conscient, l'émotion n'est pas isolée de l'ensemble des faits conscients, mais qu'elle participe à la vie de ceux-ci, dans son entièreté, transformée avec eux et soumise comme eux à la réflexion. On sait ensuite que la préparation organique des états affectifs durables, dont l'apparition n'est pas brusque comme pour certaines émotions, passe inaperçue et peut être très longue avant que le résultat en devienne conscient. Mais comment se produit le passage des mouvements organiques à la conscience, comment se passent ces multiples transformations dans lesquelles sans doute la chimie de l'organisme joue un rôle important et tout à fait inconnu aujourd'hui, c'est ce qu'aucune physiologie ne nous explique. Ici encore la dualité subsiste. Elle s'accuse plus encore dans l'influence de la vie spirituelle sur les sentiments et dans les modifications qu'elle entraîne au point de vue de la résistance même du corps. Qu'il y ait ici un échange constant, cela paraît évident. Qu'il y ait monisme ou parallélisme, nous nous permettons d'en douter.

II.— L'action de l'esprit sur le corps se retrouve dans les faits d'habitude; l'habitude s'exerce aussi bien sur la sensation que sur les mouvements volontaires; sous son influence, les sensations fréquemment renouvelées perdent leur intensité du début, mais elles créent en même temps une nécessité organique qui se manifeste clairement quand l'objet de la sensation vient à manquer : c'est ainsi que les objets qui nous entourent, auxquels nous avons prêté attention dans les premiers temps que nous

Digitized by Google

les possédions, nous requièrent de moins en moins et nous vivons au milieu d'eux presque sans les remarquer; mais qu'on vienne à les déplacer ou que l'un deux disparaisse, nous éprouverons un vide, parfois sans nous en expliquer immédiatement la cause; avant de nous rendre compte du déplacement ou de l'absence de l'objet, nous subissons tout d'abord une impression organique de vide ou de gêne. La sensation, en s'atténuant peu à peu, s'est transformée et en quelque sorte incorporée. C'est ce qui rend aussi plus aisée la perception des objets usuels et quotidiens : une simple indication suffit à les faire reconnaître.

L'effort volontaire obéit aussi à la loi de l'habitude; au début il est très marqué, puis il s'atténue graduellement, et les mouvements qui ont exigé dans les premiers temps l'application de la volonté, se font en quelque sorte automatiquement lorsqu'ils se sont répétés souvent. S'ils restent, dans leur ensemble, sous le contrôle de la conscience, la facilité avec laquelle ils se suivent indique une mécanisation qui ne s'explique que par le rôle de l'organisme. Ce sont là des faits trop connus pour qu'on y insiste; nous nous contentons de les rappeler.

Ils nous placent, eux aussi, à l'insertion de l'esprit et du corps; nous voyons la conscience agir sur l'organisme, les actes de conscience atténuent leur caractère tout en ne s'en dépouillant pas complètement. La sensation gagnée par l'habitude n'a pas entièrement passé de la conscience dans le corps, pas plus que le mouvement volontaire : il suffit, dans les deux cas, de très peu de chose pour que la sensation ordinairement inaperçue redevienne aussi intense qu'au premier jour; un simple état affectif accomplira en un instant cette transformation; que les mouvements automatisés se heurtent à la plus légère

Digitized by Google

résistance, les voici aussi conscients et aussi voulus que la première fois qu'ils furent accomplis.

Nous croyons donc trop simpliste la représentation qu'on se fait généralement de la « mécanisation » par habitude. Cette mécanisation ne consiste pas en une transformation complète du mental en physique; le mental subsiste même dans les sensations et les mouvements mécanisés; l'observation le prouve surabondamment. Ni une sensation, ni un effort, pas plus qu'un sentiment ou une idée ne se transforme totalement de « moral » en « physique »; il reste toujours quelque chose de psychique dans ce qui le fut dès l'abord. Quant aux caractères sur lesquels se base la loi de l'habitude, on peut constater qu'ils existent et dans le cerveau et dans la vie consciente. Pour le cerveau, il semble vrai que toute action répétée devient plus aisée et l'on est convenu d'admettre qu'il existe des phénomènes d'habitude dans la nature vivante, ailleurs que chez les animaux supérieurs. Pour la conscience, l'habitude consiste à imiter la matière, à se rapprocher d'elle, c'est-à-dire à répéter successivement des séries d'actes sans former de nouvelles synthèses. Ainsi quand une impression, au lieu de provoquer une représentation nouvelle synthétisant le passé et le présent, est suivie de réactions apprises et fixées par l'exercice, nous constatons une tendance à la restriction dans la vie mentale, une paresse à l'effort et une absence de nouveauté qui font ressembler les séries de faits conscients à des suites de mouvements mécaniques. En ce sens, l'esprit s'insère dans la matière ou du moins s'en rapproche à tel point que la ligne de démarcation disparaît entre corps et conscience. Mais l'esprit perd en cela sa richesse et son mouvement propre : pour se rapprocher de la matière il doit s'appauvrir indéfiniment, cesser d'être pénétration et action

Digitized by Google

pour devenir succession d'états mécaniquement enchaînés. Pourtant il ne devient jamais entièrement matière, même s'il se rapproche de celle-ci; car il peut à chaque instant ressaisir sa nature propre. Même en se diminuant et en se répétant, l'esprit ne disparaît pas tout à fait; il se conserve dans les plus automatisés des actes un peu de conscience qui suffit à rattacher à la vie de l'esprit ceux des faits psychiques qui semblaient s'en éloigner le plus. En mettant à nu par l'hypnotisme les fonctions automatisées de la conscience qui, chez les individus normaux, servent uniquement au bon exercice et aux progrès de la vie mentale, et en isolant ces fonctions, le docteur Pierre Janet retrouve en chacune d'elles les caractères de la conscience et non ceux du mécanisme; la loi de totalisation s'applique aux associations qu'on y découvre; une attitude évoque la représentation totale de l'acte auquel elle se rapporte et le souvenir revient grâce à la synthèse qui l'englobe. L'automatisme n'abolit pas la conscience, mais avec la mécanisation se produit un passage graduel de la conscience à l'inconscient, ainsi que nous l'étudierons au chapitre suivant.

III.— L'idéation prise dans son sens restreint, alors que notre attention se concentre sur le raisonnement et ne se porte ni sur la sensation ni sur le mouvement, s'accompagne, dit-on, de processus nerveux; et en effet la mise en jeu de l'attention seule suffit à le prouver. Mais si l'on range à part l'attention et que l'on vise uniquement le concomitant physique de l'idéation, on suppose que les centres supérieurs (centres d'aperception pour Wundt, centres d'association pour Flechsig) sont particulièrement actifs et qu'ils fournissent le substrat matériel des concepts qui s'enchaînent dans le raisonnement.

Digitized by Google

Il y a tout lieu d'admettre en effet que l'idéation s'accompagne d'une activité intense des cellules corticales et que les centres d'association jouent ici un rôle essentiel. La mémoire qu'implique le raisonnement exige, nous l'avons vu, un rappel des éléments moteurs grâce auxquels les représentations renaissent ; chaque liaison entre concepts, chaque jugement a comme corrélatif l'activité synergique de nombreux groupes de cellules situés en des régions différentes du cerveau.

Cela ne permet pas de dire que le mécanisme cérébral suffise à expliquer nos jugements. En effet, si le raisonnement dépendait du cerveau, il faudrait que les idées se présentassent dans un ordre déterminé par les mouvements cérébraux qui leur ont donné naissance, c'est-à-dire dans l'ordre des excitations. Raisonner consisterait à éprouver la reviviscence de séries d'excitations. La nature déterminerait ainsi la suite de nos idées, qui ne ferait que reproduire la succession des excitations.

Or, le travail de la réflexion consiste le plus souvent à intervertir l'ordre dans lequel les termes nous ont été suggérés par la sensation. De plus, la sensation ne se présente jamais à l'état pur dans la conscience, mais elle subit dès sa genèse les transformations que lui impose l'activité perceptrice. Les centres nerveux reçoivent des impressions qui restent parfois à l'état latent avant d'être conscientes ; d'autres se changent en mouvement sans provoquer aucun fait conscient. Enfin, les connaissances tout à fait rudimentaires que nous possédons sur les faits essentiels de l'activité cérébrale, ne permettent pas de déterminer les rapports entre celle-ci et l'idéation. Ceux que l'on connaît se résument en quelques généralités grossières et l'on fait fausse route si l'on essaie de trouver des analogies ou des séries parallèles. Il faudrait

Digitized by Google

admettre pour cela que la matière cérébrale eût la capacité d'inventer, de créer, de combiner ; une semblable théorie romprait avec toutes les lois de la matière.

On ne sait pas plus comment se transmettent héréditairement les dispositions. Il est probable que les dispositions dites intellectuelles sont simplement des aptitudes motrices, des propensions à certains genres d'*habileté*, qui viennent en aide au développement de l'intelligence, si les circonstances dans lesquelles vit l'individu lui permettent de les employer ; elles se perdent et dévient dès que les événements favorables font défaut.

En résumé, on perd de vue la question véritable en voulant attribuer au cerveau un rôle qu'il n'a pas, la formation d'images, l'activité de pensée, l'idéation. Ni monisme ni parallélisme strict : voilà ce que l'analyse des faits nous permet d'affirmer.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'INCONSCIENT

D'après ce que nous avons constaté dans le chapitre précédent, il nous est possible de dégager de la vie psychique certains caractères et de les définir nettement. Tout d'abord nous avons reconnu que le rôle du système nerveux est exclusivement de transmettre des mouvements; l'arc réflexe est le type de toute l'activité nerveuse. L'excitation est suivie non d'une image cérébrale, mais d'un ensemble de mouvements cérébraux qui ont pour rôle l'adaptation de l'individu aux choses extérieures. Ces mouvements n'ont rien à voir dans l'idéation proprement dite; ils l'accompagnent toujours, mais sans aucune équivalence entre activité cérébrale et conscience; les fonctions du cerveau et celles qui forment l'ensemble de la vie consciente ne peuvent se ramener les unes aux autres. En psychologie, le monisme n'a pas de sens.

Nous avons ensuite reconnu la nécessité d'admettre l'acte de l'esprit et ne reprendrons pas ici l'analyse qui nous y a conduit. Cette analyse a porté sur les caractères de l'acte de l'esprit sans envisager pourtant ses rapports avec l'ensemble de ce qui constitue une conscience. Nous

Digitized by Google

avons recherché, sous les manifestations de la conscience, les marques de cet acte et nous l'avons exposé en tant qu'il renouvelle la représentation à chaque intervention. Si nous en restions aux explications qui précèdent, il semblerait que la vie consciente consistât en un certain nombre de poussées de l'esprit et que les vides entre elles fussent comblés par un vague sentiment d'activité rappelant la présence de l'organisme et sans effet sur le contenu de la pensée. Bien des faits resteraient inexpliqués. Nous devons maintenant examiner si l'on peut se contenter de poser comme notions explicatives le corps, les sentiments d'activité et le moi qui s'exprime dans l'acte de pensée, et si ces principes permettent seuls de comprendre la vie mentale.

§ I. — LE PROBLÈME DE L'INCONSCIENT

La psychologie classique identifie psychique et conscient. Tout fait qui a une portée psychologique est pour elle conscient. La conscience a des degrés de clarté, mais elle a toujours les mêmes caractères : le fait conscient implique qu'il est reconnu comme tel et rapporté au moi pensant. La conscience est, avant tout, pensée. Il n'y a pas de manifestation consciente qui n'ait ce caractère; il n'existe pas d'autre conscience que celle-là. Vouloir et sentir sont aussi de la pensée. « Par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes; c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser (1). »

(1) Descartes, *Principes*, 1re partie, N° 9.

Digitized by Google

Cette idée revient plusieurs fois chez Descartes et presque dans les mêmes termes.

Descartes ne soupçonnait pas l'existence de la vie subconsciente, et si l'on voulait caractériser d'un mot la psychologie contemporaine par opposition à celle des classiques français ou anglais, de Locke et des Écossais comme de Descartes, on dirait qu'elle tend à donner au subconscient une plus grande importance qu'à la conscience (1). Les « états transitoires », les « sentiments de tendances », ces faits très importants de la vie psychique si bien mis en lumière par W. James, n'avaient pas été remarqués par les psychologues des siècles précédents.

La conception classique provient de la domination de la psychologie par la logique; la logique recherche les rapports entre les concepts; concepts et rapports sont pour elle des éléments fixes; elle opère sur la stabilité, sur les produits immobilisés de l'acte de pensée; mais ce qui intéresse le psychologue, c'est la vie intérieure, l'activité mentale avec ses états affectifs et ses tendances; c'est ce qui est en voie de formation, le passage, le devenir plus que ses produits.

La tâche du logicien et celle du psychologue sont donc très différentes; ce n'est pas au premier à imposer ses décisions ni à influencer le second : le danger est grand, pour le psychologue, de subir les conceptions intellectualistes du logicien et de se contenter de la tradition et des livres au lieu d'étudier la réalité vivante. Même des expérimentateurs, comme Wundt, ont, selon moi, quelque peu rétréci la vie mentale. Influencé par les rationalistes classiques et par Herbart, Wundt, dans sa célèbre théorie de l'aperception, définit la vie spirituelle par les carac-

(1) Voir, entre autres, comme page caractéristique, la conclusion très intéressante du livre du Dr J. Philippe sur l'*Image mentale*, F. Alcan, 1903.

Digitized by Google

tères de la conscience; sa théorie nous rappelle Descartes; celui-ci disait que nous ne pouvions avoir « qu'une seule et simple pensée d'une même chose en même temps (1) »; Wundt fixe un point d'aperception au milieu du champ de perception. Perception signifie conscience moins claire, aperception, conscience plus claire; les hypothèses physiologiques de Wundt sur le centre d'aperception rappellent singulièrement celles de Descartes, avec les transformations imposées par les progrès de l'anatomie du système nerveux; malgré le rôle prépondérant que Wundt accorde à la volonté et l'importance qu'il reconnaît aux sentiments dans la dernière édition de sa *Psychologie physiologique*, l'intellectualisme reparaît souvent dans l'explication de l'attention et de l'aperception. L'inconscient est omis; la pensée consciente, plus ou moins claire, est presque seule étudiée.

Or, il est impossible d'admettre ce postulat de la psychologie classique. L'attention en tant que monoïdéisme, mise au point de vision exacte ou aperception, avec la théorie de l'enchaînement de représentations ou d'idées élevées successivement et suivant certaines lois logiques à la conscience, est en somme un schéma commode pour simplifier certains aspects de la vie mentale, rien de plus. L'on pourrait même dire que le monoïdéisme de l'attention n'est pas plus fréquent que la distraction ou dispersion de l'attention. Nous nous expliquons.

J'observe un ouvrier qui travaille chez lui, devant une fenêtre qui donne sur la rue; et pendant qu'il travaille sans s'interrompre ni se tromper, il chante, très exactement, un air connu; en même temps il regarde dans la

(1) *Traité des Passions*, 1re partie, art. 32.

Digitized by Google

rue, mais sans se laisser absorber par ce qu'il voit, et, à en juger d'après l'expression de son visage, il songe à quelque fait passé que lui suggère la mémoire; aucune de ces préoccupations ne gêne l'autre; chacune d'elles suit normalement son cours et mon personnage conserve sur toutes ensemble un certain contrôle conscient. Si quelque obstacle arrête le travail de ses mains, aussitôt son attention se portera sur ce point; la chanson s'interrompra un instant pour s'élever de nouveau, la difficulté étant vaincue; la rêverie aussi fera place à l'application pour renaître après, avec d'autres souvenirs, en prenant comme point d'attache au réel une impression qui sans doute passera inaperçue; une fois la nécessité de faire attention n'existant plus, l'état spécial qu'est l'attention fera place à une dispersion d'activité très nettement caractérisée (1).

(1) Une description analogue se trouve dans Foucault, *le Rêve*, p. 137-8: « On rencontre... des séries subconscientes qui se développent pendant la veille, tantôt coordonnées, tantôt isolées et indépendantes. En même temps que je réfléchis ici sur la nature de la conscience et que je m'efforce d'élucider mes idées, des images verbales surgissent et s'enchaînent pour les exprimer et pendant que ma main exécute les mouvements graphiques nécessaires, je prononce mentalement les mots, comme si l'appareil d'articulation les dictait à l'appareil graphique; de plus, je les lis à mesure que je les écris, et je rectifie à l'occasion une négligence d'écriture ou de langue. Or, effectuer des mouvements d'articulation et des mouvements graphiques, sentir qu'on les effectue, localiser ces sensations, les unes dans les organes vocaux, les autres dans les doigts, percevoir par la vue les traits de l'écriture sur le papier, et en même temps suivre une pensée abstraite, analyser des idées ou faire un mouvement, cela constitue une pluralité d'événements psychiques qui parfois se succèdent rapidement, mais parfois aussi sont simultanés; il existe là un travail complexe qui comprend une pluralité de séries psychiques se déroulant simultanément, quoique parfois avec des interruptions. D'ailleurs ces quatre ou cinq séries simultanées sont coordonnées entre elles; il existe, pourrait-on dire, une série maîtresse, la série proprement intellectuelle, par rapport à laquelle sont subordonnées les autres, les séries d'images, de perceptions et de mouvements. — Mais, en même temps, il existe dans ma conscience d'autres séries qui se développent pendant un temps plus ou moins long : j'entends le bruit désagréable d'une mauvaise musique à une centaine de mètres, et, à certains moments, un bruit de pas dans la

Digitized by Google

Du reste, jamais, même dans l'attention, cette tendance à la dispersion n'est absente; il suffit parfois, dans un travail qui nous absorbe, d'un appel du dehors, très faible d'intensité, pour éveiller en nous, automatiquement, un déchaînement de souvenirs qui nous emporte loin de notre préoccupation actuelle : tant l'attention est une attitude instable; pour qu'elle se maintienne, il faut vraiment que l'intérêt qui nous pousse jusqu'à cet état de tension constituant, en somme, une fatigue et un effort, soit puissant, et que les états affectifs qui le constituent ne soient pas supplantés par d'autres états affectifs différents des premiers : car les tendances possibles pour nous sont aussi multiples que les actions exercées sur nous par le monde extérieur et les voies que peut suivre, à leur appel, notre idéation.

pièce voisine; tout en écrivant, je vois, d'une façon distraite, la table sur laquelle est placé mon papier; si, cessant un instant d'écrire, je relève la tête, je vois en face de moi le papier qui tapisse le mur; et, pendant ce temps, j'éprouve de vagues sensations organiques, qui pourraient être précises ou même douloureuses... D'une façon générale, il existe pendant la veille, et même pendant la veille attentive, une pluralité de séries psychiques simultanées. »

Voici encore une description que nous empruntons à Pierre Janet, *Autom. psychol.* p. 191 : « L'observation de nous-même ne nous montre pas la conscience réduite à l'unité. Pendant que j'écris cette page et que je pense aux différentes opinions des philosophes sur l'étendue de la conscience, je vois mon papier, ma lumière, ma chambre et j'entends en même temps le bruit sourd d'un concert dans la maison voisine, ce qui ne laisse pas de me causer une impression désagréable. Tout cela existe à la fois dans mon esprit; je ne dis pas que mon travail en soit meilleur; non, il vaudrait mieux sans doute ne penser qu'à lui; mais enfin, tel qu'il est, il avance cependant malgré le bourdonnement de sensations et d'images qui se heurtent en ce moment dans ma conscience. D'ailleurs est-il possible qu'il en soit autrement? Un seul acte, celui d'écrire, ne demande-t-il pas plusieurs phénomènes conscients, la vue du papier, de la plume, des traits noirs, l'image sonore ou musculaire des mots, l'expression parlée des idées, etc ? Si je n'avais en tête qu'une seule image, je mexprimerais sans doute parfaitement, car elle serait traduite par tout l'on corps, mais je ne bougerais plus, je ne pensera is plus, je deviendrais une statue, comme les catâleptiques que nous avons étudiées. »

Digitized by Google

Nous irons plus loin. L'attention a besoin, pour s'exercer, de ce mouvement complexe de la vie mentale. Si elle ne risquait pas d'être déplacée à chaque instant, elle ne constituerait pas un effort, une tension; elle ne se concentrerait pas, elle n'aurait aucun ressort, et apparaîtrait comme l'index passif d'un appareil enregistreur, capable de subir les mouvements qui le traversent, mais non de les concentrer, de les élaborer à nouveau et de créer, après se les être assimilés, un acte personnel et vivant. L'attention puise sa vie dans la résistance qu'elle oppose aux tendances diverses qui l'ébranlent et dans la nécessité qui en résulte pour elle de ramasser dans une synthèse tout ce qu'il est possible, de se hâter et de se projeter en actes, après avoir synthétisé d'un mouvement ce qu'elle a pu saisir. L'application exacte et rapide de la pensée, en un mot le coup d'œil et la sûreté sont les véritables caractères de l'attention. Mais il n'est nécessaire de l'exercer que si nos sentiments ou encore si la nécessité nous y convie; pour agir, il faut un intérêt à agir. C'est toujours l'aventure du soldat dont parlait Horace (1); aiguillonné par le désir de faire un coup d'éclat qui lui procurerait une récompense, il avait délogé d'un poste escarpé une troupe d'ennemis; une fois satisfait, les plus éloquentes exhortations n'avaient pu le décider à se risquer encore. Le sentiment, le besoin, n'existaient plus chez lui. L'état quasi anormal et tendu qu'est l'attention doit être puissamment requis par les circonstances et soutenu par les sentiments.

Il l'est souvent, parce que, plus l'homme se développe, plus sa sensibilité s'éveille et avec elle ses désirs, son besoin d'action, les tendances les plus variées. Sentiments

(1) *Epitres*, Livre II, N° 2.

Digitized by Google

et besoin d'action sont les forces qui tendent l'attention. L'attention est en même temps un choix parmi les tendances psychiques. Wundt l'a vu exactement, l'aperception, que l'étude de l'attention le conduit à admettre, est également choix et volonté. On comprend que le contenu de l'acte d'attention ne s'isole pas des tendances qui constituent la vie psychique et consiste, par rapport à elles, en un prolongement, avec stabilisation momentanée, de certaines tendances; Ribot l'a très bien montré, l'attention est arrêt et inhibition. Elle arrête même la mobilité naturelle des mouvements d'expression; livrée à l'influence directe des états affectifs et des actions qui modifient l'organisme et provoquent les émotions, l'expression varie d'instant à instant et traduit, par ses changements, la mobilité des émotions; l'attention immobilise au contraire l'expression et réduit les mouvements au minimum: un auditoire attentif ne bouge pas.

Entre ces arrêts momentanés, ces périodes de concentration de l'attention, la dispersion reprend son cours et l'individu est divisé en un nombre indéterminable de tendances. L'attention n'est jamais absolue, disions-nous; la dispersion non plus; elle présente toujours une certaine systématisation (1); toutes les tendances ne se produisent pas

(1) Paulhan dit dans *L'activité mentale et les éléments de l'esprit* F. (Alcan, 1889, p. 208-9): « A voir les choses comme elles sont généralement, l'homme n'est pas un, il est plusieurs, et il est plusieurs parce qu'il a été façonné par des séries diverses, par des ensembles tout à fait différents de circonstances extérieures qui, par l'intermédiaire des perceptions, ont déterminé la formation de systèmes non convergents ou opposés et que la force de son organisation a été insuffisante pour unifier et coordonner tous ces contrastes. On voit que les variations de la personnalité à l'état normal sont, à beaucoup d'égards, un phénomène sociologique. Bien des gens doivent se contenter — ils ne s'en plaignent pas toujours — de cette coordination morcelée que nous avons étudiée. Il existe chez eux un certain nombre d'orientations générales de l'esprit, de sous-personnalités qui entrent parfois en conflit, mais qui souvent ne s'aident ni ne se nuisent

Digitized by Google

avec la même intensité, et le caractère synthétique de la vie mentale fait qu'elles se combinent toujours de façon à présenter une certaine suite. La dispersion, à l'état de veille, n'est jamais que relative. Peut-être s'accentue-t-elle dans le rêve. En tout cas, ici la multiplicité des tendances se dérobe complètement à la direction de l'attention volontaire; on admet qu'il suffit le plus souvent d'une impression qui, comme telle, reste inaperçue, pour provoquer un courant d'idéation, et que les associations dans le sommeil échappent à toute concentration attentive pour obéir aux suggestions les plus obscures.

Les études de Marcel Foucault sur le rêve (1) nous semblent à ce propos extrêmement instructives. L'idée la plus originale de ce livre, c'est la simultanéité de différents courants d'idéation dans le rêve : les observations recueillies par Foucault lui-même, celles qu'il rapporte d'autres sujets ou qu'il emprunte à divers auteurs le conduisent à admettre une théorie qui nous paraît de nature à expliquer les faits. « Lorsque le sommeil est interrompu d'une façon brusque, on peut, par le procédé de la notation immédiate, saisir une pluralité de scènes de rêve qui ne sont pas liées ou sont mal liées les unes avec les autres : ce sont les matériaux que l'esprit endormi fournit à l'esprit qui se réveille et dont l'esprit qui se réveille va maintenant s'efforcer de faire un ensemble aussi cohérent que possible; ce sont les scènes discontinues dont l'esprit qui se réveille va essayer de faire un drame continu (p. 40). »

Ainsi, dans les rêves non encore systématisés par l'es-

directement, qui présentent seulement un désaccord logique. Mais si nous considérons en elles-mêmes ces sous-personnalités, nous voyons qu'elles consistent essentiellement en une coordination d'un nombre toujours très considérable d'éléments psychiques, unis étroitement par des associations systématiques... »

(1) *Le Rêve*. F. Alcan, 1906.

Digitized by Google

prit qui se réveille, la vie mentale est divisée en plusieurs courants simultanés qui, selon certaines observations rapportées par Foucault, ont des durées différentes, peuvent être isolés les uns des autres ou, s'ils ont certains traits semblables (1), se rejoindre pour se disjoindre après. « Si l'on se place par imagination au moment qui sépare la fin du sommeil et le début du réveil, on doit supposer qu'à ce moment les tableaux du rêve étaient entièrement séparés, que chacun de ces tableaux se développait pour son propre compte, bref, qu'il existait dans l'esprit une pluralité de séries simultanées que le réveil a interrompues et que la conscience a brusquement saisies (p. 82). »

Plusieurs rêves fournissent les matériaux que, pendant la période du réveil, l'activité logique de l'esprit va transformer, afin de les rapprocher des relations aperçues à l'état de veille. « On peut caractériser l'évolution du rêve pendant le réveil en disant qu'elle est dominée et dirigée par le besoin instinctif de donner à l'ensemble des images et des sensations présentes à l'esprit une physionomie raisonnable, et d'assimiler les représentations du rêve au système de représentation qui constitue notre connaissance du monde réel (p. 49). »

De curieuses observations du même auteur (p. 73 et suivantes) nous montrent que ce travail de systématisation se poursuit quand, à intervalles, on se rappelle et s'efforce de décrire plusieurs fois un rêve dont on se souvient. Nous assistons, dans les observations recueillies par Foucault, au passage de la dispersion à la systématisation; nous constatons que la vie mentale, loin d'avoir la simplicité que les classiques lui attribuaient, est complexe

(1) Un rêve double avec des éléments communs, décrit par Maury, est rapporté par Foucault, p. 124.

Digitized by Google

et que notre personnalité est l'harmonie d'un grand nombre de courants psychiques, qui portent déjà, chacun en particulier, un caractère synthétique. Le caractère de synthèse est un rappel, dans le rêve, de l'activité spirituelle qui s'exerce à l'état de veille. Cette activité n'apparaît plus ici que dans ce vague rappel; mais elle s'exerce à nouveau dans le passage du sommeil à la veille, pour synthétiser différentes séries de représentations en un récit présentant une succession logique.

La dispersion subconsciente peut se fixer, dans certains cas anormaux, en une dissociation de la personnalité qui se décompose en plusieurs personnalités simultanées (1). Nous prendrons un exemple typique : c'est celui qu'exposa au Congrès de psychologie de Paris, en 1900, le Dr Morton Prince (2). La personnalité normale de son sujet, Mlle Beauchamp, s'est scindée en deux personnalités, désignées par BI et BIV dans l'exposé; elles ont en commun un certain nombre d'idées; toutes deux donnent, étant hypnotisées, une même personnalité, BII, de sorte que par l'intermédiaire de celle-ci, prise sur BIV et composée avec BI, on forme la synthèse de la personnalité normale originaire. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans le cas signalé

(1) Les faits de « subconscience » ont été beaucoup étudiés en Angleterre ainsi que par les psychologues français contemporains. Parmi ceux-ci je citerai, dans ce domaine, le Dr Pierre Janet et A. Binet. Tous deux ont enrichi la psychologie de nombreuses observations, recueillies avec soin et interprétées avec perspicacité. De plus, ces deux psychologues ont, l'un comme l'autre, reconnu qu'il n'était pas légitime de passer à côté des problèmes psychologiques en leur substituant des solutions simplistes empruntées à des schémas imparfaits de la physiologie; ils voient qu'ils sont en présence de problèmes de nature psychologique, se rattachant à a vie spirituelle et inexplicables par les hypothèses mécanistes les plus habiles. Sur la question présente, on lira avec profit : A. Binet, *Les altérations de la personnalité*, Bibl. scientif. internat. F. Alcan, 1892.

(2) *IVe Congrès international de Psychologie*, Paris, F. Alcan, 1901, p. 194 et suiv. : Genèse et développement des « personnalités » des demoiselles Beauchamp.

Digitized by Google

par le Dr M. Prince, c'est l'existence indépendante d'une autre personnalité encore, BIII, à laquelle se ramène fréquemment le sujet observé et qui est la conscience subliminale du sujet, dégagée à l'état de personnalité distincte. Or, BIII est la plus continue et la plus complète des trois personnalités ; elle se rend compte des deux autres et donne sur les pensées de BI et sur les actions de BIV des renseignements précis sans que ni BI, ni BIV ne connaissent BIII. BIII a longtemps tourmenté BI, comme l'expose en plusieurs exemples typiques le Dr Prince (p. 198-200). Physiquement et moralement, la personnalité subliminale est plus vivante, plus naturelle et beaucoup mieux portante que ne l'est BI et que ne l'était le sujet à l'état normal avant la dissociation. Comme BIII se souvient d'un grand nombre de détails remontant à l'enfance du sujet, il est à supposer que l'on est en présence d'un fait analogue à celui qui maintes fois fut rapporté du rêve : des événements, insignifiants à l'état de veille, reparaissent dans le rêve et y prennent beaucoup d'importance ; c'est sans doute une particularité analogue que la conservation dans la conscience subliminale (ou BIII) d'événements qui sont oubliés de BI.— Ces différentes personnalités se sont dissociées à la suite d'une violente émotion, ainsi que le raconte l'auteur de la communication faite au Congrès. Trois d'entre elles continuent donc à vivre parallèlement ; une seule d'entre elles connaît les deux autres ; elles alternent, provoquées souvent par des causes accidentelles et minimes.

Ces faits n'étonneront pas outre mesure les personnes douées d'une grande émotivité et d'une certaine instabilité dans les tendances. Celles-ci sont, selon les moments, emportées à la dérive par une tendance particulière, un sentiment enthousiaste qui les porte à nier ce

Digitized by Google

qu'elles admiraient ou à s'attacher tantôt à une idée, tantôt à une autre. Elles mettent beaucoup d'entrain à tout ce qu'elles font, mais chacun de leurs genres d'occupation semble se dissocier de l'ensemble; et de même que les différentes personnalités, chez le sujet du Dr Prince, avaient chacune un caractère différent, de même l'enthousiasme du moment nous montre, chez l'émotif, certains traits de nature qui disparaîtront dans une autre période. C'est ainsi que le même individu paraîtra une fois énergique et décidé, une autre fois rêveur, ici précis et presque mathématicien, là poète épris de nuances et de musique ; il semble que le même homme joue plusieurs personnages. Et n'y a-t-il pas, au fond de chacun de nous, plusieurs personnalités? Si la suggestion que nous recevons du dehors est très forte, elle fait surgir l'une ou l'autre alternativement. Au théâtre, un spectateur sympathisera avec plusieurs personnages différents, dont il suivra la destinée, en s'incorporant presque dans chacun d'eux. La nature nous prépare intérieurement à toute espèce de destinées. Ce sont les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons qui décident celle qui l'emportera, c'est-à-dire la personnalité prédominante. Mais les autres ne s'anéantissent jamais entièrement; et de même que certaines circonstances ont dégagé la conscience subliminale du sujet dont nous parlions plus haut, ainsi dans la vie les circonstances peuvent déterminer chez les individus des sentiments et des actions qu'on ne prévoyait pas.

Ces quelques exemples auront suffi, je crois, à montrer combien il est faux de réduire la psychologie à la seule conscience, telle qu'elle se présente à l'introspection. Sans aucun doute, dans la conscience se répercute toute la vie psychique ; son importance n'est niée par personne. Mais

Digitized by Google

il est impossible de se borner à elle seule, et impossible surtout de l'intellectualiser au point de la réduire à des combinaisons d'éléments représentatifs, d'images aux contours fixes, ou à des lois logiques.

L'importance du subconscient établie, nous tâcherons de classer d'abord les principaux groupes de faits qu'il englobe et de les rapporter ensuite à leurs conditions afin de les expliquer.

§ II. — ANALYSE DES TENDANCES DE LA VIE PSYCHIQUE INCONSCIENTE

On se tromperait fort en croyant que le subconscient, dont les exemples précédents font comprendre l'importance, fût la seule manifestation de la vie inconsciente et que tout l'inconscient pût se ramener à l'habitude ou à l'automatisme. La vie inconsciente est beaucoup plus étendue, mais les différentes manifestations qu'on y découvre doivent d'abord être soigneusement définies et classées; nous ferons pour l'inconscient ce que permit de faire pour la conscience la méthode introspective, au moyen de laquelle on a classé avec le plus d'exactitude possible les formes d'activité qui se dégagent de l'analyse des représentations. Après, il s'agira d'utiliser la méthode réflexive pour découvrir l'explication de ces tendances.

Et tout d'abord si, avant de parler des faits subconscients et des différents courants psychiques qui s'y rencontrent, j'envisage uniquement la suite logique des états conscients, je découvre, ici déjà, une activité tout à fait inconsciente. Dans la perception sensible, j'ai conscience de la représentation d'objet; je me fais une représentation de mon activité; je puis aussi fixer mon attention sur

Digitized by Google

certaines des sensations qui me mettent en rapport avec le monde extérieur; mais ce qui échappe à ma conscience, c'est la synthèse elle-même qui donne de l'unité à ma représentation, c'est le passage de la multiplicité sensible et des impressions innombrables qui s'exercent sur les organes des sens, à la notion unifiée qu'est la représentation: et cela est vrai de la plus simple des représentations comme de la vue d'un ensemble d'objets. Que l'on croie pouvoir expliquer cette unification par la seule activité cérébrale ou qu'on admette la nécessité d'une activité psychique propre, le problème est le même. Nul homme ne voit se former en lui la représentation d'objet; on n'aperçoit que le produit du travail qui synthétise une multiplicité d'impressions.

Et inversement : une volition, comme acte conscient, est simple. L'exécution d'une volition exige des mouvements nombreux, dirigés par différents groupes de centres nerveux : le passage de la volition au mouvement produit un certain nombre de sensations qui constitueront la conscience de l'effort accompli; cependant, ce qui reste tout à fait inconscient, c'est l'épanouissement de la volition en actes, le passage du conscient, qui paraît unifié, aux moments qui constituent une multiplicité spatiale.

Le travail qui se fait constamment, au cœur même de la représentation et qui rend celle-ci tributaire de l'abstraction, du concept, ce travail aussi est inconscient. Et il ne se produit pas postérieurement, dans le temps, à l'acquisition d'images qui composeraient, après coup, la représentation ; il se produit dès le début chez l'enfant à tel point qu'un enfant reconnaît mieux un schéma, un graphique du concept, qu'une peinture exacte et minutieuse des choses. J'ai pu contrôler cette observation que l'on retrouve dans divers auteurs.

Digitized by Google

Aussi bien l'action de l'intelligence conceptuelle que la fonction d'unification et de synthèse qui rend possible la perception sensible sont donc inconscientes. Les rapports logiques qui constituent un jugement et un raisonnement le sont aussi avant que la réflexion les ait envisagés et analysés : c'est l'histoire de M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir. L'esprit logique se définit par la position de rapports ; dès que s'exerce la pensée, elle pose des rapports et ne pourrait se manifester sans s'exprimer de cette manière. Les représentations en tant qu'idées, c'est-à-dire en tant qu'elles se rattachent au moi pensant, participent l'une à l'autre de telle façon qu'aucune d'elles n'existe seule, mais se pose nécessairement dans le système de rapports constituant la pensée : une idée n'a de sens que par son contexte. Quoi que nous ayons pu dire au sujet de l'intuition et tout en admettant l'intuition comme fondement de la vie mentale, il n'en est pas moins vrai que l'intuition ne reste pas concentrée sur elle-même, malgré son caractère synthétique ; elle se traduit en idées, en rapports. C'est la nature individuelle de l'homme qui l'exige ; car si, d'une part, elle participe à l'acte de l'esprit, d'autre part elle est organique et subit les conditions de la succession et de la spatialisation. Le jugement et le raisonnement n'en relèvent pas moins de la nature de la pensée et s'étendent non seulement au cas où, réfléchissant sur nous-mêmes, nous prenons conscience de notre activité logique, mais à tout fait conscient, au plus simple comme au plus complexe, à la perception d'une sensation localisée comme au raisonnement scientifique le plus parfait. La sensation porte la marque de l'esprit aussi bien que les idées les plus élevées.

Dans l'abstraction comme dans la sensation, dans l'effort aussi, nous ne pouvons refuser de reconnaître une

Digitized by Google

part d'inconscient. Cet inconscient, si nous reprenons la notion dégagée au chapitre précédent, est inhérent à l'acte de l'esprit lui-même. L'activité synthétique de l'acte de l'esprit, qui se caractérise par le passage de la multiplicité des impressions sensibles à l'unité de la représentation, par la participation de la représentation au concept et du concept au raisonnement, est inconsciente. La plupart des hommes vivent sans jamais s'en rendre un compte exact, ne la connaissant que par les sensations qui accompagnent ses manifestations et par les sentiments qui se dégagent de l'activité qu'elle engendre.

Voilà donc un premier groupe de tendances inconscientes dans la vie de l'esprit : nous l'appellerons l'*inconscient dans l'acte de pensée*. Il s'exerce dans tout acte de pensée, même si, par hypothèse, on isole un acte de pensée de l'ensemble d'une conscience et si on l'analyse à part.

Mais les différentes manifestations de l'acte de pensée ne se perdent pas ; elles se conservent grâce à la mémoire qui unit le passé au présent. La mémoire à son tour va nous forcer à reconnaître l'inconscient dans la vie mentale. Bergson a fait remarquer que la perception présente était peu de chose en comparaison du fond de mémoire sur lequel elle s'épanouit. Mais ce fond de mémoire, nous n'en avons pas conscience dans la perception présente, pas plus que de l'acte de l'esprit. Il ne se confond cependant pas avec celui-ci. En vertu même de sa nature, l'acte de l'esprit synthétise le fond de mémoire et la perception présente ; mais les nécessités pratiques nous forcent à négliger ce fond de mémoire, à ne pas nous en apercevoir et à diriger toute notre attention sur l'objet de la perception présente : l'attention, avons-nous vu, s'adapte aux circonstances et exclut ce qui pourrait dériver l'action,

Digitized by Google

disperser l'être au moment où il doit se concentrer. Le fond de mémoire passe donc inaperçu et nous sommes tout entiers concentrés dans l'actualité. Cependant, l'analyse psychologique dégage très nettement le rôle de la mémoire ; si elle n'existait pas, il nous faudrait, à chaque nouvelle perception, refaire complètement l'exploration de l'objet, et l'être vivant qui serait condamné à se recommencer perpétuellement serait vaincu et laissé pour mort le long de la route. Nous ne nous rendons pas compte de la mémoire dans la perception, disions-nous, et ce n'est pas l'introspection qui permet de la dégager. Il faut recourir à d'autres méthodes. Un des avantages de la mémoire dans la perception est qu'elle permet de reconnaître aussitôt les objets, et selon le caractère synthétique de toute représentation, nous savons qu'il suffit, en vertu de la loi de totalisation, qu'un des aspects d'une représentation s'impose pour que toute la représentation réapparaisse. Les expériences sur la reconnaissance par la mémoire permettent de constater le fait.

Si l'on vous présente, pendant le temps le plus court qu'il faut pour percevoir, un carré de vingt lettres d'égale grandeur, disposées à égale distance en quatre lignes de cinq lettres et si l'on prend soin que ces lignes ne forment pas des mots, vous aurez vu exactement et retenu quelques lettres isolées; mais si, dans des conditions analogues d'expérience, les quatre lignes forment chacune un mot, vous retiendrez beaucoup plus de lettres sans en avoir vu un plus grand nombre ; il vous aura suffi de quelques indices pour compléter les mots ; la perception actuelle aura été aidée par la mémoire. Une impression attendue et prévue est suivie d'une réaction beaucoup plus rapide que lorsqu'il faut au préalable la reconnaître ; les expériences faites sous la direction de

Digitized by Google

Wundt au moyen de la méthode des réactions sont trop connues pour que j'insiste. Ces exemples montrent la vérité de la proposition de Bergson. Ils montrent encore que le fond de mémoire sur lequel s'épanouit la perception présente est inconscient. Nous appellerons ce deuxième groupe : l'*inconscient de mémoire dans la perception ;* ce groupe est distinct du précédent.

Mais ce n'est pas le seul inconscient que l'on rencontre dans la mémoire : tandis que dans la perception, la mémoire elle-même est inconsciente, il y a des cas où, le fait de mémoire étant conscient et l'individu ayant parfaitement conscience qu'il s'agit de souvenirs se présentant à son esprit, l'apparition même de tels souvenirs plutôt que d'autres se passe d'une manière inconsciente. Il arrive souvent qu'une impression tout à fait inaperçue éveille en moi un souvenir auquel je ne me suis jamais reporté, autant que ma mémoire ou mes notes me renseignent. Le point d'attache du souvenir reste une suggestion inconsciente, et le souvenir surgit sans que je puisse retrouver ses conditions. Il m'est possible souvent, quand plusieurs souvenirs s'enchaînent sans intervention de ma volonté et se présentent à ma mémoire, de retrouver leurs points d'attache et de remonter ainsi jusqu'au premier anneau de la chaîne, de me rendre compte de ce qui, dans mon état d'esprit du moment, a pu provoquer l'association. Mais il y a des cas où je ne puis me rendre compte ni de la manière dont cette suggestion s'est opérée, ni de la raison pour laquelle tel souvenir depuis longtemps oublié m'est revenu à la pensée précisément en ce moment. La même difficulté se présente dans le rêve. Il arrive qu'une impression, négligée tout à fait et restée inaperçue pendant la veille, ait créé une tendance motrice dans le cerveau ou un manque dans la vie

Digitized by Google

affective ; que cette tendance ait été comprimée par l'application de l'attention pendant le jour et qu'elle se manifeste, une fois l'attention vaincue par la dispersion ; ou que le manque dans la vie affective se soit transformé en un besoin et en un désir latent, qui apparaît à la première occasion, dès que l'attention se lasse ou se détend. Ce qui se produit dans le rêve se rencontre également dans la rêverie de l'homme éveillé. Chez ceux qui aiment la rêverie et profitent des moments de loisir pour s'y abandonner, tout en ne perdant pas de vue ce qui se passe en eux, des faits analogues ont été souvent observés ; mais si subtile que soit l'observation, il arrive mainte fois qu'elle ne parvient pas à savoir comment un souvenir a jailli du passé, comme par suggestion, pour s'imposer au rêveur ; voilà donc une nouvelle forme d'inconscient, qui ne se ramène à aucune des deux catégories précédentes : nous l'appellerons *inconscient de mémoire par impressions et sentiments latents.*

La mémoire nous conduit enfin à une grande catégorie de faits inconscients ; en effet, outre les deux formes d'inconscient que nous en avons dégagées déjà, elle nous en fait découvrir une troisième : dans la répétition d'actes ou de représentations mécanisées, comme l'emploi de formules invariables et commodes dans le discours, la récitation d'un poème que nous reproduisons sans effort, un morceau joué par cœur par un pianiste, une aisance manuelle qui n'exige guère d'application, la conscience semble se limiter à un contrôle, et le défilé des représentations, des mots ou des attitudes paraît réglé d'avance.

Ce genre de faits existe dans toute l'étendue de notre activité mentale ; les rapports entre représentations, les séries de mouvements que nous accomplissons, nos sen-

Digitized by Google

timents eux-mêmes subissent l'influence de l'exercice, de la répétition, de l'habitude. La loi de l'habitude a été étudiée d'une manière très approfondie par Maine de Biran et Ravaisson ; depuis, des théories plus récentes sur l'automatisme, dues à Pierre Janet et à Bergson, ainsi que des recherches expérimentales sur l'habitude chez d'autres êtres vivants que l'homme ont accentué l'importance de cette loi. En somme, toute la psychologie de Pierre Janet se base sur la double activité de la synthèse et de l'habitude (1). Les faits de conscience subliminale sont expliqués par lui et par ceux qui se rattachent à sa psychologie au moyen de l'automatisme (2). C'est le groupe très important des faits auxquels nous réserverons spécialement le nom de *subconscients*. Nous ne pouvons confondre ce groupe et les précédents : l'inconscient dans l'acte de pensée appartient à la synthèse et non à l'automatisme ; l'inconscient dans la perception actuelle, ne relève pas de l'habitude ; l'inconscient qui se présente dans le rappel de souvenirs lointains est bien à l'opposé de l'habitude. Toute l'activité inconsciente ne se ramène donc pas au subconscient ni à l'automatisme qui en forme, je le veux bien, une classe très importante, mais n'en comprend pas toutes les manifestations.

Comme cinquième classe de faits inconscients, nous rangeons des prédispositions qui se manifestent dès l'enfance, chez ceux qui montreront une prédilection pour un genre d'activité, métier, art ou science. C'est le cas d'un calculateur comme Inaudi ; c'est celui de l'homme d'action et d'énergie qui se devine déjà dans l'enfant et qu'une circonstance favorable suffit à révéler ; c'est aussi le cas d'un Mozart, déjà bon virtuose à l'âge où souvent ceux

(1) Voir notre chap. IV, § 2.
(2) Par exemple, GRASSET, *le Psychisme inférieur*, Paris, 1906.

Digitized by Google

qui deviendront, par l'exercice, d'excellents pianistes, ne manifestent encore aucune disposition; c'est celui de toutes les vocations irrésistibles. On suppose en général que certaines tendances qui existaient chez les ancêtres, ou réalisées, ou à l'état latent, aient pu se transmettre biologiquement. Au fond, l'on ne sait rien de précis sur cette question. Mais les faits existent, et quand l'enfant, soutenu par sa vocation, se sent entraîné vers un genre déterminé d'activité, il ne sait pas comment cette poussée est venue en lui; ses prédispositions remontent au delà de sa vie individuelle; elles se manifestent sans même qu'il en soupçonne tout d'abord la portée. Sans doute deviendront-elles conscientes; elles ne donneront tout leur effet que par la culture, l'effort et une conscience mieux développée. N'importe! En soi, elles sont parfaitement inconscientes. La puissance qui les sous-tend constitue un inconscient : nous l'appellerons *inconscient par vocation*.

Pour terminer, nous rangerons en un dernier groupe l'inconscient qui caractérise la naissance et la formation des états affectifs. Lorsque ceux-ci sont conscients, qu'ils peuvent être l'objet d'une idée, être réfléchis, ils sont déjà parvenus à un certain stade de leur développement; les travaux contemporains ont montré qu'il n'était pas possible, comme dans une psychologie intellectualiste, de les faire naître de rapports entre représentations; le rôle de l'organisme d'une part, celui de l'inconscient d'autre part, sont incontestables dans la vie des sentiments. On sait que certaines maladies prédisposent à la mélancolie. Les sentiments tristes proviennent-ils ici de la représentation que la conscience se fait de la maladie? Comment alors expliquer les états mélancoliques très caractérisés dans la période d'incubation d'une maladie, alors que la

Digitized by Google

conscience de celle-ci n'a pu encore se produire? Il est évident, en de semblables cas, que l'organisme est déterminant pour l'origine d'états affectifs. Nous ne prenons, on le voit, que des cas typiques.

L'organisme constitue, dans cet ordre de faits, une véritable source d'inconscient psychique : il y a là une transformation semblable à celle qui se produit dans la synthèse de la multiplicité sensible en un objet de représentation. Mais l'excitation est constituée ici non par des mouvements qui se transmettent dans l'espace entre les corps et nous, mais par des transformations chimiques dans notre organisme même ainsi que par les altérations que causent ces transformations dans la nutrition des tissus, le tonus musculaire, les rythmes organiques ; ce qui correspond aux impressions sensibles dans la perception extérieure, c'est ici l'ensemble des impressions organiques; et celles-ci n'ayant pas rapport à un objet, mais à l'activité organique qui se rapporte à nos propres mouvements, ce n'est pas en une représentation d'objet qu'elles se traduisent, mais en une affection du sujet, en un état affectif. Cet état affectif devient conscient dès que nous nous sentons modifiés par le changement qu'il cause en nous. Nous l'éprouvons comme modification qualitative; nous nous en formons une idée, c'est-à-dire que nous nous rendons compte, par la réflexion, du rapport entre cet état affectif et l'ensemble de notre activité; nous lui donnons un nom, par opposition à d'autres états affectifs; mais la manière dont il s'est formé, la raison de son apparition ainsi que ses premières manifestations, devinées, confuses encore, avant de se préciser et de se définir, tout cela constitue la vie inconsciente de l'état affectif.

L'état affectif, s'il dure et se transforme en un senti-

Digitized by Google

ment, c'est-à-dire en une tendance durable qui s'harmonise avec l'ensemble de la personnalité, ou en une passion, c'est-à-dire en une tendance durable qui tend à envahir et à rompre l'harmonie de la personnalité, ne devient jamais semblable à une représentation d'objet ni à un concept abstrait. Il est et reste tendance. Il forme un mouvement continu dans la vie intérieure. Il se combine avec les autres tendances affectives, comme avec les idées et avec les impressions organiques; à cause même de sa nature mouvante et liante et en même temps des transformations qu'il subit indépendamment de la pensée logique, l'état affectif durable, sentiment ou passion, présente de l'inattendu; une passion peut éclater, un état affectif nous saisir, alors que tout ce qu'il a accumulé en lui avant de se manifester peut avoir échappé à la conscience. C'est l'inconscient qui résulte de la vie même des sentiments. Le même inconscient encore donne aux sentiments supérieurs la force de se maintenir et de s'intensifier; car sous les idées et les actions, ils s'accroissent et acquièrent, par leurs associations multiples, une puissance qui crée le caractère et fait qu'il existe « des caractères ». Nous rangerons ces données dans une classe spéciale que nous appellerons *l'inconscient dans la vie affective*.

§ III. — INTERPRÉTATION DES FAITS INCONSCIENTS

Nous nous mouvons entre deux inconscients irréductibles qui sont ultra-psychologiques ; on les trouve dans le premier et le dernier des groupes que notre analyse a dégagés: c'est d'une part l'inconscient rationnel dans l'acte de pensée; c'est d'un autre côté l'imprévu dans les états affectifs qui dépendent de l'organisme ou incons-

Digitized by Google

cient irrationnel. Nous parlerons d'abord de ces inconscients ultra-psychologiques pour traiter ensuite l'inconscient biologique avec origine psychologique qui se manifeste dans les dispositions naturelles, et enfin l'inconscient psychique proprement dit que l'on trouve dans la perception, dans la mémoire et dans l'habitude.

1. — *L'inconscient dans l'acte de pensée* ou *inconscient rationnel* consiste, nous l'avons vu, en ce que la synthèse, condition de toute représentation, bien qu'*accompagnée* des sentiments d'activité et de la conscience de soi, reste inconsciente; les lois selon lesquelles la représentation unitaire d'objet concentre les impressions sensibles en un tout, sont indépendantes de notre conscience et de notre volonté. Les rapports impliqués dans la représentation d'objet peuvent être dégagés après coup par l'analyse; c'est le but de la psychologie dans la conception de Jules Lagneau. Néanmoins jamais nous ne saisissons sur le vif l'acte de pensée synthétisant la multiplicité, de même que nous n'avons aucune conscience du travail cérébral qui l'accompagne. Ce qui nous est donné, c'est l'objet et non le sujet ou acte qui forme la représentation.

Cet acte est une synthèse, parce que le produit est un et diffère de ce dont il est formé; cette synthèse est psychique ou mentale: elle n'est nullement une combinaison mécanique, car elle n'est pas formée d'éléments, et qu'en la décomposant il est impossible d'en trouver; elle est le résultat d'un acte spirituel, parce qu'elle constitue un progrès par rapport aux synthèses antérieures et qu'il est impossible de la construire d'avance; elle ne réside pas en une composition d'éléments déjà existants; l'acte qui la pose crée du nouveau.

On peut étudier une représentation en tant qu'idée et dégager les systèmes de rapports qu'elle implique. On

Digitized by Google

arrive ainsi à définir ce qui rend possible, au point de vue logique, la représentation. Mais l'acte lui-même, le sujet, échappe à l'introspection en tant qu'il est acte de synthèse. Il est accessible à l'introspection en tant que son action se traduit par l'effort ou par les sentiments d'activité et non en tant que passage logique de la multiplicité à l'unité. Nous n'avons pas conscience de la synthèse pendant qu'elle se produit ni de la manière dont elle se produit. Nous sommes sans prise sur elle. Nous ne pouvons pas faire qu'elle ne soit pas ou qu'elle soit autre; nous ne pouvons pas modifier les conditions logiques qui président aux rapports de pensée et qui se rattachent à l'acte de l'esprit. Nous nous bornons à les constater par l'analyse : ce n'est pas une invention de l'individu conscient que les caractères de la synthèse mentale; en elle-même, elle est ultra-consciente. On applique les lois logiques de la synthèse avant d'en avoir conscience ou plutôt elles s'appliquent indépendamment de la conscience réfléchie que nous pouvons, par une analyse subséquente, en acquérir.

Il en est de la synthèse mentale comme des autres types d'organisation que nous trouvons dans la nature : le système nerveux, par exemple, ainsi que les autres systèmes de notre corps, notre corps lui-même comme synergie de ces divers systèmes, les systèmes de forces mécaniques, ni les systèmes planétaires sont autant de types divers d'orga-sation. Or, ces systèmes ne se sont pas voulus eux-mêmes ; ils n'ont pas, par un acte conscient et volontaire, créé leur propre organisation. Nous sommes exactement, en tant qu'êtres pensants, dans le même cas; nous n'avons pas créé ce type d'organisation qu'est la pensée consciente. Dès que nous nous rendons compte d'elle par la réflexion, nous pouvons alors continuer son œuvre et la pousser volontairement très loin. Ces divers types d'organisation

Digitized by Google

ne proviennent donc pas d'une pensée consciente qui les aurait d'abord conçus, puis réalisés. Les nombreux travaux sur l'évolution dans la nature montrent que c'est à travers mille oscillations, malréussites et reculs que se réalise une certaine harmonie. Nous pouvons observer la tendance à l'équilibre dans cette harmonie des systèmes naturels; nous pouvons aussi l'observer dans la pensée : c'est ce que fait le logicien quand il s'efforce de dégager les catégories et leurs rapports. Mais ici comme là, l'harmonie s'établit inconsciemment. C'est l'inconscient logique.

Ce terme d'inconscient n'a pas ici un sens positif: il signifie simplement que nous sommes amenés par l'étude des types d'organisation à admettre que ce n'est pas une conscience réfléchie qui les a créés et que notre conscience elle-même n'a pas créé non plus les lois logiques de la pensée dont elle se rend compte. La pensée ne dépend pas de la psychologie des individus, si l'on entend par pensée l'ensemble des catégories qui définissent ce genre d'organisation dont nous percevons, dans la conscience, les résultats; et à plus forte raison, notre volonté n'a pas créé l'intuition originaire dont ces catégories assurent le développement.

Ce que la conscience traduit dans l'organisation des êtres, c'est l'intuition de ce qu'il y a de vivant en eux, du mouvement intérieur dont tout système organisé est la stabilisation temporaire. Toute organisation est abandonnée en quelque sorte par le mouvement intérieur, par la vie des choses, le long de son développement. En ce sens, on peut dire que si les rapports logiques permettent d'analyser les systèmes et l'esprit humain en tant que système, il paraît peu probable que ces rapports suffisent à expliquer ce qu'est le réel. Car s'il y a rapport, il faut

Digitized by Google

que ce soit de quelque chose. On conçoit que l'organisation de la matière se traduise, pour l'intelligence logique, en un système de rapports. Ces rapports ont trait à une réalité conçue en phénomènes et dont ils expriment le degré d'harmonie. De même s'il s'agit de la vie, certains rapports en expriment les formules logiques; mais ces rapports seuls ne pourraient suffire, comme le voudraient les Hégéliens et plusieurs interprètes contemporains de Platon, à faire le réel. Aucun d'eux n'aurait, je suppose, l'audace de dire : Donnez-moi un système logique de rapports, et je créerai le monde. Le seul énoncé des thèses platonicienne et hégélienne, sous cette forme paradoxale, en fait ressortir immédiatement l'exagération. Nous admettrons donc que toute organisation s'explique par un système de rapports qui représente précisément le degré d'harmonie de ce qui est organisé; mais nous n'oublions pas que ces rapports ne sont jamais que des termes logiques de notre langage; qu'ensuite, fussent-ils objectifs, ils ne sont que le résultat, dans ce qui est organisé, c'est-à-dire dans ce qui présente une certaine stabilité, de ce qu'a créé la vie, le mouvement intérieur qui est devenir, transformation et progrès. En résumé, l'inconscient dans l'acte de pensée n'est pas un absolu ; c'est l'organisation de l'unité en tant qu'elle se fait; on en voit les résultats dans la représentation. L'acte de pensée comme tel n'est pas donné, seuls le sont ses produits, les représentations. Il s'accompagne d'états affectifs et de sentiments d'activité grâce auxquels nous avons l'intuition du moi agissant; nous en éprouvons et vivons en nous le mouvement, sans en percevoir l'acte de synthèse. Celui-ci est connu, ensuite, par l'analyse réflexive.

Cet inconscient rationnel est commun à tous les hommes, il existe chez eux tous; il est la pensée même.

Digitized by Google

comme système de notions logiques qui se retrouvent dans toute pensée individuelle, bien plus, dans chaque représentation. Nous pouvons choisir n'importe quelle représentation et la soumettre à l'analyse : nous y retrouvons les caractères logiques de la pensée. C'est donc là un inconscient irréductible, propre à toute idéation et qui explique ce qu'il y a de logique en elle, depuis l'unité de la perception sensible jusqu'à l'unité du raisonnement : car à ce point de vue, il n'y a pas de représentation purement sensible, mais toute représentation participe du concept, tout concept participe des rapports qui seuls lui confèrent un sens, et ces rapports forment un système cohérent de telle nature que chacun d'eux participe à tous les autres, ainsi que Platon l'a montré. Il y a donc dans l'établissement de l'unité rationnelle un inconscient irréductible qui existera toujours.

II. — L'autre inconscient ultra-psychologique, nous le rencontrons à l'extrémité opposée de notre monde mental. Je l'ai appelé *inconscient irrationnel*. Tandis que l'inconscient rationnel fait participer tous les hommes à une unité logique de pensée, l'inconscient irrationnel concerne l'individu comme tel : or l'individu représenté par l'organisme, par le corps, est soumis à un nombre indéfini d'actions qui s'exercent sur lui ; le corps est le lieu même de ces actions. Parmi celles-ci, auxquelles correspond la sensibilité en général, il est nécessaire d'établir une distinction entre la sensibilité par sensation et par états affectifs ou sentiments. L'organisation même des sens fixe chez l'homme les limites des impressions qu'il peut recevoir. Ce n'est pas seulement au point de vue de la qualité des sensations que ces limites sont déterminées par la structure organique, mais on sait que l'intensité des impressions aussi présente un seuil inférieur et un seuil

Digitized by Google

supérieur. Cette sélection peut s'expliquer par l'adaptation et la fixation des mécanismes acquis.

Ce n'est pas tout : constamment une seconde sélection s'exerce par l'attention ; l'attention est un choix et une limitation ; elle exclut un grand nombre d'impressions possibles pour ne conserver que certaines sensations. Le travail de la conscience continue donc à limiter le nombre d'impressions reçues. Mais ici, nous savons que les impressions repoussées de la conscience peuvent créer certaines tendances qui apparaissent de nouveau dès que l'attention se lasse, comme nous l'avons constaté entre autres dans le rêve. La sensation cependant ne nous conduira pas à l'inconscient irrationnel. La sensibilité comprend, outre la sensation, les états affectifs. L'origine des états affectifs est à chercher dans les dispositions organiques. Depuis Descartes, cela a été reconnu, et dans les derniers temps, Lange et James ont chacun essayé d'expliquer le rôle de l'organisme dans la formation des états affectifs. Ceux-ci rendent non pas l'état d'un organe, mais la tonalité générale de l'organisme ; ils sont la conscience du devenir organique. Ils n'expriment pas en nous le corps en tant qu'objet ni le corps en tant que système d'actions et de réactions physico-chimiques, mais le corps en tant qu'il est le lieu des échanges entre les choses et nous, avec les chocs, les émotions, les impulsions que ces échanges entraînent : en un mot les états affectifs sont l'état du corps comme multiplicité qualitative plus ou moins instable.

Dans l'état affectif le plus simple et le moins durable, l'émotion-choc, on constate un changement subit de qualité, pour la vie affective, provenant d'une transformation violente dans plusieurs fonctions corporelles (respiration, circulation, mouvements réflexes, etc.) ; cette

Digitized by Google

émotion ne s'explique pas par le cours de ces fonctions, mais par un choc qui les ébranle et se traduit non en sensations particulières, mais en retentissement dans le mouvement et la vie des états affectifs. Ce retentissement n'est pas rapporté à une représentation d'objet ni à un concept; il est direct, immédiat et qualitatif.

Une émotion plus durable doit être soutenue, pour continuer à exister, par des transformations organiques : enlevez-lui sa base organique, elle disparaît. Une intelligence pure n'éprouverait aucune émotion. Si l'on s'adresse uniquement au raisonnement, l'émotion est réduite au minimum. Par contre, une parole qui vient du cœur peut, par l'émotion même qu'elle dégage et que ressent celui qui la prononce, frapper autrui au point de provoquer une transformation organique momentanée qui sera le soutien de l'état affectif. C'est pourquoi, sans cet état organique, une émotion ne peut naître. Elle ne naît pas par volonté purement intellectuelle; on n'éprouve pas la peur ou la joie, l'admiration ou l'ennui par un acte de volonté. Descartes l'a montré exactement dans le *Traité des Passions* ; si, éprouvant de la crainte, on veut chasser cette crainte, l'acte de volonté ainsi que les meilleurs raisonnements seront impuissants à y réussir. Seule une représentation pourra y parvenir qui, par ses associations, rappellera certaines attitudes de l'organisme, et ce sont celles-ci qui transformeront l'état affectif. Ainsi l'on a souvent remarqué que si, à un individu se trouvant dans un état d'inaction par mélancolie, on suggère la représentation de quelque chose de vivant et qu'il s'en suive une imitation en quelque sorte automatique d'attitudes vivantes, à l'état mélancolique succédera un état de gaîté et de courage. C'est sur cette communication que se fonde l'effet puissant d'une mimique bien comprise.

Digitized by Google

Les fonctions qui ont pris part à certaines formes d'activité mentale ne peuvent en être exclues dans la suite, même si ces formes subissent des modifications ou s'amplifient. Ainsi les sentiments les plus intellectualisés ne s'expliquent pas uniquement par les idées avec lesquelles ils s'associent, mais participent aux caractères organiques inséparables de tous les états affectifs. L'idée de justice ne suffit aucunement pour éveiller le sentiment de justice; il faut que celui-ci ait ses racines dans la vie de l'individu, se soit formé peu à peu par le contact avec la réalité ambiante : l'intelligence ne peut faire jaillir d'une combinaison de concepts ce qui doit naître de la vie. C'est pourquoi l'observation du poète élégiaque latin est toujours vraie : je puis voir le bien, l'approuver par la raison et ne pas l'accomplir : *deteriora sequor*. Le bien, s'il n'est qu'une notion abstraite, ne m'entre pas dans la chair et les os, ne s'incorpore pas en moi. Le sentiment de justice, de beauté ou de bien, aussi idéalisé qu'il soit, n'existe que si l'être frémit tout entier quand vient à sa conscience l'idée à laquelle il est associé.

Tout état affectif par conséquent, du plus subit au plus durable, n'a rien du dessin de l'objet dans la représentation; il n'est pas vraiment un « état »; le terme d'état affectif n'est qu'un pis-aller; il s'agit en réalité d'une tendance, d'un retentissement, d'un dégagement de force, et non du résultat d'un rapport entre représentations. L'état affectif est essentiellement vivant; il n'est pas une représentation et ne peut se réfléchir en idée sans abandonner quelque chose de sa vie et de son mouvement; seule l'intuition avec la perception intégrale, intraduisible en concepts ou en mots, lui est adéquate; aussi un sentiment ne se démontre pas, il ne se prouve pas, mais se suggère; le plus parfait raisonnement ne fera pas naître le sentiment

Digitized by Google

même le plus intellectualisé; il faut qu'il soit suggéré et parte d'une émotion, qu'on le vive et l'éprouve. Sinon, il n'est pas. Et pour suggérer le rappel d'un sentiment éprouvé ou pour tenter l'éveil d'un sentiment qui dort encore dans le cœur de l'homme, il faut trouver le mot ou le geste qui porte en lui la force de la suggestion. Une parole qui touche suffit où un raisonnement est impuissant. Priam eût invoqué le droit et les dieux qui en sont garants, qu'il n'eût pas touché Achille, tandis qu'il l'émeut profondément par cette seule parole : « Souviens-toi de ton père. » Il arrive même que la parole qui touche soit, au point de vue rationnel, absurde, comme le mot célèbre de Bonaparte à ses soldats en présence des Pyramides. Les poètes ont parfois réussi à émouvoir par une suggestion de mots dont il est difficile de rendre compte à la logique; c'est ce que l'on remarque surtout chez les poètes les plus émus et les plus simplement émus, comme Verlaine quand il écrit, par exemple, ces vers tant de fois cités :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.

On a accusé les artistes les plus émouvants de « s'adresser aux nerfs », non à l'esprit. Toute émotion « s'adresse aux nerfs » ; sinon, nous ne subissons aucun sentiment. Ce qui nous saisit n'est jamais purement intellectuel et la théorie de la poésie objective et marmoréenne, attribuée à certains Parnassiens, serait la négation de tout ce qui fait la vie des sentiments.

En résumé, tout état affectif, émotion, passion, sentiment, se caractérise par la présence d'un facteur irrationnel; si le retentissement psychique de l'irrationnel dans le sentiment est profond, son origine pourtant est ultra-psychologique, ou infra-psychologique, comme on voudra

Digitized by Google

l'entendre : elle est à chercher dans l'individu en tant qu'il éprouve, par le mouvement de sa vie affective, la réaction générale de son organisme en face des actions extérieures. Cette réaction ne concerne pas l'une ou l'autre fonction organique en particulier, mais la réponse de l'individu en général à l'infinité des actions extérieures qu'il rencontre; et il ne faut pas considérer ici corps, organisme et individu au point de vue statique, mais comme un ensemble de mouvements et de transformations, comme un devenir que synthétise la conscience et qu'elle est capable de modifier et de diriger. Envisagez non pas l'action de la conscience réfléchie, mais l'origine organique des émotions et par conséquent de toute la vie affective, la part du corps et du milieu dans leurs rapports réciproques, et vous obtiendrez ce qu'il y a d'irrationnel dans les sentiments. Il est évident que les sentiments sont cela et bien autre chose, mais il me paraît impossible d'écarter ici le facteur irrationnel infra-psychologique. Cet irrationnel est inconscient. Le rôle de l'organisme dans l'état affectif peut être connu par analyse, mais dans le moment où il exerce son influence, il échappe à l'introspection. On le subit et ce n'est que par l'éducation des sentiments qu'on arrive à le diriger dans une certaine mesure.

L'inconscient irrationnel vient de ce que nous sommes individualisés; plus nous cédons à l'individualisation, c'est-à-dire à la multiplicité hétérogène d'actions extérieures qui nous sollicitent, nous divisent, nous dispersent et nous réduisent à n'être qu'une partie infime de séries de mouvements qui nous dépassent infiniment, plus nous laissons l'inconscient irrationnel régner en nous. Ce qui définit l'individu, ce n'est pas l'équilibre ni l'harmonie de l'être, mais le fait d'appartenir à certaines séries extérieures d'actions et de réactions qui semblent

Digitized by Google

se croiser dans chaque être et lui imposer leurs lois. Individualisation signifie division. Nous sommes jusqu'à un certain point individualisés dans la vie mentale comme nous le sommes corporellement. Moins nous réalisons un équilibre intérieur, plus l'individuation prédomine; plus aussi nous dépendons des multiples influences du milieu; notre liberté est vaincue par ces influences; l'instabilité l'emporte alors, ainsi que l'hétérogène, le devenir tel que le concevait Héraclite, une perpétuelle oscillation entre la naissance et la mort.

Entre cet inconscient irrationnel qui tend à diviser la vie mentale et l'inconscient rationnel qui tend à l'unifier, se meut la vie spirituelle. Mais celle-ci est encore pénétrée d'inconscient. Ce sont les quatre autres classes d'inconscient que notre analyse a dégagées et dont nous devons saisir la portée.

III. — L'*inconscient de mémoire dans la perception sensible* nous conduit à définir plus longuement les rapports entre l'acte de pensée et ce qui en subsiste. Toute représentation (la représentation d'objet dans la perception sensible aussi bien que les concepts du raisonnement abstrait) exige pour être comprise, nous l'avons vu, que nous admettions une activité psychique proprement dite et nous avons rapporté celle-ci à l'acte de pensée. L'acte de pensée est intuitif et rationnel à la fois: intuitif en tant qu'il pose le non-moi comme un sujet avec lequel nous sommes en relation, c'est-à-dire en tant qu'il affirme la réalité du monde extérieur et fonde la croyance en celui-ci; il est rationnel ou logique en tant qu'il pose le non-moi comme objet; l'objet de représentation n'existe pas en dehors de rapports qui fondent, logiquement, tout système de pensée et par conséquent l'expérience comme pouvant être objet de pensée.

Digitized by Google

Or, tout acte de pensée transforme et enrichit l'esprit qui le pose, non pas que l'esprit conserve les représentations qu'il se donne, mais parce qu'il accroît ses propres forces en s'exerçant, et qu'il crée en lui un nombre toujours plus grand de rapports à mesure qu'il prend contact avec le réel, c'est-à-dire qu'il vit. Ce ne sont ni des représentations qui se maintiennent ni des images qui s'emmagasinent, mais une propension à établir un nombre plus considérable de rapports, à se traduire en des idées plus fécondes : nous savons qu'une idée est féconde en ce sens qu'elle participe à l'ensemble des idées qui constituent une conscience. L'acte de pensée est donc une synthèse dynamique et non-spatiale d'idées; elle ne consiste pas en représentations d'objets, mais en possibilités de rapports. Corrélativement, nous avons appris par l'étude du cerveau que celui-ci n'était pas un magasin d'images, conception naïve et démodée, mais un système de centres nombreux unis par des voies d'association d'autant plus variées que l'activité intellectuelle est plus développée. Quand nous avons conscience d'une représentation, l'acte de l'esprit consiste en rapports ou idées, issus d'une intuition unitaire, et l'acte du cerveau, en une association de nombreux éléments. La représentation n'existe qu'au moment où elle se forme. Ce qui en reste, après qu'elle a disparu de la conscience, c'est, pour l'activité spirituelle, un accroissement dynamique tout intérieur, ne pouvant être traduit en termes mécaniques, et pour le cerveau, une tendance à la facilité d'une action synergique dans les centres qui ont travaillé ensemble une première fois.

Quand la perception porte sur le même objet ou le raisonnement sur les mêmes concepts (dont les mots sont les objets), il se peut que le fait de mémoire soit parfaitement

Digitized by Google

conscient; mais alors, comment se manifeste-t-il ? Par la conscience de la comparaison. Lorsqu'en pensant une seconde fois à un objet, j'ai conscience du fait de mémoire qui m'en facilite la reconnaissance, cette conscience porte sur une comparaison, un rapport; l'objet présent rappelle à la conscience les rapports qu'il implique; il se présente comme idée, et j'établis entre l'idée reconstruite par la pensée et ma perception actuelle une comparaison.

Ce processus n'est manifeste que si le travail de l'esprit vient au premier plan et l'emporte sur l'objet de perception actuel. Si par contre l'actualité requiert fortement mon attention, ce travail, qui a toujours lieu et me permet de me retrouver parmi les sensations, passe inaperçu. Il se manifeste de nouveau si, au lieu de l'objet que l'expérience me fait supposer et attendre, il s'en présente un autre. Alors, l'état affectif d'étonnement déborde la perception et provoque la conscience de l'activité spirituelle; mais cela ne se produit que dans certains cas, et le plus souvent cette activité est inconsciente dans la perception sensible. La même particularité se présente quand l'attention se porte non sur un objet de perception, mais sur les concepts qui servent au raisonnement. Si fréquemment le raisonnement comme tel est conscient avec l'effort qui le soutient, il arrive constamment aussi que les concepts se placent d'eux-mêmes dans leur suite logique et soient employés tels qu'ils se présentent, sans que leur contenu devienne objet de conscience. Pour ce cas comme pour le précédent, l'inconscient réside dans le développement de la vie spirituelle. Ce n'est pas l'inconscient rationnel ultra-psychologique, comme dans l'acte de pensée considéré en lui-même, mais l'inconscient qui résulte du développement de la pensée au contact du réel, et qui s'accompagne, corrélativement, de l'organisation de centres et

Digitized by Google

de voies associatives dans le cerveau. La liaison entre l'activité antérieure et l'activité présente du cerveau se montre ici; d'autre part, nous savons comment combler la lacune que nous constations lorsque nous considérions l'acte de l'esprit comme s'il se manifestait par explosions et que nous n'avions pas encore étudié ce qui rattache les unes aux autres ses interventions successives. Il y a dans l'esprit un lien intérieur entre toutes ses manifestations, mais ce n'est point un lien spatial, c'est un dynamisme qui s'accroît et se gonfle de vie par son mouvement. Ce qui se conserve, c'est ce mouvement, cet élan qui fait boule de neige à mesure que l'esprit s'affirme. Ce qui se conserve encore, ce sont les tendances synergiques dans les centres nerveux.

Ce n'est pas tout. Nous allons voir comment ces tendances se personnalisent. Il s'agit d'expliquer ici les faits inconscients que la mémoire fait surgir du passé, comme par suggestion et que nous avons nommés *inconscient de mémoire par impressions et sentiments latents*.

C'est un caractère de notre conscience de synthétiser en un tout, en un tableau dans lequel agit et vit le sujet, les moments essentiels de la vie mentale. Celle-ci, avec ses tendances, n'offrirait pas de concentration, si la conscience n'était qu'un miroir, mais nous serions livrés à un remous d'impressions se perdant les unes dans les autres, tantôt plus intenses, parfois vagues et imprécises; nous serions emportés à la dérive par ce courant dans lequel notre moi se disperserait en tendances insaisissables; nous voudrions en fixer une, qu'aussitôt elle se déroberait à nous. Ce courant psychique se colore dans la conscience par la tonalité affective qui paraît continue et changeante à la fois, comme la lumière sur un large fleuve par un ciel mouvementé; la réflexion coordonne

Digitized by Google

ces mouvements divers; l'esprit, en vertu de son développement naturel et des tendances rationnelles qui l'influencent, met de l'ordre et de la clarté dans ce qui s'est montré d'abord en états affectifs, en connaissance encore vague et non précisée. Mais l'ordre inhérent à l'esprit et par lequel il crée du discontinu et du défini dans les idées qui se rapportent à la vie intérieure, cet ordre porte en lui un caractère essentiel de l'intuition : tous les aspects d'un même moment de la vie de l'esprit, avec ses sentiments, ses actions aussi bien que ses représentations, conservent un rapport intime entre eux et forment un seul tout, un *moi* particulier dans le *moi* total; prenez chaque tout dont se forme la conscience, ses différents aspects tiennent ensemble et s'interpénètrent à tel point qu'il suffit d'en rappeler un pour rappeler les autres : c'est sur cette observation qu'est basée l'association; mais tandis que les psychologues associationnistes anglais l'expliquaient par une juxtaposition d'éléments, on semble d'accord aujourd'hui pour admettre que la totalisation associatrice est une synthèse et non une juxtaposition d'éléments. La synthèse, pour les uns, viendra de la vie, de l'intuition, et pour les autres, de la nature logique de l'esprit : en réalité les deux facteurs y collaborent, la logique de l'esprit pour les rapports objectifs, l'intuition pour le moi-sujet et sa valeur propre, qualitative. En effet, la nature logique de l'esprit, par la pénétration des idées, rapproche, identifie, compare : il en résulte que, tandis que la réalité vécue est à chaque moment différente en tant qu'unie à la vie affective (car les sentiments se transforment et le fait même d'éprouver un sentiment nous change pour la suite), par le rôle du rationnel il se substitue au souvenir qualitatif de tous les moments différents de la vie consciente une certaine abstraction avec

Digitized by Google

des identités et des différences logiques; aussi les aspects de la vie consciente, quoique ne se reproduisant jamais exactement, peuvent être, jusqu'à un certain point, rapprochés par l'activité logique de la pensée: dès lors, une perception éveillera les souvenirs avec lesquels elle présente quelque ressemblance; mais au lieu d'une évocation unilatérale, il est laissé une certaine latitude à la mémoire, et une représentation, selon les besoins du raisonnement, de l'action, ou selon les dispositions affectives présentes, pourra en évoquer un certain nombre d'autres. Plus le rôle logique de l'esprit sera marqué, plus cette évocation imitera les rapports entre idées et échappera aux sentiments. Moins aussi, dans ce cas, elle sera inconsciente. Ce sera la mémoire consciente et volontaire, guidée par la pensée qui raisonne.

Il y a d'autre part des cas où la mémoire est inconsciente: c'est, nous l'avons vu, dans le rappel d'états antérieurs unis intimement à des sentiments, dans le souvenir de la vie, avec son émotivité propre ; ici, il suffit de la suggestion d'un indice dans la sensation ou dans le mouvement pour éveiller un état antérieur de la vie dont quelque aspect présente une analogie, fût-elle lointaine, avec un aspect de la vie actuelle. Et ce qui s'éveille ainsi, ce n'est pas directement le souvenir statique de l'état antérieur, mais la personnalité que nous fûmes jadis, un *moi* fragmentaire qui s'est intégré au *moi* total, mais s'en sépare temporairement et occupe toute notre attention dans le moment où se produit le souvenir. Le souvenir n'est pas une représentation conservée, telle quelle, dans la mémoire : c'est un *moi* ancien qui se réveille et domine un instant ; il se réveille par la suggestion d'un seul signe qui offre quelque ressemblance avec lui. C'est pourquoi nous revivons par le sou-

Digitized by Google

venir certaines scènes de la vie, avec une intensité qui peut dépasser celle des sensations présentes ; celles-ci sont alors négligées, nos sens se ferment au monde extérieur, nous sommes pris tout entiers par le souvenir, comme dans un rêve. A notre moi conscient et présent s'est substitué un moi antérieur qui déborde celui-là et le fait oublier un instant.

Dans ce cas, dont chacun connaît des exemples pour les avoir observés en lui, le rappel des souvenirs a lieu non par association abstraite de termes dans un raisonnement, mais inconsciemment, par l'évocation d'une totalité vécue, ayant pour lien non la logique abstraite, mais la systématisation vivante et l'intuition du moi-sujet. La mémoire, quand elle n'est pas mécanisée par l'habitude et ne se rapproche pas de la mémoire organique essentiellement motrice, va de l'évocation inconsciente d'un moi-sujet ancien, qui forme un tout et dont nous pouvons avoir l'intuition, à l'évocation consciente et volontaire d'idées, de rapports logiques avec les concepts en lesquels elle se développe successivement.

Ce qu'il y a d'inconscient dans l'évocation d'un moi ancien, c'est la cause du retour de ce souvenir, lequel n'est pas voulu et n'était pas prévu ; c'est ensuite la cause de l'apparition de tel souvenir plutôt que de tel autre, alors que plusieurs souvenirs sont possibles et peuvent être suggérés par la même présentation. Ce sont encore les différents *moi* anciens qui composent notre *moi* intégral : de ces anciennes personnalités nous n'avons pas conscience dans l'activité mentale, tant que celle-ci s'applique attentivement à ses objets, est requise par eux et suit le cours de l'action ou celui de la réflexion. Il faut dans notre vie psychique une interruption de la tension imposée par les circonstances présentes, comme la rêverie

Digitized by Google

en provoque, pour que le *moi*, maintenu unitaire par l'attention, fonction de résistance et d'inhibition, se disperse sous l'influence de multiples impressions refoulées par elle et dont, aux moments de détente, l'action, demeurée latente jusqu'alors, se manifeste nettement. Alors la dispersion succède à la concentration et l'on arrive à plusieurs courants psychiques simultanés comme nous les décrivions au début de ce chapitre.

L'inconscient de mémoire participe donc à la fois de l'inconscient rationnel dans l'acte de l'esprit et de l'inconscient irrationnel qui influence la vie affective, mais il est autre chose que l'un et que l'autre ; il n'est pas ultra-psychologique, il est bien dans la vie de l'individu et concerne ce qui se conserve de l'acte de pensée et du vécu, c'est-à-dire ce qui permet à une personnalité durable de se constituer. Il nous fait comprendre ce qui persiste de l'acte de pensée, son retentissement dans la vie psychique ; et nous constatons aussi que si l'acte de pensée est en soi unité intuitive et logique à la fois, l'être pensant dans lequel il se manifeste n'est pas une « substance » pensante, un moi-entité, mais l'accumulation dynamique non-spatiale d'un nombre indéfini de *moi* ; quand ils s'équilibrent de façon à former un tout harmonique, on peut dire que l'individu est à l'état normal ; mais cet état n'est jamais ni complet ni durable.

Nous avons envisagé jusqu'à présent l'inconscient dans la synthèse toujours renouvelée de la vie mentale, dans le mouvement des sentiments et des idées. C'est la part de l'esprit. Mais il se fait constamment un passage de l'esprit au corps ; il y a, dans le fait de l'organisme individuel, une raison à la répétition et à la mécanisation des impressions et des mouvements ; les uns et les

Digitized by Google

autres tendent à la stabilité. C'est le domaine de l'habitude, qui est non seulement une loi psychologique, mais paraît expliquer la formation des fonctions et des organes chez tous les êtres vivants. On conçoit en effet que si fonctions et organes se sont différenciés, ce processus est dû à ce que certains groupes de cellules, mis spécialement en relation avec des actions déterminées du milieu, se sont adaptés, par une répétition des mêmes réactions, à ces excitations physico-chimiques et ont acquis ensuite, par l'habitude, un rôle bien défini dans l'ensemble des mouvements de l'être vivant. Le principe de l'exercice se confond en cela avec la loi de l'habitude, qui est donc une loi biologique autant qu'une loi psychologique.

L'habitude en psychologie, ainsi que Ravaisson l'a dit, se fait sentir dans la sensibilité et dans le mouvement; elle atténue la sensibilité (aussi bien les sensations que les états affectifs) et la transforme en nécessité organique; adapté à des circonstances données, je ne remarque plus les particularités du milieu dans lequel je vis, le bruit ambiant passe inaperçu, je ne vois plus les objets qui m'entourent depuis longtemps; mais c'est devenu pour moi une nécessité organique de vivre parmi eux et si on les enlève, je supporte avec peine l'absence des choses auxquelles mon attention semblait indifférente. Les mouvements aussi subissent l'action de l'habitude : si au début il faut un effort pour les accomplir et les coordonner, ils deviennent de plus en plus aisés par l'exercice et finalement se déroulent automatiquement. La motilité tout entière subit l'effet de l'habitude, depuis les mouvements de la marche qui causent tant de mal à l'enfant quand il les apprend, jusqu'aux coordinations motrices plus proches de l'activité intellectuelle, le langage, le mouvement de la phrase

Digitized by Google

écrite ou parlée et tout ce qu'il y a de moteur dans l'expression des idées.

Ainsi donc, par la sensibilité comme par la motilité, l'habitude pénètre l'activité individuelle. Elle concerne l'insertion du mental dans le physique. Dans l'habitude étudiée au point de vue psychologique, les choses se passent comme si la synthèse mentale descendait dans l'organisme, formant et transformant celui-ci, s'y fixant, prenant corps pour continuer à fonctionner d'une manière automatique. La sensibilité, dans ses manifestations originales, comprend l'application de l'esprit aux choses, la formation de la représentation d'objet, l'émotion qui résulte de ce contact; elle se produit par la synthèse mentale. Ensuite, ou la synthèse se renouvelle et transforme représentation et émotion, ou bien elle se répète et alors elle est saisie par l'habitude et tend à descendre de l'esprit dans la matière, à perdre son originalité, sa vie qualitative pour se rapprocher de la matière ; elle devient une nécessité organique et le corps en est le siège.

Le mouvement qui dans la vie de l'esprit est effort, concentration et élan dynamique, passe graduellement, en se réalisant, à une spatialisation de plus en plus complète; il se déploie en moments et en actes successifs; l'habitude tend à ramener des successions qui s'imitent et se reproduisent plus ou moins fidèlement; elle les fixe; le corps se modèle sur elles de telle façon qu'il accomplira la série à la moindre sollicitation.

Ainsi, dans la sensibilité comme dans la motilité, il se trouve un inconscient ou plus exactement un *subconscient* qui résulte de la fixation en nécessité organique de ce qui fut d'abord spirituel et nouveau. Cette fixation est utile à l'être pensant, car elle lui permet de mécaniser ce qui peut être considéré par lui comme acquis et lui

Digitized by Google

épargne de recommencer éternellement les mêmes synthèses: l'habitude est l'application d'un principe d'ordre et d'économie. Elle est la condition des progrès de l'esprit chez les individus. Si les fonctions automatisées conservent leur rôle relatif, ne se perdent et ne s'exagèrent pas, elles forment un organisme bien équilibré au service d'une activité mentale toujours en progrès et prête à l'application précise de l'acquis aux événements de l'existence. Mais si quelque partie de l'automatisme s'exagère et tend à prédominer, à rompre l'équilibre, il en résulte une faiblesse pour la vie mentale de l'individu, un état psychasthénique. C'est ainsi que, par la loi de l'habitude, Pierre Janet explique les obsessions et les idées fixes (1).

Dans l'état d'équilibre, la conscience conserve un contrôle sur l'ensemble des états subconscients; elle se rend compte, sans être distraite par l'un d'eux, des états de la sensibilité et dirige sans effort, en évitant les déviations et en utilisant l'acquis, les mécanismes automatisés. Au surplus, le subconscient de sensibilité et de motilité peut reprendre une valeur pleinement consciente: par l'effet de l'habitude, les objets qui m'entourent n'affectent plus ma sensibilité, je les remarque à peine et ils me laissent indifférent, mais si une absence un peu longue ou des préoccupations absorbantes me détournent d'eux complètement, quand je les reverrai mon attention se portera sur eux de nouveau et je les retrouverai avec joie: ce que j'aurai omis de percevoir et d'éprouver deviendra pleinement conscient. De même pour la motilité, si je cesse d'exercer certains groupes de muscles, si je néglige une habileté manuelle, n'exerce plus mon raisonnement ou ma parole, cesse d'écrire pendant un temps assez long, il

(1) Voir au chap. IV, § 2.

Digitized by Google

me faudra, pour m'y remettre, un effort conscient très énergique. Ou inversement si, suivant l'habitude, je me laisse aller à l'aisance d'un métier appris, d'un style acquis et qui me semble commode, il peut arriver que la réflexion me provoque à me renouveler, me dévoile tout ce qu'il y a d'artificiel dans ma technique automatisée: en ce cas aussi, la réflexion, en intervenant, transformera l'habitude, rompra les mécanismes pour s'en organiser de nouveaux et d'inédits.

Il n'y a donc pas entre conscience et subconscience de ligne de démarcation tranchée :

Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amice.

Je rattacherais volontiers à l'habitude le groupe de faits inconscients dans lequel j'ai classé les prédispositions, les *vocations*. Il y a entre prédisposition et automatisme un caractère commun : c'est la nature psycho-physiologique de l'un et de l'autre et le rôle que remplit des deux côtés l'organisme. On ne connaît rien de la manière dont se transmet une prédisposition ; cependant le fait de l'hérédité et celui de l'atavisme existent ici, comme la statistique le montre, et il est incontestable, à moins d'admettre la théorie de la réincarnation et le retour dans les corps, des âmes qui vécurent en ceux d'autrefois, que la transmission est un phénomène d'ordre biologique dans lequel les cellules reproductrices jouent un rôle important. Lequel? Nul ne le sait. Je crois qu'une étude psychologique exacte des particularités héritées et de la vie spirituelle de ceux qui les ont transmises ferait avancer considérablement la question. D'après le nombre très restreint d'observations dont j'ai connaissance, il me semble que les prédispositions peuvent être déterminées de

Digitized by Google

plusieurs manières, avoir des origines diverses dans la psychologie des ascendants, mais en tout cas, qu'elles ont des origines psychologiques. L'une d'elles serait, selon moi, l'existence chez un des ascendants, de tendances qui n'ont pas trouvé leur développement dans l'activité de celui-ci, parce que les nécessités de la vie s'y opposèrent. De même que le rêve donne libre cours à des impressions qui furent refrénées pendant la veille, ainsi les dispositions non développées d'un parent ou d'un aïeul pourraient se traduire, chez un de leurs descendants, par des prédispositions. L'inconscient se rapprocherait étrangement ici de ce qu'il est dans la vie affective. Où par contre il s'explique assez simplement par l'habitude, c'est dans le cas où une famille comprend des personnes qui, ayant les mêmes dispositions, se rattachent à un ou plusieurs ascendants chez lesquels ces dispositions étaient techniquement développées. C'est le cas de Beethoven, dont le père et le grand-père étaient musiciens, de la famille Bach, de peintres, d'artistes, d'écrivains, de savants qui, de père en fils, ou dans plusieurs branches remontant à des ancêtres communs, manifestent des dispositions analogues. Il se créerait ainsi, dans la sensibilité et dans l'habileté motrice, une habitude qui se maintiendrait au delà de la vie individuelle et se transmettrait. La complexité des faits explique pourquoi cela ne se produit pas toujours et pourquoi la transmission peut être entravée; il s'agit de faits à la fois biologiques et psychologiques; il suffit que des circonstances défavorables, l'éducation, les milieux, la réflexion même agissent dans le sens contraire des prédispositions pour que celles-ci ne se réalisent pas. Combien de fois une réflexion sur les désavantages et le manque de sécurité d'une vie d'artiste ne détourne-t-elle pas celui qui s'y sent prédisposé, pour l'engager dans une

Digitized by Google

carrière plus rémunératrice et plus stable! Ainsi donc, dans cette question, il faudrait une statistique exacte et complète, des documents psychologiques précis et longuement étudiés, une interprétation prudente du réel, qui est éminemment complexe: il semble pourtant que, d'après les cas cités plus haut, la transmission d'une habileté acquise puisse se produire, comme l'habileté s'acquiert par la répétition et l'habitude dans la vie individuelle; ce qui se transmettrait alors, ce serait non du psychique, mais des aptitudes motrices, chose tout à fait compréhensible et claire. Celles-ci éveilleraient, à mesure qu'elles se développent, des touts conscients, des idées et des sentiments rappelant les associations qui s'étaient formées chez les ascendants. Une telle probabilité nous permettrait de rattacher l'inconscient par vocation à l'inconscient par habitude.

Nous arrivons ainsi au terme de notre analyse de l'inconscient et nous en résumons les résultats. L'inconscient n'est pas une entité abstraite, mais sous ce titre on réunit un grand nombre de faits que l'analyse permet de grouper en quelques classes; nous en avons dégagé six principales. L'interprétation de ces classes de faits inconscients nous a conduit à admettre une division entre inconscient ultra-psychique et inconscient psychique. Le premier comprend les deux limites de notre vie mentale: c'est d'abord l'inconscient rationnel qui se manifeste dans l'acte de l'esprit; à l'analyse il se décompose en conditions logiques impliquées dans toute représentation; l'inconscient rationnel ne dépend pas des manifestations individuelles de la conscience, mais toutes celles-ci y participent au contraire. On peut donc le considérer, à ce point de vue, comme un type d'organisation, une idée platonicienne:

Digitized by Google

l'inconscient rationnel est la limite supra-individuelle de la vie consciente. A l'autre extrémité, l'inconscient irrationnel forme la limite de celle-ci; il se manifeste dans ce que la vie affective a d'inattendu; et cela même engage l'individu en une infinité de réactions vis-à-vis des actions de l'extérieur; ces réactions sont provoquées par les états affectifs que le monde extérieur éveille par son influence sur l'organisme, influence qui échappe à la conscience jusqu'à un certain point: aussi parfaites que soient la sagesse et la prévoyance chez un homme, il ne peut se défendre d'émotions imprévues et de sentiments inattendus que le contact avec le réel provoque en lui par l'intermédiaire du corps; si ces sentiments sont conscients, leur formation, leur genèse et leur origine sont inconscientes et irrationnelles; cet inconscient existe parce qu'entre notre individu et l'infini qui l'entoure et agit sur lui, il n'y a pas de rapport commensurable.

La seconde grande division est celle de l'inconscient psychologique proprement dit, qui se manifeste dans la mémoire et dans l'automatisme. Avec la mémoire nous assistons à la formation des différentes personnes dont nous sommes la synthèse; nous constatons ensuite la prolongation dynamique de l'acte de l'esprit, la durée psychologique, la pénétration du présent par le passé encore vivant. L'inconscient dans la mémoire, c'est le retentissement de la vie antérieure qui n'est pas étalée en termes juxtaposés ou successifs, mais s'explique par le caractère de pénétration de la vie spirituelle. La conscience prend part à l'inconscient, et c'est l'analyse même de la conscience qui conduit à reconnaître ce qui existe en outre des représentations, ce qui donne la vie et le mouvement à l'esprit. Nous avons vu comment, par le souvenir, renaissent en nous de véritables personnalités anté-

Digitized by Google

rieures qui sont comme la hantise et l'évocation de ce que nous avons traversé en vivant; ces personnalités se conservent à l'état normal sans se distinguer les unes des autres et en collaborant à notre personnalité présente. Les expériences (celles du Dr M. Prince entre autres) prouvent que, dans des cas anormaux, certaines personnalités se forment isolément, se séparent de la personnalité intégrale: l'observation des cas pathologiques confirme en cela notre analyse.

Enfin, en descendant encore un degré, nous assistons à l'automatisation de la vie mentale après avoir constaté son retentissement, sa durée. C'est la loi de l'habitude qui nous l'explique. Nous avons vu le rôle de l'inconscient dans l'automatisme, ou plus exactement du subconscient, sa collaboration à la vie consciente, son utilité ainsi que la désagrégation à laquelle, livré à lui-même, il conduit la personnalité.

Ainsi la vie de l'esprit nous apparaît non comme des séries d'états, mais comme des courants et des tendances animés d'un mouvement intérieur; le corps en marque le degré de stabilité, la matérialisation relative et en subit la puissance ou la faiblesse.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES LOIS DE L'ORDRE ET LA VIE MENTALE

Nous avons essayé jusqu'à présent de nous faire de la vie mentale une conception qui tienne compte de son mouvement; elle nous semble formée d'un nombre indéterminable de « courants » psychiques de force et de qualité différentes, sur lesquels tombe un éclairage toujours changeant, avec des jeux infiniment variés d'ombre et de lumière; parfois ces courants divergent; ailleurs on les voit qui vont parallèlement sans se confondre; souvent ils se rejoignent pour se diviser ensuite en ruisseaux nombreux et se retrouver plus loin; d'autres fois ils forment, tous ensemble, un fleuve large et majestueux, d'un cours régulier et fort : ainsi notre personnalité mentale se scinde ou se condense, oscille de la dispersion à la synthèse, de la rêverie à l'attention. La continuité de la conscience est assurée par le mouvement et la profondeur de la vie inconsciente; jamais celle-ci ne s'arrête, ne se lasse; sans cesse elle se répercute de quelque manière dans les états représentatifs, produits de l'acte de pensée, à la fois intuitif et discursif. Le sentiment de notre activité est ininterrompu; il est entretenu par ces mille courants qui

Digitized by Google

passent sans arrêt en nous; la conscience exerce son choix pour s'adapter à la réalité; elle arrête les uns et en accélère d'autres; sa synthèse est guidée à la fois par la pratique et par les rapports entre ce qu'elle a conçu auparavant et ce qu'elle veut aujourd'hui, entre son passé et son but actuel. La conscience est donc pénétration et synthèse; elle est tout entière présente en chacun de ses actes; elle concentre de plus la vie inconsciente qui lui sert d'aliment ou de matière, en faisant entrer la multiplicité sensible de celle-ci dans l'unité logique de l'idéation. Ce qu'elle maintient de son passé, ce ne sont pas des éléments, des représentations isolées et extérieures les unes aux autres; la mémoire n'est pas spatiale; les représentations ne sont pas, comme on l'admet parfois, autant d'atomes psychiques qu'on puisse faire précéder d'un coefficient numérique. Ce qui se conserve dans l'esprit est essentiellement dynamique; l'acquis de la conscience n'est pas représentatif; les représentations comme telles n'existent que dans le moment où nous en prenons conscience; elles coïncident avec l'acte de pensée qui les pose. On pourrait appeler *idées* l'acquis de la vie mentale, si l'on ne mêle à ce terme aucun caractère spatial et si l'on désigne ainsi les rapports qui s'établissent entre les représentations et le mouvement de l'esprit qui les conçoit; de tels rapports apparaissent à la conscience réfléchie. Les idées, ainsi définies, n'ont pas d'enveloppe qui les délimite et les isole, elles forment un système tel qu'en analysant l'une d'elles, on peut remonter à ses conditions, qui sont aussi celles de toutes les autres, et se rendre compte de la vie de l'esprit.

Si les idées ne peuvent se concevoir que dans une succession logique qui nous fait passer de l'une à l'autre, c'est-à-dire dans une connaissance discursive, sous cette connaissance pourtant agit l'intuition qui la soutient et la

Digitized by Google

rapporte à un sujet. L'acte de l'esprit est intuition synthétique autant que pénétration rationnelle. C'est grâce à l'intuition que les idées ne sont pas de vains mirages, mais des réalités vivantes. Tels sont, en résumé, les traits généraux du tableau que nous avons tracé de la vie psychique.

Maintenant nous nous détacherons de la vision mouvante de cette vie, pour nous appliquer à l'ordre logique qui régit le contenu des représentations : on envisage les représentations, soit dans leurs rapports avec l'objet, soit dans leurs rapports avec le sujet qui les pense. Elles ont donc une portée différente, selon qu'on étudie leur contenu objectif, ou qu'on analyse leur lien avec l'acte de pensée. Nous nous demanderons si les catégories que l'on applique au contenu des représentations portent semblablement sur les *idées*, telles que nous venons de les définir. Notre savoir admet l'existence d'un ordre logique dans toute organisation; l'organisation des objets de représentation se résume en certains rapports logiques généraux ou catégories, sur lesquels se fonde l'ordre objectif. La vie mentale, prise en elle-même, obéit-elle à ces lois? Pouvons-nous la traduire en phénomènes comme nous le faisons pour les objets de représentation et la soumettre aux catégories, aux lois de la représentation d'objet? Comment nous en assurer? La meilleure méthode, semble-t-il, consiste à choisir quelques catégories importantes que l'on applique à l'ensemble des objets d'expérience, et à rechercher si elles peuvent s'appliquer aux idées.

Reprenons donc les données du problème : si je pars de la représentation d'objet, je puis isoler certains objets, les étudier en eux-mêmes; dès lors, pour mieux les connaître, je suis obligé de les comparer entre eux, de ne garder que les caractères permettant cette comparaison; il me

Digitized by Google

faut passer de la réalité concrète qu'est l'objet dans mon expérience sensible, à une notion plus claire de cet objet, que je transpose en un système logique de concepts; je dépouille l'objet perçu des qualités qui le rendent irréductible à d'autres objets; j'applique à plusieurs objets une commune mesure et m'attache aux caractères qui se retrouvent en eux et me permettent de les comparer, plutôt qu'à leurs particularités individuelles. En un mot, je *transforme le fait concret en phénomène*. Cette transformation repose sur des postulats inhérents à la connaissance rationnelle; le logicien étudie les conditions de cette connaissance, qui s'applique nécessairement à tout objet de représentation, le transforme en phénomène; dans ce mouvement logique de la pensée il découvre des rapports d'ordre, lois de la représentation d'objet en général, ou de la connaissance; tous les rapports particuliers que sont les lois des sciences sont impliqués dans les rapports généraux, lois de la connaissance ou de la représentation, catégories. Le système des catégories résume l'ensemble des conditions de la connaissance objective, de l'ordre dans la représentation d'objet.

En partant de la représentation d'objet, je puis aussi considérer, d'autre part, les conditions psychologiques de cette représentation, sa relation avec le sujet; je ne regarde plus ici les lois de la connaissance dans leurs rapports avec le contenu objectif de la représentation; je cherche la relation de la représentation comme fait conscient avec le moi, avec la personnalité, avec l'*acte* de l'esprit. A ce point de vue, la représentation constitue une *idée*.

Nous avons étudié précédemment le mouvement de la vie intérieure; nous envisagerons maintenant les *idées* avec les relations qu'elles impliquent, le rapport des produits de l'activité pensante à l'*acte* qui les pose, au *moi*, en

Digitized by Google

tant que personnalité. J'appelle personnalité la tendance à l'unité, la réalisation graduelle d'une harmonie de plus en plus complète dans la vie individuelle. La conscience est réfléchie; par là elle se connaît et peut se transformer. Si elle n'était que la constatation ou l'enregistrement des mouvements complexes qui rapprochent ou dissocient les courants psychiques, notre étude devrait se borner à décrire les tendances de la vie mentale. Mais le fait que la conscience est réfléchie, qu'elle se dédouble, se critique et se transforme nous conduit à envisager le développement sans fin qui peut en résulter pour l'esprit humain. Par la réflexion, la conscience s'accroît indéfiniment; elle domine son passé, conçoit un but, se crée un idéal et choisit dans ce qu'elle possède, les idées qui l'aideront à s'en rapprocher. Nulle conscience humaine n'est privée de réflexion; les circonstances qui influencent la vie individuelle permettent à chacun de suivre plus ou moins le mouvement de la pensée réfléchie; il faut, vis-à-vis du milieu, une certaine indépendance pour y réussir; il faut aussi que l'automatisme ne pèse pas trop, ne retarde pas l'élan de l'esprit. Dans les conditions d'un bon équilibre entre les différentes tendances psychologiques, la réflexion se développera, élevant la conscience, la transfigurant et, avec elle, entraînant l'individu tout entier. Ainsi l'*individualité* est absorbée par la *personnalité*.

Les catégories, qui sont les lois de l'ordre objectif, conviennent-elles également aux manifestations du sujet, au moi, aux faits concrets de la vie spirituelle et morale, aux idées, au développement de la conscience réfléchie? C'est ce que nous examinerons, en prenant certains types ou catégories usités dans l'ordre des phénomènes. S'appliquent-ils à l'ordre des réalités morales? Les critiques qui suivent s'efforceront de le dégager. Nous choisirons

Digitized by Google

comme types les catégories de quantité, qualité, temps, causalité et finalité.

§ I. — LA QUANTITÉ

On a introduit en psychologie la notion de quantité sous la forme d'intensité; la conscience, a-t-on dit, se compose d'états successifs; ces états sont des représentations qui entrent en conflit les unes avec les autres pour occuper l'attention; le conflit les fait apparaître comme des forces analogues à celles de la physique, et on peut calculer la force réciproque des représentations dans leurs combinaisons diverses: c'est ainsi que Herbart conçut la psychologie mathématique. Les psycho-physiciens à leur tour imaginèrent que les états de conscience avaient « deux dimensions », la durée et l'intensité, et qu'ils étaient susceptibles de mesure: d'où la méthode des réactions pour la première et la psycho-physique, au sens restreint du mot, pour la seconde. A l'emploi des mathématiques on ajouta celui de l'expérimentation, et voici le fait conscient placé dans les mêmes conditions que le phénomène physique.

L'histoire de la psychologie expérimentale nous raconte comment s'est fait le passage du fait concret au phénomène dans l'étude de la vie mentale : on a voulu imiter les sciences de la nature, mais on s'est laissé entraîner par de fausses analogies et par des mots. Rien n'est plus caractéristique à ce propos que le passage suivant de la *Psychologie physiologique* de Wundt (1): « Kant a déclaré que la psychologie était incapable de s'élever jamais au

(1) Cinquième édition allemande, I, pages 6-7.

Digitized by Google

rang de science exacte. Les motifs qu'il invoquait ont été mainte fois répétés depuis. D'abord, pense Kant, la psychologie ne peut devenir une science exacte, parce que les mathématiques ne sont pas appliquables aux phénomènes du sens intime, car l'intuition interne pure, dans laquelle les phénomènes de l'âme doivent être situés, n'a qu'une dimension, le temps. Ensuite, elle ne peut même devenir science expérimentale... » Et Wundt de répondre sur le même ton : « Il n'est pas juste que la réalité interne n'ait qu'une dimension, le temps. Si tel était le cas, en effet, il ne pourrait être question de l'exposer mathématiquement, car pour cela deux variables au moins sont nécessaires, qui puissent être rapportées au concept de grandeur. Or, nos sensations, représentations et sentiments sont des grandeurs *intensives* qui se rangent dans le temps. La réalité intérieure a donc en tous cas deux dimensions... » Ce langage nous paraît aujourd'hui bien peu intelligible : on n'a construit nulle part cette « psychologie à deux dimensions » qu'on nous promet et qui est la chimère la plus invraisemblable qu'on puisse imaginer. Il était curieux de reproduire cette page qui remonte à la première édition de l'ouvrage de Wundt. On conçoit, d'après ce passage, que la réalité intérieure ait été traitée comme le phénomène physique. Il n'existe, à ce point de vue, qu'un type de science ; c'est la science expérimentale basée sur la mesure. Or, tous les faits de la vie mentale tombent-ils sous l'application de la mesure ? Ce postulat, contestable déjà pour les sensations, devient inapplicable aux sentiments, aux volitions, aux associations d'idées.

Tous ceux qui sont au courant de la philosophie contemporaine connaissent la tentative de Fechner et savent qu'un grand nombre de travaux s'y rattachent. Ils n'igno-

Digitized by Google

rent pas les difficultés que Fechner a dû surmonter pour obtenir sa loi: les variations sont multiples dans des faits aussi complexes que nos sensations et il n'est pas aisé d'en deviner la cause; quant aux calculs, on lui a reproché d'avoir obtenu sa loi logarithmique en substituant des valeurs infinitésimales aux différences finies des constatations expérimentales; l'appréciation de la sensation est toujours une représentation déterminée et finie; la loi psycho-physique suppose que toute sensation peut être reportée sur une ligne continue figurant l'ensemble des sensations du même genre, et qu'entre la courbe des sensations et celle qui symbolise les excitations il y a un rapport mathématiquement exprimable, celui du nombre au logarithme.

D'autres psycho-physiciens ont trouvé des résultats expérimentaux différents de ceux qui étaient favorables à Fechner; de sorte que non seulement ses calculs, mais les données sur lesquelles il s'appuyait ont été souvent contestées. Le sens de sa loi n'est pas le même pour tous les psycho-physiciens et aux trois interprétations exposées par Wundt (1) on peut encore en ajouter d'autres, comme celle de M. Foucault (2).

Bien plus, des critiques très vives ont été dirigées contre la notion d'intensité en psychologie. Il ne suffit pas d'emprunter cette notion aux sciences exactes et de l'appliquer à certains aspects de la vie mentale; les conditions de l'observation psychologique étant essentiellement différentes de celles des sciences naturelles et le fait concret qu'est toute donnée de la science ne pouvant, sans se dénaturer, être transformé en phénomène, une critique exacte des notions et des méthodes est indispensable.

(1) *Physiol. Psych.*, 5e Ed. I, p. 538 et suiv.
(2) La *Psychophysique*, Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

Et d'abord, la situation du sujet, dans le laboratoire, est tout à fait artificielle et ne ressemble en rien à celle de la vie réelle. Dans la vie, l'intensité d'une sensation, *c'est son importance par rapport à l'action du sujet*; le jugement que nous portons sur l'intensité est un jugement de valeur; une impression nous paraît plus intense qu'une autre, disons-nous: cela signifie qu'elle touche de plus près à nos tendances prédominantes dans le moment où nous la percevons. Entre l'appréciation de l'intensité psychologique, qui n'est autre chose que l'appréciation d'une valeur mise en rapport avec ce que nous pensons ou ce que nous voulons, et l'intensité de l'excitation qui a provoqué la sensation, il y a une différence de nature et l'on ne peut pas plus les rapporter l'une à l'autre que l'on ne pourrait obtenir, en connaissant le prix d'un objet, celui d'une denrée de nature différente. La notion d'intensité a, dans les faits psychologiques, un sens tout différent de celui qu'elle prend en physique. Aussi, des excitations d'une intensité très appréciable passent souvent inaperçues, tandis que d'autres, beaucoup moins marquées, provoquent en nous un intérêt et des mouvements d'attention qui leur confèrent une importance incontestable; un peintre qui tâche de rendre la vibration lumineuse, est frappé vivement par des nuances délicates échappant tout à fait au colporteur qui se hâte pour gagner le village prochain; le montagnard perçoit et interprète des indices atmosphériques parfaitement appréciables qui n'attirent pas l'attention des hôtes d'été, réunis pour se distraire et s'amuser sur la terrasse d'un hôtel. Et selon les sentiments et les préoccupations du moment, une même excitation paraîtra forte ou passera inaperçue tout à fait. S'il nous arrive de comparer plusieurs impressions en les rapportant à un même ordre d'excitations, que faisons-

Digitized by Google

nous? Parce que la série des excitations se range par degrés d'intensité, nous admettons, pour la facilité de l'expression, que les sensations qu'elles ont provoquées peuvent, de la même manière, se ranger en séries; par abstraction, nous détachons ces sensations du tout vécu sans lequel elles ne se seraient pas produites; il nous plaît d'oublier les états affectifs et les idées avec lesquels elles sont intimement liées; nous croyons pouvoir imiter la manière commode du physicien qui range les excitations le long d'une ligne et peut remonter celle-ci dans ses calculs en augmentant la quantité envisagée, ou la redescendre en la diminuant; comme il obtient ainsi des mesures précises et qu'elles peuvent être communiquées avec exactitude à autrui, nous croyons nous faire entendre plus exactement en nous rapprochant de la notation mathématique, quand nous parlons de l'intensité mesurable des sensations; et en effet, nous obtenons ainsi une notion plus claire. Mais tout en étant plus claire, elle est moins réelle et tend à perdre sa valeur concrète, à cesser d'être un fait réel pour devenir un phénomène ou une imitation de phénomène. Les exigences de la vie sociale et de la rapidité des communications décolorent inévitablement les faits psychiques et les transposent dans le langage plus objectif de la science; celui-ci est accessible, par son abstraction, à un plus grand nombre d'hommes; il est clair, mais il est impersonnel et manque quelque peu de vie. Ce n'est qu'en privant la sensation de sa vie propre, de sa nuance, c'est en la rapportant à une échelle convenue d'excitations, à une mesure, que l'on peut indiquer brièvement à autrui ce dont on parle; mais qu'un poète, un romancier. un peintre veuille suggérer la sensation avec sa vie réelle, il emploiera des moyens bien différents; il aura recours à tous les artifices pour écarter

Digitized by Google

le plus possible de l'expression de son art la notion abstraite et impersonnelle; il imitera la vie, il rendra à la sensation son émotion propre; les mots seront disposés avec un art tout particulier pour suggérer et peindre plutôt que pour démontrer; les couleurs et les tons chercheront à rendre le mouvement des choses, l'harmonie intérieure qui les rapproche ou le conflit qui les heurte les unes aux autres; en un mot, termes, sons, couleurs ne seront plus traités comme éléments statiques ou signes de concepts, mais comme symboles de mouvement intérieur et d'émotion.

En rapportant la sensation à l'excitation, nous substituons en réalité des termes d'excitation à des termes de sensation. Si nous supposons que les excitations d'un ordre déterminé forment une série graduelle et que des sensations y correspondent; qu'on peut obtenir celles-ci en les détachant par abstraction, de la réalité spirituelle dont elles ne sont qu'un aspect ou de l'acte de l'esprit par lequel seul elles existent; qu'il est possible de les disposer en une série comme les excitations, puis de comparer ces deux séries, — en vérité, la série que nous construisons par abstraction et que nous appelons série des sensations ne mérite pas ce nom : c'est une seconde série d'excitations que nous imaginons ainsi. Nous nous représentons la série des excitations grâce à l'emploi de concepts qui nous permettent de la construire, comme phénomènes, selon les lois des phénomènes ou catégories; nous attribuons aux phénomènes des propriétés communes, telles qu'espace, temps, nombre, causalité; en d'autres termes, nous nous représentons le monde extérieur selon une certaine logique. Maintenant, parallèlement à la série objective des excitations que nous avons extraite de la sensation par un travail conceptuel, nous extrayons de cette même sensa-

Digitized by Google

tion une seconde série et celle-ci n'est pas moins objective que la première : c'est une série d'excitations considérée par rapport non à l'objet physique, mais à leur enregistrement par un appareil spécial que nous disons être l'intelligence humaine. Nous procédons comme si nous notions d'abord l'intensité objective d'une série de sons observés, puis l'intensité de leur écho. Ce que le psycho-physicien mesure sous le titre de sensation n'est rien autre que l'enregistrement de l'excitation dans une intelligence dépersonnalisée par l'exercice; il suppose ensuite que les conditions de ce genre d'enregistrement suffisent à déterminer l'intensité de la perception sensible.

Tandis que, dans les relations habituelles, une approximation vague suffit, le laboratoire exige un enregistrement plus précis; aussi est-il indispensable de dépersonnaliser le sujet, de le réduire à l'état de machine, d'appareil inscripteur. Qui a travaillé dans un laboratoire de psychophysique sait que l'apprentissage consiste, pour le sujet, à éviter toute cause de variation et à mécaniser le phénomène qu'il s'agit d'étudier : que ce soit le temps de réaction ou l'appréciation de l'intensité dans la sensation, il importe d'écarter tout ce qui les rapproche de la vie; le sujet est placé dans des conditions artificielles; il doit cesser d'être lui-même pour tâcher de s'objectiver le plus qu'il peut; aussi n'est-ce pas sa sensation qu'il inscrit; il va, au delà de la sensation, à la construction volontaire et attentive d'une série de concepts quantitatifs; il fait attention à ce qui l'aide à remplacer la sensation par la mesure; tout le temps il compare, il s'observe afin d'éviter les causes d'erreur, il se mécanise aussi bien que possible. Et alors *il arrive à construire une échelle d'excitations enregistrées par son automatisme et la compare à une autre échelle d'excitations mesurées par des appareils plus exacts.* La loi psycho-

Digitized by Google

physique ne mesure donc pas la sensation au moyen de l'excitation, mais la capacité du sujet à s'écarter le plus possible de la sensation, à s'abstraire, à substituer le concept et la mesure à la sensation, à transformer le fait concret en phénomène. Au lieu d'apprécier la sensation, la psycho-physique mesure le manque de caractère sensible et vivant dans l'appréciation d'une série d'excitations extérieures; le psycho-physicien continue ainsi et pousse à l'extrême la simplification que la vie sociale impose au monde de la vie mentale et, croyant saisir la sensation en la vidant de son contenu qualitatif, il se rapproche du néant : la négation de ce qui est semble atteinte quand on croit expliquer le réel en le représentant par des rapports numériques.

Ce que le psycho-physicien mesure, ce n'est donc pas la sensation : ce serait plutôt *son degré de manque*. Il est trompé par ce qui se passe dans la vie courante : nous sommes obligés de substituer à notre sensation réelle un concept et son mot; nous disons : plus ou moins clair, plus ou moins bruyant, plus ou moins doux... C'est une manière rapide de nous exprimer. Le psycho-physicien a cru, trompé par l'emploi du concept, que, dès l'abord, clair, bruyant, doux... désignaient des séries homogènes dont les termes ne diffèrent pas qualitativement; il a pensé ensuite que le plus ou le moins du calcul, le nombre cardinal, étaient applicables à ces séries considérées comme homogènes et que la seule différence entre deux termes choisis dans chacune des séries ne pouvait être que quantitative. Or, ce qui caractérise réellement la sensation, c'est la qualité, le rapport complexe qu'ellee xprime, avec la réaction individuelle totale dont elle n'est qu'un aspect, la valeur affective enfin, inséparable de cette réaction : tout cela est considéré par le psycho-physicien comme facteurs d'erreur, troublant et obscurcissant la sensation; il lui

Digitized by Google

faut donc isoler ce qui est intellectuellement « clair et distinct » en celle-ci; le fait que nous sommes en vérité incapables d'apprécier si une sensation est double, triple, quadruple d'une autre, fut attribué à ce qui, dans l'activité de l'esprit, accompagne et entoure l'appréciation de l'excitation; il importait d'isoler cette appréciation et de l'étudier objectivement.

En nous plaçant par contre dans le courant des sensations vécues et mouvantes, nous remarquons que nous pouvons nous intéresser de tout notre esprit à chacune d'elles, et que c'est exclusivement ainsi que nous en prenons pleinement conscience; chacun de nous, dans ce cas, est présent tout entier dans chacune de ses sensations; chaque sensation alors reçoit une valeur propre, qui résulte du retentissement qu'elle a en chacun de nous, de notre réaction totale, de notre attitude vis-à-vis de l'excitation qui en provoque la conscience. Nous avons vu que la sensation n'est pas l'enregistrement passif, en notre conscience, de l'excitation extérieure, mais un rapport complexe qui s'établit entre le monde et nous; nous allons au devant des choses pour les capter, nous les explorons avec toute notre émotion, tout notre vouloir; l'acte dynamique qui crée la sensation en notre esprit comprend encore la mémoire, présente dans toute perception sensible, et l'intuition qui est dans tout acte de l'esprit. Dès lors, éprouver une sensation avec une certaine intensité ne consiste pas à obéir à des rapports impersonnels de quantité; ce qu'on peut appeler ici intensité ne ressemble en rien à l'intensité mesurable d'un mouvement mécanique. *L'intensité d'une sensation, c'est son retentissement dans la vie mentale*; ce retentissement n'est pas déterminé par l'intensité de l'excitation; un bruit violent pourra surprendre un instant mon

Digitized by Google

attention; s'il m'est indifférent, il est oublié aussitôt que perçu; une nuance délicate, par contre, me retiendra, me charmera, provoquera tout un courant d'idées et de sentiments en moi et se prolongera, par un retentissement intérieur, dans ma mémoire, de façon à ne jamais disparaître, mais à modifier l'ensemble de ma vie mentale.

Si donc je dépouille la sensation de sa valeur propre et m'efforce de ne conserver d'elle que l'appréciation mécanisée de la cause physique qui la provoque, je m'éloigne de la vie psychologique; si par contre, au lieu de suivre le mouvement qui me conduit, à travers les abstractions, vers la dépersonnalisation de la vie mentale, je m'efforce de m'identifier avec mon impression et de n'en rien perdre, je saisis la sensation dans son entièreté, avec sa tonalité particulière et sa valeur concrète.

La notion physique d'intensité ne peut s'appliquer non plus à l'importance des représentations considérées dans leur mouvement et leurs rapports réciproques, abstraction faite des sensations. Si une représentation prédomine, à un moment donné, dans la conscience, ce n'est pas, comme le pensait Herbart, parce qu'elle se maintiendrait en luttant contre d'autres représentations ou qu'elle aurait une force plus grande que celles-ci. Les représentations n'existent que par l'acte de pensée qui les pose; en soi elles ne sont rien; on ne peut sous aucun rapport en faire des « atomes psychologiques ». Elles suivent, dans leur apparition, le mouvement de la pensée, et celui-ci est inséparable de la personnalité du sujet, avec son équilibre plus ou moins stable et les tendances qui soutiennent son attention. Les représentations sont suggérées par les tendances affectives autant que par les impressions reçues; elles sont régies par les rapports logiques auxquels elles participent; ce qui détermine leur naissance et leur suc-

Digitized by Google

cession, c'est la direction que prennent l'acte de pensée, l'évocation de souvenirs et l'automatisme, le subconscient. Par conséquent, ici encore, intensité ne peut avoir le même sens que dans les sciences exactes ; l'intensité dans le cours des représentations est déterminée par la synthèse que présente le sujet au moment où se produisent les représentations ; celles-ci ne préexistent pas à ce moment, elles n'attendent pas dans l'ombre le moment de se précipiter vers le « seuil » de la conscience, comme une foule impatiente vers la porte d'une salle de spectacle. « Penser une chose avec plus d'intensité qu'une autre » ne peut signifier qu'il appartienne, à la représentation de cette chose, un coefficient plus élevé qu'à quelque autre représentation : c'est là une manière purement figurée de désigner la réaction de l'individu pensant.

Ne pourrait-on dire pourtant que les représentations, envisagées dans leurs rapports subjectifs et selon l'importance que le sujet leur accorde, ont une intensité dans la mémoire qu'en garde celui-ci et dans l'intérêt qu'elles présentent à sa réflexion? En d'autres termes, les représentations en tant qu'elles sont *idées*, n'ont-elles pas une intensité? L'idée de justice, par exemple, n'a-t-elle pas plus d'intensité pour moi que celle de non-intervention ou d'indifférence? Pour répondre à cette question, nous devons ne pas perdre de vue le caractère des idées; l'une d'elles étant donnée, on trouvera qu'elle ne se sépare pas de l'ensemble systématique qu'est une conscience; ce qui les domine toutes, c'est la totalité des rapports logiques par lesquels elles ont un sens. L'idée de justice l'emporte en mon esprit sur d'autres idées qui peuvent lui être comparées; mais c'est par la cohésion entre cette idée et les autres, et non parce qu'elle pourrait être considérée, en elle-même, comme plus intense qu'une autre; elle n'est

Digitized by Google

ni plus intense ni plus forte en soi ; sa force vient de la cohésion entre elle et les autres, elle résulte de la puissance que lui confère la réflexion en synthétisant les idées, en les appuyant l'une par l'autre. Elle provient aussi de ce que les états affectifs se sont associés chez moi à ce système rationnel cohérent et le renforcent, en maintenant mon activité personnelle à l'abri de l'action variable des circonstances et de la dispersion qui en résulte, et en la subordonnant à une direction plus unitaire; en d'autres termes, dans un pareil cas, l'individualité cède à la personnalité ; à ce point de vue, le corps n'est plus que l'organe du développement de cette intuition supérieure qui définit l'esprit. En s'éduquant dans ce sens, les états affectifs se sont fixés en sentiments profonds, unissant l'émotivité, écho conscient de l'organisme, et la rationalité ou harmonie, développement de l'intuition spirituelle. Les idées sont les produits de cette collaboration. Les unes ont plus de réalité pour moi, me sont plus proches, les autres moins. L'idée d'indifférence m'apparaîtra comme négative ; sa réalité sera nulle à mes yeux ; l'idée de justice sera réelle, parce qu'elle est affirmée avec l'ensemble cohérent des idées que ma personnalité reconnaît. Rien en tout cela ne ressemble à l'intensité mesurable des sciences physiques.

On pourrait adresser une critique semblable aux psychologues qui, pour expliquer la volonté, ont recours à l'hypothèse de motifs d'intensité différente ; nous reviendrons à cette question dans notre dernier chapitre. Appliquer aux faits de conscience une notion d'intensité analogue à celle des sciences physiques est donc commettre une erreur en psychologie. Dans le langage courant, on n'hésite pas à le faire ; on objective, pour les communiquer, les données subjectives ; puis on se con-

Digitized by Google

tente de ce qui s'est automatisé dans la vie de l'esprit, en perdant sa valeur originale et en se rapprochant du mécanisme. L'emploi du terme d'intensité mesurable est donc, dans le domaine de la vie mentale, un abus. Aussi voyons-nous la tentative de la psycho-physique échouer, malgré la grande dépense de travail qu'elle occasionna et l'utilité incontestable de son opposition aux spiritualistes éclectiques (1). Il faut bien avouer que l'interprétation donnée de l'intensité dans la vie mentale ne résiste pas à l'examen, tout en reconnaissant qu'il fut utile de réunir des observations nombreuses et que l'expérimentation peut rendre de grands services au psychologue. Mais celle-ci devait, pour y parvenir, prendre d'autres voies (2).

J'entends pourtant une dernière objection : quand nous réfléchissons aux caractères de la vie consciente, dira-t-on, et que nous repassons en nous ce qui nous permet cette réflexion; quand, en un mot, nous cherchons les formes d'ordre qui sont le fondement du lien et de la cohérence de nos représentations, dans le raisonnement tout au moins, nous remarquons qu'il nous est possible de ranger en séries, d'apparence intensives, les représentations appartenant à une même classe. Nous distinguons parfaitement entre intensité et qualité. Si nous prenons l'ensemble des nuances colorées que nous pouvons distinguer, il nous est aisé de les classer par teintes, en commençant par le rouge le plus foncé et en plaçant graduellement les diverses nuances de rouge jusqu'à la plus claire

(1) J'ai examiné cette question au début d'une étude sur l'*Idée de loi dans la psychologie* parue dans l'*Humanité nouvelle*, Paris, année 1902.

(2) Je considère comme fécondes les expériences qui prennent un fait conscient dans toute sa valeur et en font varier les conditions, comme les expériences sur la déformation des images du souvenir, la valeur du témoignage, les variations de l'imagination, etc.

Digitized by Google

et nous procéderons de même pour les autres couleurs : nous obtiendrons ainsi une échelle de qualités ou nuances différentes. Mais nous pouvons aussi concevoir, pour chaque nuance, un éclairage plus ou moins fort; voici un vitrail, avec des bleus et des jaunes; par un jour sombre ils paraîtront mats et sans éclat; si le soleil les traverse, la vigueur de la couleur s'accusera : le même bleu passe par des différences d'intensité que je puis rapporter objectivement à l'intensité mesurable de la source lumineuse; et les autres couleurs, les sons, les sensations tactiles sont dans le même cas. Ou encore, si je réfléchis, pour prendre une autre classe de faits conscients, à mon degré de croyance vis-à-vis d'un fait rapporté, je remarque que la différence entre les degrés de croyance que je professerai au sujet de ce fait présente une gradation intensive; la croyance peut être plus ou moins forte, et les degrés de croyance qui s'appellent possibilité, probabilité et certitude, semblent former une série intensive.

Comme il est difficile cependant d'admettre qu'entre les différents degrés d'intensité de la sensation aussi bien que de la croyance, la réflexion reconnaisse des rapports cardinaux; que « certain » n'est pas un multiple de « possible » ou de « probable », et que, dans la classification des sensations par rang d'intensité, la réflexion ne saisit pas de rapports cardinaux et est incapable d'établir si une impression est le double ou le triple d'une autre, on imagine que les rapports quantitatifs admis dans ces cas portent sur des quantités purement ordinales et non cardinales : c'est l'hypothèse qu'émit, dans des entretiens très intéressants qu'il eut avec moi, mon collègue et ami René Berthelot. Pour lui, il peut y avoir des quantités purement ordinales : si l'on envisage la série des nombres, entre ceux-ci on distingue deux sortes de rapports : des

Digitized by Google

rapports cardinaux, qui définissent les opérations arithmétiques, et des rapports ordinaux, d'après lesquels un nombre donné est avant ou après un autre. Les rapports cardinaux s'appliquent aux phénomènes mécaniques. Les intensités psychologiques seraient, selon René Berthelot, dans des rapports purement ordinaux.

Il ne serait pas possible d'examiner une théorie nouvelle, originale et profonde, avant que son auteur l'ait publiée et développée dans ses détails ; mais il a paru nécessaire ici de la signaler. Son auteur aura à examiner si la conception d'une série ordinale dans les intensités sensibles est vraiment impliquée en celles-ci, et si elle n'est pas le résultat d'une réflexion postérieure aux faits. Pour obtenir l'intensité, même dans son sens ordinal, ne doit-on pas comparer plusieurs sensations après avoir fait abstraction de leur qualité propre? Ne faut-il pas substituer à ces sensations, pour y arriver, le concept d'un état représentatif susceptible d'être subordonné à un système de rapports abstraits ? Telles sont les questions préalables qui se présentent à l'esprit.

Ensuite, nous voyons moins nettement comment établir une série intensive dans des faits psychologiques plus complexes que l'ordre imposé aux sensations par la réflexion. Par exemple, comment interpréter l'intensité ordinale, si on l'applique à ces degrés de croyance qu'on nomme possibilité, probabilité, certitude ? Il semblerait en effet, à admettre les séries ordinales, que celles-ci dussent se retrouver dans toute l'étendue de la vie mentale. Or, si je prends notre attitude vis-à-vis d'un fait et m'efforce de la fixer en quelques termes, entre ces termes y a-t-il un lien ordinal ? Sont-ce d'abord, bien exactement des degrés de croyance ? Possibilité, probabilité et certitude semblent plutôt répondre à trois attitudes de l'esprit

Digitized by Google

qualitativement différentes. La certitude, me paraît-il, ne s'établit pas nécessairement par un rapport avec des degrés moindres de croyance; elle n'est pas relative; elle peut être soudaine et intuitive, et ne pas relever du tout de la réflexion qu'implique le passage de l'esprit par les deux autres termes. La certitude n'est pas le superlatif d'une série dont possible et probable formeraient le positif et le comparatif; « certain » désigne un genre d'affirmation propre et irréductible. Une chose peut m'apparaître certaine, je puis avoir le sentiment de sa certitude parce que tout, dans mon esprit, y répond : la chose s'insère, sans hésitation, dans la vision que j'en ai; la certitude peut s'expliquer par l'intuition. Et si on l'explique par le raisonnement, il n'est pas nécessaire non plus d'y arriver par le possible et le probable; si je raisonne avec la conviction de ne pas commettre de contradiction, j'obtiens un résultat dont je suis certain.

Par contre, possible et probable impliquent une réflexion sur des cas que je *suppose* ou suis amené à supposer, non sur des choses que je *pose* ou qui *s'imposent* à moi. La certitude est un rapport entre le réel et moi; ce rapport est intuitif autant que discursif. Mais possibilité et probabilité sont des jalons que plante l'effort logique, en allant non vers ce qui est, mais vers ce qui pourrait être.

Tels sont quelques exemples de problèmes qui se posent à la conception d'intensité psychologique et en font ressortir les difficultés.

§ II. — LA QUALITÉ

L'on dit couramment que les progrès des sciences exactes sont liés à la transformation de la qualité, qui

Digitized by Google

s'attache aux objets de perception sensible, en quantité. Cela veut dire que pour devenir objet de science, l'objet de la sensation doit être dépouillé des caractères qu'il revêt pour le sujet qui le perçoit. On doit substituer, à ce qui le rattache à la sensation, un ensemble de propriétés objectives, conçues par la raison. Les objets de perception sensible ne conviennent pas à la science; il leur manque l'homogénéité qui seule permettrait de les rapporter à une mesure. Pour comparer les choses, il faut faire abstraction de leur valeur particulière, et n'envisager que l'homogène en elles. Pour les mesurer, il est nécessaire de les dépouiller de leurs qualités ou de traduire celles-ci en termes quantitatifs. Le passage de la qualité à la quantité implique un travail d'abstraction et d'élucidation; la sensation n'est pas claire en ce sens qu'elle exprime un rapport complexe auquel le sujet participe avec ses sentiments et son action et dans lequel il éprouve l'action des objets, comme si elle émanait de sujets doués aussi d'une vie intérieure complexe. C'est en quoi chaque acte de perception sensible est unique; par la qualité, toutes les sensations diffèrent; chacune d'elles a sa valeur propre, irréductible à n'importe quelle commune mesure.

Aux yeux du savant, la sensation manque de clarté. Pour l'élucider, il faut la dépersonnaliser. Elle ne doit être que le point de départ d'un travail de raisonnement; son objet, perçu avec ses qualités sensibles, sera transposé dans un système de concepts, afin d'être ramené à une mesure. Le choix de cette mesure se fixe au cours de l'expérience et se perfectionne chaque fois que de nouveaux phénomènes rendent difficile la mesure, que l'on appliquait antérieurement. Les mathématiques visent à établir un système de mesures auquel on puisse sou-

Digitized by Google

mettre les choses; avec la mesure les rapports entre les choses se précisent, pense-t-on, et ainsi se formulent les lois scientifiques. Au point de vue du savant, les faits ont acquis des caractères nouveaux; il ne s'agit plus de leur conserver un aspect vivant ni de les considérer comme l'expression de sujets entourant celui qui les perçoit. Les faits se sont objectivés complètement et ne sont plus rapportés à un non-moi qui serait leur sujet, comme je suis le sujet de ma vie consciente; ils sont rapportés à des lois objectives, à des rapports abstraits. Dès lors, ils perdent leur vie propre et leur importance au profit des rapports mathématiques que seront les formules obtenues par la mesure; le fait s'est changé en phénomène et le point de vue de la sensation a cédé devant la conception rationnelle de la loi.

Si l'on envisage le travail de l'esprit qui passe de la sensation primesautière à la représentation corrigée par la réflexion scientifique, on verra cependant que, dans son contenu psychologique, ce travail n'élimine jamais la qualité complètement, même dans les concepts les plus abstraits; ces concepts eux-mêmes ne sont pas posés par une intelligence pure qui ne serait qu'un système de rapports rationnels, mais par un sujet, c'est-à-dire par une personnalité vivante. Aussi impersonnelles que soient science et logique dans leur expression, elles ne sont que par l'effort des hommes et par leur expérience. Le concept de ligne comme celui de direction, une équation algébrique aussi bien qu'un axiome, ont nécessairement ceci de qualitatif qu'ils n'expriment pas une unité pure, mais sont la synthèse de notions qualitativement différentes, dans l'acte de l'esprit qui les unit les unes aux autres; cet acte n'est pas analytique, il est synthétique et intuitif. Il est, avant de se développer discursivement, l'intuition d'un

Digitized by Google

rapport, intuition non encore précisée, devinée plutôt que connue. Si je dis que la ligne droite est la plus courte distance entre deux points, c'est que j'ai d'abord l'intuition de mouvements que j'esquisse en une action imaginaire; je devine que l'un d'eux touchera son but avec plus d'aisance et de force; au cœur même de l'abstraction, on retrouve un acte vivant, précisément parce que le sujet qui pense et agit ne peut être omis. Quand je passe à la définition, j'extériorise l'acte intuitif, j'en déploie successivement les termes et je remarque que les notions « chemin », « le plus court » et « les deux points », celui de départ et celui d'arrivée, sont autant de représentations qualitativement différentes: le « chemin » implique un effort de ma part, celui que j'accomplis dans un mouvement en avant; « le plus court » est la traduction d'une attitude, celle de la rapidité qui n'hésite pas; les « points » sont les limites choisies entre le début et la fin du mouvement. Si je remonte à l'origine des définitions les plus scientifiques, je retrouverai la sensation et la vie de l'esprit; je me suis placé au point de vue de l'être pensant et je vois que toutes les notions, même les plus abstraites, dont se compose sa science, conservent une certaine valeur qualitative.

Si je prends la science elle-même, objectivement, en envisageant ses concepts non plus en tant qu'idées se rapportant au sujet, mais dans l'ensemble du système objectif qu'ils constituent, je dois reconnaître qu'elle n'arrive pas à être purement quantitative; il faudrait pour cela qu'elle pût concentrer en une seule loi d'identité tous les rapports possibles entre les phénomènes qu'elle envisage. Mais nous savons qu'elle est obligée de distinguer parmi ces phénomènes des groupements divers; même si elle parvient, selon la conception rationaliste, à rattacher

Digitized by Google

toutes les lois aux mêmes principes directeurs, il n'en est pas moins vrai que les rapports que nous soutenons avec des êtres différents nous empêcheraient de nous perdre en une abstraction telle que nous n'aurions plus aucun point d'appui dans le réel. En fin de compte, les spéculations les plus hardies de la science et les rêves les plus osés d'une logique abstraite conservent toujours comme contrôle l'expérience, l'application au réel.

Qu'il soit utile pour la connaissance des phénomènes de les soumettre à la mesure, c'est ce que la vie pratique et l'histoire des sciences démontrent suffisamment. Mais l'élimination du qualitatif en psychologie serait la négation de la connaissance de l'esprit. Ici, le qualitatif est irréductible. Sensations, états affectifs, action, expression de la pensée, toutes les manifestations de l'activité mentale chez l'individu sont qualitatives. Les sensations se distinguent par leur valeur qualitative: du bleu au rouge, de l'amer au doux, du froid au chaud, d'un son strident à l'harmonie de l'accord parfait, partout des différences de qualité donnent aux sensations leur valeur et permettent de les discerner. Ce qui fait la vie des sentiments aussi, c'est leur nuance propre, la manière dont nous les éprouvons, leur valeur particulière; du sentiment vulgaire de satisfaction à la joie sublime que procure l'œuvre d'art, de l'accomplissement d'un acte juste au bonheur d'une découverte scientifique, toujours des différences de qualité. Les attitudes volontaires, la réaction de chaque individu à chaque appel venu du monde extérieur, la multiplicité des mouvements d'expression et des gestes, l'infinie variété des actions humaines: autant de valeurs qualitatives irréductibles; vouloir transformer ces faits psychologiques concrets en phéno-

Digitized by Google

mènes se rattachant à un système homogène de catégories, s'efforcer de les soumettre à la mesure, ce serait les annihiler. Et le tour particulier que prend en chacun de nous la pensée est si bien qualitatif, que l'on a pu dire avec raison : le style, c'est l'homme même, c'est ce qui montre le caractère ; chacun a son style, et moins on est automatisé, plus est intérieurement vivant, plus personnel est ce style ; on le ramène d'autant moins à une mesure commune avec d'autres individus, qu'il traduit plus complètement la personnalité de son auteur.

Ces exemples montrent que le qualitatif est irréductible pour le psychologue. Si pourtant on recherche non plus ce qui s'individualise et distingue chacun de nous, mais la rationalité qui nous rapproche tous, la nature logique de l'esprit n'exclura-t-elle pas la qualité ? Les idées, avec leur pénétration, ne réalisent-elles pas un système qui tend à l'unité et par conséquent lève et supprime les différences individuelles ? D'abord, celles-ci ne disparaissent jamais, car c'est toujours en un individu que se manifeste la pensée ; l'acte qui synthétise l'individuel et les lois de la pensée prend en chacune de ses manifestations, une valeur propre, chacune de ses synthèses crée du nouveau ; avant que d'être discursif, il est intuitif et créateur, il transforme le contenu de la conscience individuelle ; ce passage, cette transformation a une valeur qualitative, chaque fois qu'elle se produit. Mais le système des idées même, si on le rapporte à un moi rationnel et que l'on s'attache exclusivement à leurs rapports logiques, n'apparaît pas privé de toute qualité ; il n'est pas posé une fois pour toutes, mais se réalise graduellement par la combinaison des idées ; or précisément cette combinaison est une création et une synthèse ; psychologiquement elle se produit toujours dans une cons-

Digitized by Google

cience et nécessite l'intervention de l'acte de l'esprit; mais si même on concevait des systèmes harmoniques qui ne seraient pas psychologiques et s'expliqueraient cependant par des combinaisons de rapports analogues à nos idées, ici encore la qualité conserverait ses droits, car toute harmonie implique l'unification, dans un système total, de systèmes partiels différant les uns des autres.

Nous devons donc renoncer à faire de la psychologie et des sciences morales un groupe de connaissances dans lequel les méthodes des sciences exactes soient de mise. En le faisant, nous nous tromperions étrangement; nous annihilerions le concret, la vie intérieure, le mouvement de l'esprit en les décomposant en éléments dont, au préalable, nous aurions exclu mouvement et vie, et en alignant ces éléments dans un milieu homogène, comme on peut le faire du mouvement mesurable dans l'espace. Le mouvement de l'esprit n'est ni spatial ni mesurable. Il ne peut être dépouillé de sa nature qualitative et se dérobe aux catégories qui s'appliquent aux phénomènes.

On a tenté, chez les Platonisants contemporains, de réduire la qualité à une notion générale qu'on a appelée le qualitatif. L'on a raisonné ainsi : le qualitatif, qui explique la propriété qu'a la vie consciente de percevoir une multiplicité indéfinie de qualités sensibles, est un principe qu'on retrouve dans toutes les choses; qualitatif et individuel sont synonymes; par le qualitatif s'explique la fragmentation de l'être vivant en un nombre indéterminable de réactions variées, et la dispersion de la conscience en une infinité d'impressions. Ces impressions, comme les réactions qui les accompagnent, sont l'indice d'un échange continuel entre le milieu et l'individu ou, si l'on veut, entre tous les individus, entre les différentes manifestations du réel en tant qu'individualisé; cet échange continuel

Digitized by Google

implique un changement continuel, un va-et-vient de mouvements et d'impressions, au milieu duquel les unes parmi ces impressions naissent et d'autres s'évanouissent; c'est un devenir, une oscillation immense dont les ondes apparaissent et disparaissent tour à tour. Par conséquent le qualitatif ou le devenir sont une seule et même notion universelle, qui réunit ce qu'il y a d'instable dans l'univers, ce qui naît, passe et meurt, ce qui est affecté de non-être. Et l'on oppose ainsi le qualitatif ou non-être à la notion d'équilibre durable, d'organisation rationnelle; le qualitatif dans la conscience devient finalement un terme négatif et seul le rationnel conserve une valeur positive.

On peut répondre à ces considérations métaphysiques que le rationnel, comme système de rapports, peut expliquer l'organisation et l'harmonie dans un ensemble de mouvements ou dans un être donné, mais que la tendance à l'unité que lui accordent ses défenseurs leur fait oublier la valeur du devenir et du qualitatif. Considérer ces termes comme synonymes de non-être me paraît une erreur : car, ne l'oublions pas, les rapports rationnels n'expliquent que la tendance à l'harmonie; ils ne rendent pas compte de l'existence, du réel, de ce qui est. Dès lors, voici que le non-être est doué, *ipso facto*, d'une puissance créatrice que les rapports rationnels constituant l'être ne possèdent évidemment pas : l'on aboutit à cette contradiction, que le non-être est plus que l'être.

Au point de vue psychologique, c'est-à-dire pour la réalité concrète, la qualité n'est nullement pur devenir; les qualités des sensations, des états affectifs ou de la volition ne se réduisent pas à n'être que des impressions qui naissent pour s'évanouir aussitôt; elles ont, comme tout fait mental, un retentissement dans la vie psychique; si l'on arrive à les multiplier, si à côté de chaque nuance

Digitized by Google

on peut en distinguer d'autres, si la vie des sentiments est susceptible d'un renouvellement continuel, il n'en est pas moins vrai qu'en même temps, la perception consciente, par le choix qu'elle fait entre les nuances, les distingue, accordant, selon le moment, la prédominance à l'une d'elles; les sentiments, dont personne ne nie la portée qualitative, ont plus de durée dans la vie mentale que les représentations et les produits intellectualisés de la conscience; les représentations n'existent que par l'acte de pensée qui les pose; elles sont limitées, dans leur contenu comme dans leur durée; les sentiments par contre et les tendances perdurent, même quand les représentations changent. Ce qui forme l'être concret, ce qui persiste tout en s'accroissant et en se transformant avec le reste de la vie mentale, bien plus, ce qui relie les activités les plus disparates en nous, l'idéation et l'organisme, ce sont les sentiments et les tendances. Les sentiments forment le caractère et d'eux naît l'action.

De même les qualités sensibles donnent la vie aux concepts : que seraient les abstractions sans le contenu concret qui leur donne seul une valeur? Ce que vaudrait un cadre sans le tableau pour lequel il fut construit. Enfin, l'intuition dans l'acte de l'esprit n'est pas seulement une combinaison de rapports rationnels; elle concentre et le rationnel, la pénétration logique de la vie mentale entière, ramassée en chacun de ses moments, et la sensibilité, qui est le contenu donné à la perception par le contact avec les choses, en même temps que l'émotion de ce contact et la vision du non-moi comme sujet.

Les rapports rationnels ne donnent donc pas le contenu aux représentations. Ils expriment tout simplement l'ordre logique auquel l'ensemble des objets et l'ensemble des idées participent.

Digitized by Google

§ III. — LA DURÉE

Pour trouver le sens de la durée en psychologie, il est nécessaire de dépouiller notre appréciation du temps, de tout ce que les habitudes sociales ou scientifiques lui imposent. Bien plus, il faut aller au delà de la réflexion qui nous permet de replacer dans le passé les événements auxquels nous avons pris part.

Et d'abord, le temps des sciences est, comme l'espace, un milieu homogène indéfiniment divisible, dans lequel nous rangeons les phénomènes. Kant disait qu'il diffère de l'espace en ce qu'il a une dimension seulement et relève de notre sensibilité interne. Nous envisagerons d'abord ces deux propriétés et nous verrons si nous y trouvons une caractéristique de la durée. Le premier point : le temps est un milieu homogène à une dimension, signifie que les phénomènes peuvent être rangés par séries dans un ordre de succession comportant un avant et un après, et reportés à une unité de mesure. Si j'envisage un ensemble de mouvements dépendant les uns des autres, je me les représente dans l'espace ; en outre je considère que plusieurs d'entre eux se produisent en même temps ou prennent une même fraction de la période de temps pendant laquelle je les envisage; d'autres se suivent de telle manière qu'il y a une relation spéciale de l'un à l'autre ; on l'appelle succession. Simultanéité et succession se rapportent au temps ; pour les constater, je dois mesurer les phénomènes, avoir une unité ; d'où la nécessité d'une mesure du temps et d'un temps qui puisse être une mesure et se ramène par conséquent au concept mathématique de milieu homogène et indéfiniment divisible.

Digitized by Google

Les moyens de mesure que nous possédons du temps participent tous de la nature de l'espace. Nous nous rendons compte du temps par une série de positions spatiales que nous reportons sur une ligne, comme c'est le cas pour la série des positions apparentes du soleil, ou de la ligne d'ombre dans le cadran solaire , ou encore pour les positions de l'aiguille d'un chronomètre. Pour mesurer le temps, j'ai recours à l'espace, parce que l'espace est synonyme du nombre cardinal et que je mesure dans le temps, aussi bien la simultanéité que la succession, l'égalité ou l'inégalité de plusieurs périodes, de deux ou plusieurs séries de mouvements compris entre deux points, le début et la fin d'une observation. Bergson a eu raison de dire, à ce point de vue, dans les *Données immédiates*, que le temps des sciences aussi bien que celui de la pratique, n'est que de l'espace.

Mais le temps comprend encore autre chose : le passage d'une position à une autre ; la simultanéité de deux mouvements n'implique pas la mesure de deux immobilités spatiales; on entend par là que les deux mobiles décrivent une trajectoire d'un point à un autre pendant la même période, mesurée au moyen d'instruments de précision. Il y a, en somme, quelque chose à ajouter à l'espace, c'est le mouvement lui-même. Or, l'espace ne peut donner, du mouvement, qu'un certain nombre de positions prises sur son trajet. Il est impossible, avec de l'espace, c'est-à-dire du nombre, de composer un mouvement réel. Le mouvement n'est connu que par la durée psychologique : c'est pourquoi sans doute Kant appelait le temps, qui est la condition de la représentation pour le mouvement, une forme de notre sensibilité interne. Avec le mouvement et le passage qu'il sous-entend, nous n'avons une idée du temps que par l'intuition de notre vie

Digitized by Google

intérieure, et nous croyons que tout ce qui se meut est le déploiement d'une activité, comme nous en ressentons une en nous-mêmes.

Le temps, pour la conscience, n'est donc pas la mesure de la distance entre deux points, c'est-à-dire d'un espace; il est au contraire ce qui persiste du passé dans le présent, ce qui fait la continuité et la répercussion intérieure de ce qui a été pensé et ressenti. Si j'ai une notion de durée et de temps, c'est que les faits conscients qui ont précédé le moment présent n'ont pas définitivement disparu pour moi. S'ils s'étaient effacés, il n'y aurait pas de notion de durée. Cette notion provient, en second lieu, de ce que je projette vers l'avenir mes tendances actuelles : c'est ce qui se produit dans l'effort, qui vise le futur et le crée, au point de vue psychologique, ou encore dans l'idée de but, enfin dans tout ce qui me pousse à l'action, à l'expansion de moi-même. Mais le prolongement du présent dans le futur provient du même caractère que la répercussion du passé dans le présent : la continuité de la vie mentale, avec le retentissement intérieur, l'interpénétration de tous ses moments. Ainsi la conscience du temps ne se forme pas par l'addition de périodes situées entre deux points mesurés au moyen de l'espace et du nombre, mais provient d'une intuition du prolongement et de la continuité : son origine est dynamique et non statique.

Ce n'est pas la réflexion qui établit en nous la conscience du temps ; elle la corrige seulement; la réflexion me permet de situer exactement dans le passé certains événements de ma vie mentale ; mais en le faisant, elle brode sur un fond psychique antérieur, et au surplus, elle s'aide des points de repère auxquels recourt le temps scientifique; la réflexion précise la reconnaissance exacte

Digitized by Google

d'une date ; elle nous permet de nous rendre compte des conditions de la durée, mais ne la crée pas, *a posteriori*, à l'aide de concepts abstraits.

La durée psychologique n'est pas un classement selon un ordre d'antériorité et de postériorité ; nous ne pouvons replacer les événements vécus, à leur véritable position dans le temps objectif, que par un travail abstrait de reconstitution entrepris par la réflexion. L'avant et l'après, la succession, même purement ordinale, est exclue des caractères psychologiques de la durée. Ce qui constitue la durée, c'est le maintien, en état d'activité, de certaines tendances dont la répercussion psychique est plus intense. Nous avons vu, dans le premier paragraphe de ce chapitre, le sens que nous croyons pouvoir attribuer à l'intensité dans la vie mentale. Ici, l'intensité donne l'explication de la durée. Un fait de la vie mentale qui fut plus intense, c'est-à-dire qui eut une répercussion plus profonde, en transformant la personnalité et en créant des tendances qui ne s'effacent pas aussitôt, ce fait-là acquiert, par les tendances qu'il provoque, par les idées que ces tendances font naître et groupent autour d'elles, une durée que d'autres faits moins importants ne possèdent pas. Aussi certains événements de notre vie mentale, objectivement proches de nous, disparaissent vite et sont oubliés, tandis que d'autres, plus éloignés, se ravivent à mainte occasion et s'imposent à notre attention, très actifs toujours. Nous comprenons par là que de nombreux faits mentaux peuvent être momentanément éclipsés par une préoccupation majeure, pour reparaître lorsque l'état présent de la personnalité réveillera, par sympathie, un état ancien qui s'en rapproche. Ainsi le vieillard qui a renoncé à une vie sociale active, s'amuse de mille riens que l'homme en pleine lutte a laissés inaperçus ; enfant,

Digitized by Google

il était attiré par eux ; vieillard, il y revient, et alors, la similitude entre certaines préoccupations du vieillard et de l'enfant réveille, chez le vieillard, des souvenirs que l'adulte, au milieu de sa vie active et tout au présent, croyait avoir oubliés. C'est encore ce qui se produit dans le rêve, quand reparaissent intensément des impressions qu'à l'état de veille, l'attention avait victorieusement refoulées.

En résumé, si nous dépouillons le temps de ce qu'y ajoute la réflexion quand elle reconstitue objectivement l'ordre des événements, et la science qui mesure la succession et la simultanéité de périodes, en les considérant comme des portions d'espace situées entre deux points arbitrairement choisis, nous obtenons la durée psychologique : elle est dynamique et s'explique par le retentissement, en tendances et en idées, des faits qui ont eu, dans la vie mentale, une prédominance; mais selon que se réveille tel ou tel aspect de notre personnalité passée, le plan d'importance des souvenirs se modifie. La durée est ainsi liée non à une idée d'ordre qui n'est que subséquente à elle et adventice, mais au vécu. Nous n'alignons pas nos actes le long d'un temps rationnel préexistant à nous, mais nous créons, en agissant, une durée psychologique que nous interprétons après coup, par la réflexion, et que nous traduisons en concepts statiques, afin de la mieux saisir et d'y puiser, au besoin, ce qui peut être utile à nos raisonnements et à notre action.

§ IV. — LA CAUSALITÉ

Les mêmes conditions étant données, le savant admet que les mêmes phénomènes doivent se reproduire. Si l'on

Digitized by Google

connaît exactement l'ensemble des conditions qui constituent la cause d'un phénomène, on déterminera celui-ci, on saura le moment où il se manifestera. Toute notre action sur la nature est fondée dans cette connaissance; là où cette connaissance n'existe pas encore, comme dans les variations de la température et de l'état atmosphérique, notre prévision est en défaut et nous ne sommes pas suffisamment défendus contre l'extérieur. Prévoir, et prévoir avec précision, voilà ce qui rend possible l'action des hommes sur la matière. La causalité est donc une relation établie entre deux groupes de phénomènes, dont le premier comprend l'ensemble des conditions nécessaires à l'apparition du second. Si le premier groupe est posé, le second s'ensuivra nécessairement. Entre les deux groupes il n'y a pas d'interversion possible; leur causalité implique leur succession dans un sens seulement. De plus, si certains éléments d'un des groupes varient, l'on constate des variations régulières et mesurables dans certains éléments de l'autre : c'est ainsi que la notion de fonction se rattache à celle de causalité. Enfin, l'on admet que les mouvements de réaction produits dans un groupe de phénomènes correspondent exactement à l'action représentée par l'ensemble des conditions qui provoquent ces mouvements. Il est bien entendu que ces conditions sont souvent envisagées avec une certaine complexité, surtout par le biologiste; ce que ce dernier appelle processus physico-chimique est un ensemble complexe d'actions et de réactions, mais ici comme dans les cas les plus simples, il n'y a rien de plus dans la réaction que dans l'action, dans l'effet que dans la cause. Si un corps heurte un autre corps, le mouvement de translation imprimé à celui-ci doit correspondre à l'action de celui-là; si ce mouvement est moindre que l'action qui le décide, c'est qu'une

Digitized by Google

partie de cette action s'est transformée en une autre sorte de mouvement, par exemple en chaleur, ou qu'une autre cause intervient pour ralentir le mobile, par exemple le frottement. Prévoir consiste à mesurer exactement ces différentes conditions et à déterminer le rapport de cause à effet ou le rapport fonctionnel entre deux groupes de phénomènes. La science exacte considère ces différents rapports comme des quantités mesurables; leur fixité permet de formuler une loi; les phénomènes qu'ils relient ne peuvent rien par eux-mêmes. Être cause ne signifie pas, pour les phénomènes, créer, mais simplement se trouver dans un certain rapport irréversible et nécessaire avec d'autres phénomènes. Et si un certain groupe de phénomènes est considéré comme cause de phénomènes qui le suivront, il peut être d'autre part l'effet d'un groupe antécédent de phénomènes : la série des causes et des effets est infinie dans les deux sens; il n'y a pas de cause première ni d'aboutissement final, mais seulement des rapports fixes de condition nécessaire et de succession. La causalité appliquée aux phénomènes est une causalité mécanique, et le type le plus simple se trouve dans la transmission d'un mouvement, envisagée théoriquement.

Par conséquent, dans cette conception de la causalité aucun être comme tel n'entre en ligne de compte. L'individu vivant, pas plus que la pierre, n'est cause de ce qui se manifeste en lui; l'individu est un ensemble plus ou moins complexe de phénomènes; pour la science, il doit être analysé et se traduit en phénomènes clairement exprimés; entre ces phénomènes et d'autres phénomènes de même ordre situés en dehors de l'individu, il existe des rapports. C'est ainsi que la respiration et la circulation chez les mammifères ne s'expliquent pas par l'action de l'individu, mais par des actions physiques et chimiques

Digitized by Google

que l'individu ne crée pas, mais qui le dépassent et effacent en quelque sorte ses limites; car entre l'air atmosphérique et l'oxydation du sang il y a une série causale qui ne comprend que des phénomènes. De même les mouvements musculaires obéissent aux mêmes lois physiques que les leviers, et d'autre part chaque muscle est le siège de phénomènes chimiques pendant qu'il travaille; le physiologiste n'aura pas recours à d'autres explications et s'efforcera de rattacher l'ensemble des phénomènes organiques à des lois plus simples, qui, à leur tour, se concentrent en un système de catégories applicables à la nature; et par conséquent nous nous retrouvons dans le système d'abstractions conceptuelles dont causalité et phénomène font partie. Le biologiste s'efforce d'expliquer les manifestations de la vie par des rapports fixes entre phénomènes; il n'envisage pas la vie dans son mouvement propre, dans ses créations ou dans son progrès, mais considère ses manifestations comme des réactions complexes que la science, pour s'en faire une idée claire, décompose et réduit à un certain nombre d'éléments mesurables.

Cela étant, la liaison causale exprime un ordre entre les groupes de phénomènes, et comme nous l'avons montré, une succession nécessaire et irréversible. Elle permet la prévision; les conditions d'un phénomène étant posées, l'expérimentateur attend une suite de phénomènes, prévue et accessible à la mesure; fait-il varier certaines conditions, il attend des variations dans l'effet. Si sa prévision est trompée, c'est que des conditions avaient été négligées ou mal calculées.

En psychologie, le fait mental diffère essentiellement du phénomène en ce que toute prévision est, ici, impossible. Même en connaissant très bien la manière de sentir et de penser d'un ami, après l'avoir suivi longtemps dans

Digitized by Google

ses actes, je ne puis dire avec certitude comment il agira demain. Il sera placé dans les mêmes conditions objectives qu'auparavant; peut-être agira-t-il d'une façon très inattendue. Il y a donc, entre l'individu conscient et le phénomène mécanique, une différence de nature, provenant de ce que, chez ce dernier, la loi domine; il ne crée pas son action; l'être conscient, lorsqu'il n'agit pas automatiquement, mais selon ses sentiments, traduit sa personnalité; *la loi est, pour lui, intérieure;* elle n'est pas un rapport objectif et impersonnel. De même si je notais toutes les associations d'idées d'un homme pendant plusieurs années et possédais la clé de son idéation, je ne pourrais prévoir, dans les manifestations non automatisées de celle-ci, quelles idées cet homme enchaînerait à une idée que je lui proposerais par expérience : l'association qu'il formerait pourrait ne rentrer dans aucune de celles dont j'aurais accumulé les statistiques.

La causalité psychique diffère donc de la causalité physique. Aussi les efforts tentés pour introduire ce dernier genre de rapport dans l'étude du fait mental ont-ils échoué complètement. On a cherché, pour les sensations, à déterminer un rapport strict entre celles-ci et les excitations, en considérant la sensation comme l'effet dont l'excitation et son action sur le système nerveux seraient la cause. Ensuite on a voulu soumettre les idées à ce système, en montrant que la suite des idées reproduisait la suite des sensations par l'entremise des mouvements imprimés au cerveau avec l'excitation : c'est la thèse de Hobbes, parfaitement logique dans l'hypothèse mécaniste. Enfin les actions obéissent, selon cette théorie, aux motifs qui eux-mêmes relèvent des idées et par conséquent, en dernier ressort, des mouvements déterminés dans le cerveau par les excitations extérieures. Ainsi l'on arrive à

Digitized by Google

une construction simpliste : les excitations ou mouvements extérieurs, mécaniques, déterminent, selon leur intensité, des mouvements cérébraux qui sont perçus comme sensations, et d'autres mouvements cérébraux qui ne sont que la reproduction de mouvements antérieurs et se traduisent, pour la conscience, en souvenirs ou idées; idées ou sensations sont le reflet de mouvements cérébraux qui se terminent à la périphérie du corps en déterminant des réflexes compliqués ou volitions; ces dernières obéissent à la loi d'équivalence de l'action et de la réaction et sont d'autant plus intenses que le fut leur cause.

Telle est, en résumé, la théorie mécaniste appliquée à la psychologie. Elle ne répond en rien aux faits réels. D'abord la sensation, fait conscient, n'est pas l'équivalent exact de l'excitation. Elle dépend de l'état mental tout entier : car selon l'attention prêtée à l'objet, elle varie; or l'attention elle-même relève du mouvement des états affectifs et par conséquent de tendances très complexes qui remontent bien avant dans la vie intérieure. Ensuite, les sensations sont perçues non pas selon l'intensité objective des excitations, mais selon les dispositions de l'esprit : des excitations d'intensité élevée sont souvent perdues pour la vie consciente ou ne provoquent pas du tout de sensations; il arrive qu'elles soient exclues entièrement ou qu'elles se traduisent par des manifestations inconscientes tout à fait différentes des sensations et échappant à l'introspection. Inversement, des excitations peu importantes reçoivent, par les sentiments qui vont au devant d'elles, une vie très intense et jouent dans notre conscience un rôle de premier plan.

Prise en elle-même, abstraction faite de son rapport avec les tendances de la vie mentale, la sensation est, par nature, qualitative, tandis que le savant exclut de l'exci-

Digitized by Google

tation toute qualité. Les mouvements cérébraux n'admettent pas plus que les autres mouvements physiques, la notion de qualité : dès lors, comment expliquer le caractère essentiellement qualitatif de la sensation, la valeur de la nuance et toute son importance pour la vie consciente? Et si, d'autre part, on met en rapport la sensation avec l'idéation, on aperçoit que la sensation n'est pas un « atome psychologique », un état isolé correspondant à l'excitation, mais appartient déjà, comme sensation, à l'idée d'un objet et par conséquent à un système rationnel; que de plus, toute sensation exclut certaines sensations et s'harmonise avec certaines autres, et que, de ce chef, elle appartient encore une fois à un système rationnel. « Toute sensation est la perception d'une différence... Il faut, pour qu'une sensation soit éprouvée, qu'elle le soit par contraste avec une sensation différente. En dernière analyse, éprouver une sensation, c'est éprouver deux sensations. La sensation n'est pas éprouvée, puis associée accidentellement à telle ou telle sensation étrangère. L'association de chaque sensation avec une sensation qui en diffère, c'est-à-dire, en d'autres termes, la perception de cette différence, est constitutive de la sensation elle-même. *Sentir, c'est associer* (1). »

S'il s'agit de deux sensations provoquées par une même excitation, mais avec un certain temps entre elles, comme deux sensations de la même couleur éprouvées l'une hier, l'autre aujourd'hui, les deux sensations, bien que se rapportant à la même excitation, exigent, pour que leur objet soit reconnu, un travail de l'esprit; elles ne sont donc pas l'équivalent, dans le cerveau, d'une excitation et d'une trace d'excitation antérieure. « Pour que je puisse aujour-

(1) Élie Halévy, *De l'association des idées*, Bibl. du Congrès international de philosophie, 1er vol., p. 224. Paris, 1900.

Digitized by Google

d'hui reconnaître une couleur que j'ai aperçue hier, établir un accord entre mes sensations d'hier et mes sensations d'aujourd'hui, il faut et il suffit d'admettre que, dans chaque instant du temps, je perçois non pas un état de conscience simple, mais un système de sensations, en relation les unes avec les autres, et que je dis reconnaître une sensation, non pas lorsqu'elle est demeurée identique à elle-même, envisagée dans sa nature intime, mais lorsque la sensation est restée, dans le second instant que je la considère, différente de toutes les sensations dont, au premier instant, elle était déjà différente (1). »

Ainsi donc, « nous ne commençons pas par éprouver des sensations simples, avec lesquelles, par voie d'association, nous recomposons l'ensemble : il n'y a pas de sensations simples, puisque toute sensation se dédouble en une différence. Les sensations que parfois nous considérons comme simples ne sont que des ensembles qu'il nous plaît temporairement de considérer comme des éléments irréductibles en éléments plus simples. Le tout existe avant les parties, l'association des éléments avant les éléments » (2).

Toute base est enlevée au matérialisme et au sensualisme, dès que nous reconnaissons que ces théories découpent artificiellement, dans la vie mentale, des parties qu'elles considèrent par abstraction de l'ensemble et en dehors du mouvement de l'esprit : elles transforment le fait concret en phénomène et croient expliquer la conscience en mettant bout à bout des éléments dont elle a été au préalable exclue ; elles s'imaginent pouvoir faire de la vie avec des abstractions.

S'il est impossible de trouver entre excitation et sen-

(1) *Ibid.*, p. 226.
(2) *Ibid.*, p. 227.

Digitized by Google

sation le moindre rapport qui rappelle ceux des sciences mécaniques, à plus forte raison la suite des idées dans un raisonnement ne reproduira-t-elle pas la suite des sensations. En effet, le caractère du raisonnement est de renverser l'ordre des apparences, de choisir, de disposer les arguments selon un but conçu par celui qui raisonne. Ce qui détermine la marche d'un raisonnement, c'est ce but. Selon le sens que suit le raisonnement, les arguments y prennent leur place. Par conséquent, si la suite des idées imitait la suite des sensations et celle-ci, l'ordre des excitations, on arriverait à supposer que dans ces dernières se trouvait déjà, à l'état latent, le but et la marche des raisonnements auxquels tous les souvenirs qu'elles laissent en nous doivent prendre part plus tard. Or, ces raisonnements peuvent être, dans la vie d'un homme, nombreux et variés. De plus, ils se formeront peu à peu, avec le développement de l'individu. Les excitations extérieures devraient comprendre en elles tous ces possibles. Mais alors, elles seraient des âmes, et l'on arriverait à une monadologie dont les éléments circuleraient entre les choses et les hommes : le système mécaniste poussé jusqu'à ses dernières conséquences, aboutit, on le voit, à d'étranges contradictions. N'est-il pas plus simple d'admettre que la vie mentale ne se ramène pas à un système de mouvements qu'on puisse rattacher arbitrairement à l'ensemble des mouvements abstraits du physicien ?

Et enfin, étudions les motifs : si ceux-ci sont l'imitation ou le souvenir des excitations extérieures, ils n'expliquent pas la volonté : car nous constatons qu'en présence de motifs semblables, non seulement plusieurs individus agissent différemment, ce qui n'est pas étonnant, mais le même individu se comporte une fois d'une manière, une seconde fois d'une autre. Et même si l'on com-

Digitized by Google

prend dans le concept de motif non seulement l'excitation, mais encore la réaction propre de l'organisme, on n'aura pas une meilleure explication : car dans tout acte conscient et dans la volition par conséquent aussi, nous sommes en présence d'une synthèse, d'un mouvement de l'esprit reliant, en un ensemble original, des idées diverses; pour peu que l'individu agisse par lui-même et non automatiquement, sa décision dépendra de sa réflexion, c'est-à-dire qu'elle sera non pas la reproduction d'une décision antérieure, mais un acte nouveau, unique, conçu pour les circonstances présentes et adapté à celles-ci. Cette adaptation au réel concentre dans le présent toutes les tendances et toute l'expérience antérieure de l'homme pour les projeter en une volition qui aura sa qualité spéciale et traduira le caractère de cet homme tel qu'il est dans le présent, comme moment d'une transformation et d'une vie qui ne repasse jamais deux fois par la même phase. Nous reprendrons cette question au chapitre suivant.

La causalité naturelle ne s'applique donc pas aux faits de la vie mentale. Il faut bien le reconnaître, notre analyse nous conduit, ici encore, à un dualisme entre la connaissance de la matière et celle de l'esprit, entre les sciences physiques et les sciences morales. La causalité, pour le psychologue, ne lie donc pas des phénomènes et ne forme pas une série indéfinie ; elle unit des faits concrets, idées, sentiments, volitions, à une personnalité. Si le biologiste peut décomposer l'individu, pour les besoins de son analyse, en systèmes de mouvements qui s'expliquent, non parce qu'ils se manifestent dans tel ou tel individu, mais parce qu'ils se rattachent à des systèmes rationnels de rapports appelés lois, le psychologue ne peut

Digitized by Google

passer outre à l'être conscient; il doit considérer la personnalité et l'acte de l'esprit qui la constitue comme cause des représentations. La cause d'une représentation, nous l'avons vu, n'est pas dans l'état cérébral ni dans l'excitation, ni par conséquent dans la série indéfinie des causes à laquelle l'excitation se rattache, mais dans la pensée qui la conçoit et la forme, dans l'acte de l'esprit.

§ V. — LA FINALITÉ

Les sciences exactes tendent à exclure la finalité; on en comprendra les raisons, si l'on se reporte à l'histoire de la pensée humaine. Depuis l'antiquité grecque, les moralistes ont voulu appliquer à tout ce qui est organisé dans la nature, à tout système, une conception de la finalité qui a un sens très précis en psychologie et dans la vie concrète des faits conscients, mais ne peut pas sérieusement trouver son emploi pour les lois des phénomènes. Socrate, à en croire Xénophon, raisonnait comme si le corps humain présentait un arrangement intelligent: il insistait sur l'adaptation des organes à leur fonction; aujourd'hui, dans les théories évolutionnistes, cette adaptation s'explique par des échanges physico-chimiques entre l'organisme et son milieu, par les conditions d'existence que présente le milieu et la plus ou moins grande facilité, pour l'organisme, de s'y nourrir, de s'y reproduire, et, selon certaines hypothèses, de perpétuer les caractères acquis. Mais dans l'hypothèse téléologique de Socrate et dans la plupart des philosophies morales et religieuses, l'arrangement que l'on constate dans les organismes est l'indice d'un plan voulu, d'une intention consciente. On emprunte à l'observation de la conscience

Digitized by Google

la notion, psychologiquement exacte, de but, de plan inséparable de l'exercice d'une volonté réfléchie, et l'on raisonne par analogie : un acte bien réussi et bien adapté au réel provient d'un plan bien conçu par une volonté consciente ; de même un organisme viable et bien construit résulte d'une volonté consciente. Mais comme l'organisme ne s'est pas voulu au préalable lui-même, puisqu'il se développe d'un germe auquel il est difficile d'attribuer une volonté évoluée, il réalise sans doute, pour sa part, un plan général par lequel s'expliquent aussi les autres organismes et, en un mot, toute la nature ; ainsi la nature, en tant qu'organisée, apparaît comme une création selon un plan. La doctrine, aujourd'hui abandonnée, de la fixité des espèces, n'était que le schéma d'un plan du monde vivant. Naturellement, le nombre des organismes étant infini, l'être qui avait conçu leur plan ne pouvait être qu'une intelligence infinie. S'il y a quelque chose d'ordonné, il y a un principe ordonnateur. A ce raisonnement, les sciences exactes ont opposé de graves objections. Les plus saisissantes d'entre elles sont nées de la constatation précise d'un grand nombre de désharmonies dans les organismes. Elie Metchnikoff les synthétise parfaitement dans ses *Études sur la nature humaine* (1). Il dénombre, avec Wiedersheim, dans le corps humain, quinze organes en progrès par rapport aux singes anthropomorphes, dix-sept en décadence et cent sept organes rudimentaires « qui ne peuvent plus servir à aucun usage physiologique approprié ».

En admettant même que les quinze organes en progrès compensent amplement la décadence des autres, et que leur progrès exige cette décadence, il n'en est pas

(1) Paris, 1903. Pages 49-174.

Digitized by Google

moins vrai que ce n'est pas un plan divin qui expliquera de telles oscillations. Un dieu qui tâtonnerait à ce point ne serait plus un dieu ; l'hypothèse d'un plan, d'un but voulu et d'une cause finale dans l'organisation est, sous forme psychologique, inapplicable à l'univers.

Et néanmoins, il est incontestable que cette application de la finalité, inacceptable pour les phénomènes, est tout à fait juste dans l'étude du fait mental. Ici encore s'accuse la différence entre le phénomène et le fait concret. Les sciences exactes ont donc la tendance, par réaction contre les conceptions morales de la finalité appliquée aux phénomènes, d'expliquer par la causalité seule le groupement de ceux-ci dans une unité systématique ; et nous savons que la forme de causalité applicable aux phénomènes est la causalité mécanique. Si donc plusieurs cellules s'agglomèrent pour constituer un organisme et si, ensuite, le rôle des couches qu'elles forment se différencie, il faut en chercher la raison dans la suite causale d'actions mécaniques, physiques et chimiques. Au moyen d'une causalité mécanique dont les manifestations peuvent se compliquer considérablement et les séries se couper, s'appuyer mutuellement ou se détruire, on peut concevoir et reconstruire tous les mouvements qui composent les organismes, on peut ramener ceux-ci à des ensembles de mouvements et déterminer parmi eux des séries causales, en n'attribuant pas d'autre sens à la causalité que celui qui a été défini au paragraphe précédent.

Le plan que semble réaliser la nature n'est donc pas conçu d'avance. Pourtant s'il semble y avoir dans la nature un plan, c'est une conception que nous y introduisons, parce qu'au lieu de voir les actions multiples qui s'y exercent, nous n'envisageons que leurs résultats. Nous oublions la lutte, l'adaptation, la sélection, l'hérédité

Digitized by Google

pour ne voir que ce qui subsiste de toutes ces actions; la science doit reconstituer le mouvement ou, plus exactement, les ensembles de mouvements par lesquels une explication précise sera substituée à une mythologie morale.

Tout cela, nous le reconnaissons, paraît très cohérent. Du point de vue de la causalité mécanique, on explique certains aspects du réel; mais que ce point de vue soit le seul bon, et qu'on tienne l'explication causale pour la seule valable, c'est ce qui paraît contestable. Il n'y a pas une vérité, il y a, selon les époques, certaines manières de voir qu'on préfère à d'autres. Le réel est d'une richesse telle qu'aucun système ne peut l'épuiser. Ce qui conduit à l'erreur, c'est la tentation de réduire tout le réel à une seule loi, c'est le dogmatisme, aussi dangereux sous sa forme scientifique que dans une théologie qui ne laisse rien non plus à l'imprévu. Ce genre de science fait banqueroute, pour la même raison que l'Église qui le lui reproche.

Nous allons montrer que la conception causale des phénomènes n'est pas la seule et que même en ne quittant pas le domaine abstrait des phénomènes, il est une finalité parfaitement acceptable par les sciences; c'est à la parfaite légitimité de la notion de finalité que nous devons le renouveau du vitalisme et, en général, des théories qui ne sont pas exclusivement mécanistes. Mais il faut d'abord étudier philosophiquement cette notion, pour savoir l'usage qu'on peut en faire.

Les phénomènes ne se placent pas seulement dans le groupement sériel de la causalité, mais nous constatons que, dans toute la nature, ils présentent, en outre, un groupement qui ne peut entièrement se renfermer en celui-là. En effet, si l'on peut, pour chaque phénomène

Digitized by Google

pris isolément, remonter la série causale à laquelle il se rattache, on constate en même temps qu'avec d'autres phénomènes, appartenant à d'autres séries causales, il concourt à un ensemble, à un système de mouvements qui se maintient en état d'équilibre pendant un certain temps. Entre les phénomènes et le système auquel ils collaborent, il y a un rapport de la partie au tout qui n'est pas une relation de causalité. Ce rapport se définit par la subordination exacte du phénomène à l'ensemble; si son mouvement concorde avec celui du système auquel il appartient, il y a harmonie entre le sens de ce système et celui de ses parties ; le système réalise alors un équilibre plus complet. Si, par contre, certains phénomènes se développent dans un sens différent de celui du système, il y a désharmonie, tendance à la désagrégation, à la rupture de l'équilibre. Prenons un exemple précis : les excroissances des végétaux et les tumeurs dans l'organisme animal sont des colonies de cellules qui, au lieu de collaborer au bon équilibre du système et d'assurer à celui-ci le plus grand rendement, se développent dans un sens différent de celui du corps auquel elles se rattachent; elles s'en rendent indépendantes; elles nuisent à l'harmonie du système. Un fait analogue s'est produit dans le système planétaire; on considère les aérolithes comme les fragments d'une planète brisée : c'est un cas de désharmonie. Un enchaînement d'êtres vivants, comme en considère l'étude de l'évolution, peut être pris comme système se développant dans le temps; s'il y a des oscillations, des régressions et des arrêts de développement, on dira que certains éléments du système ne vont pas dans le même sens que l'ensemble de celui-ci et tendent à rompre son équilibre. Il y a donc une bonne économie pour tout système de mouvements, et il est légitime d'en étudier les

Digitized by Google

conditions. Le rapport entre les phénomènes et l'équilibre de l'ensemble auquel ils se rattachent est un rapport de finalité, car il s'agit ici du sens du système, du but vers lequel il se dirige, de sa résistance, de sa durée (1). Évidemment, tout système peut à son tour être envisagé comme élément d'un système plus vaste et inversement, être décomposé en systèmes subordonnés. L'univers tout entier peut être considéré comme un ensemble systématique, qui réalise en chaque moment un certain équilibre, une certaine harmonie; et chaque ensemble de mouvements, aussi restreint soit-il, peut être encore étudié à ce point de vue. On saisit nettement la différence entre ce genre de rapport et la causalité. La finalité est plus synthétique: la causalité décompose et analyse. Le rapport de synthèse n'est-il pas aussi légitime dans l'étude des phénomènes que la décomposition en éléments et la recherche des lois mécaniques qui unissent ceux-ci? Il est bien entendu que la finalité ainsi définie n'est pas une imitation de la volonté consciente. Le but n'est pas posé dans une conscience ni voulu. Il est le sens du système, son équilibre, sa part d'harmonie. Ensuite, jamais la nature ne nous offre une réalisation absolue de l'harmonie; il y a en toutes choses une certaine désharmonie, un certain désordre et une certaine harmonie. L'harmonie ne se ramène pas à la causalité; elle est plutôt une coordination de parties avec réciprocité; si l'une des fonctions ou l'un des organes du système éprouve quelque trouble, le système tout entier en souffre. Il y a répercussion de chaque partie sur l'ensemble et par conséquent les oscillations dans l'équilibre de l'ensemble se répercutent, en retour, sur les parties.

(1) Nous croyons nous rapprocher ici du sens que donne à la finalité J. Lachelier, dans son *Fondement de l'induction*, Félix Alcan, 2e éd. 1896.

Digitized by Google

La finalité peut donc, dans cette acception, s'appliquer à l'ensemble des phénomènes, comme les catégories précédentes. Peut-elle s'appliquer à la psychologie sans modification? L'on doit considérer la vie mentale, en n'importe laquelle de ses manifestations, comme une activité synthétique caractérisée par l'interpénétration de ses tendances. Les *moi* divers qui constituent une personnalité sont réunis dans cette synthèse avec plus ou moins d'harmonie; l'harmonie qui les unifie et la puissance de concentration de la personnalité sont des expressions synonymes. A ce point de vue, la personnalité psychologique répond à la définition de la finalité. Mais ce n'est pas tout. Une telle personnalité est nécessairement consciente; sa conscience exprime une haute concentration; elle obéit le moins possible à l'automatisme; elle ne suit pas aveuglément non plus les tendances, et, en elle, les états affectifs s'associent aux idées de la manière la plus complète. La réflexion domine, la volonté ne se dissocie pas en réactions sans lien intérieur; elle est tendue et l'attention s'applique avec précision au réel. Tout acte est pensé et voulu, il concentre la personnalité en une synthèse; l'esprit vise juste et atteint son but. Il conçoit ce but, il choisit avec précision ses moyens; la finalité se réalise à un degré supérieur, puisque l'équilibre du système subit un minimum d'oscillations.

Notre analyse montre que la finalité, appliquée aux phénomènes, s'y vérifie sans doute, mais que sous cette forme, elle est insuffisante pour le fait mental. Ici, il est incontestable que la forme morale de la finalité est fondée dans les faits. L'action de l'ensemble est dominée par la conscience du but; la personnalité conçoit le but et dispose volontairement les moyens pour l'atteindre. Par conséquent, il n'est pas légitime de réduire la finalité psy-

Digitized by Google

chique à la finalité applicable aux phénomènes; elle a certains caractères en commun avec celle-ci, mais la conscience et la volonté lui confèrent une tout autre valeur. Et qu'on ne prétende pas que la volonté et la conscience du but ne soient qu'illusion et épiphénomène ! Nous avons vu que la réduction de la vie consciente à l'élément sensation et de celui-ci à l'excitation et aux mouvements du système nerveux reposait sur un exclusivisme aveugle. Conscience et volonté sont les réalités les plus concrètes de la vie mentale, celles qui répondent à la synthèse la plus complète.

Il ne faudrait pas cependant intellectualiser à tel point la volonté consciente que de voir dans le but le résultat d'un calcul longuement préparé. L'action peut naître si naturellement de la vie intérieure tout entière qu'elle paraisse être, sans effort, l'expansion des tendances, des sentiments, et se passer, dans le moment même, d'une conception du but. Cependant la réflexion n'est pas absente, l'idée du but a pénétré les tendances; l'acte de la volonté, pour ne ressembler en rien à une « pesée de motifs », n'en est que plus profond.

La différence entre la conception phénoméniste des sciences et la conception réaliste du psychologue, nous en avons, dans le présent chapitre, dégagé le sens. La vie de l'esprit échappe au déterminisme logique dans lequel notre raison cantonne les phénomènes. Elle ne peut se comprendre sans une théorie de la liberté. C'est là que nous conduit notre analyse. Il nous reste donc à rechercher le sens de la liberté dans la psychologie.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

PERSONNALITÉ ET LIBERTÉ

L'intérêt du psychologue ne s'attache pas aux représentations en tant que concepts d'objets; ce ne sont ni les concepts, ni les objets que les concepts représentent pour le savant et pour le logicien, qui le requièrent, mais le mouvement de l'esprit, c'est-à-dire les représentations en tant qu'idées, les objets en tant qu'ils relèvent de l'acte de perception et les tendances qui constituent le courant psychique et prennent conscience d'elles-mêmes dans la réflexion.

Les représentations ont un contenu conceptuel que le logicien analyse; l'objet subit, de la sensation à la conception scientifique, une série de corrections; l'abstraction, le calcul, l'analyse, s'y appliquent; dans ce sens, les représentations comme les objets sont des termes que l'esprit a posés et entre ces termes il y a des relations fixes. Chaque objet est, dans l'ensemble des rapports spatiaux, ce qu'est un concept dans l'ensemble des rapports logiques, et l'ordre que la science cherche parmi les objets est parallèle à l'ordre que le logicien essaie d'établir dans la déduction des concepts.

Digitized by Google

Mais pour le psychologue, la représentation n'est ni objet ni concept, elle est idée, c'est-à-dire qu'elle ne vaut que par sa corrélation avec l'ensemble des tendances qui constituent le moi. Les catégories applicables aux concepts et à leurs objets ne le sont plus ici, parce que chaque idée, chaque tendance sont des faits concrets, inséparables à la fois du senti ou vécu et du réfléchi ou retentissement de l'acte de pensée, intuitif dans le vécu, discursif dans le réfléchi. La vie de l'esprit n'obéit pas au déterminisme logique, comme les phénomènes; il serait plus vrai de dire que c'est l'esprit qui crée ce déterminisme avec la notion de phénomène. Pour connaître et pour pouvoir exercer une action sur les choses, il ne faut pas voir celles-ci en psychologue ni s'attarder à pénétrer leur sens et à énoncer leur valeur; le senti et le vécu, avec le qualitatif qui s'y attache, paraît, à la science et à la logique, confusion; l'interpénétration équivaut pour elles à l'impénétrable. De plus, être ressenti ou réfléchi n'est possible que pour un fait conscient, car il appartient au moi, au concret subjectif. La vie consciente ne se réduit ni en équations ni en formules; elle se dérobe à la mesure, elle ne se confond pas avec ses produits, qu'on peut considérer comme posés, avec un contenu déterminé, ainsi que les éléments du monde des phénomènes.

La conception psychologique que nous avons d'autres êtres ne se dessine que par analogie avec le senti, et alors, c'est une reconstitution après analyse; ou bien nous en avons la vision dans l'intuition; en ce cas, c'est par une sympathie et une sorte de divination que nous entrons en relation avec tout ce qui vit autour de nous. La pénétration du psychologue, le don d'aimer et de voir chez l'artiste sont alors les qualités requises, et elles accordent ce qu'aucune méthode ne donnerait. La psychologie est,

Digitized by Google

dans un certain sens, un don et une vision particulière plutôt qu'une science.

Les sciences morales, avec la psychologie comme fondement, n'ont pas suivi le même développement que les sciences exactes. Comte, lorsqu'il tenta sa classification unilinéaire des sciences, fut bien obligé d'en exclure et la psychologie et la morale; la sociologie néglige un facteur important, l'individu qui pense, éprouve et agit, les idées, les enthousiasmes et les colères, tout le dramatique de la vie des peuples, l'élément tragique qui a sa valeur aussi bien que les fluctuations des prix, le climat ou la production (1).

La psychologie étudie donc le réel concret, c'est-à-dire la vie mentale et ses tendances, le mouvement de l'esprit. Ce ne sont pas les catégories applicables aux phénomènes qui nous l'expliqueront. Elle a ses caractères propres; nous avons vu jusqu'à présent le sens de plusieurs d'entre eux: nous les avons appelés *interpénétration* et *retentissement intérieur; synthèse* et *finalité consciente de son but; création* et *renouvellement; durée* concrète, ne se réduisant pas au temps spatialisé des sciences; *qualité*. Pour compléter maintenant, nous envisagerons les caractères qui englobent et expliquent tous les autres; nous les appellerons *personnalité* et *liberté*.

§ I. — SYNTHÈSE MENTALE ET PERSONNALITÉ

Il nous paraît nécessaire, avant d'examiner quelques conceptions psychologiques qui impliquent la notion de synthèse mentale, de concentrer ici ce que les analyses

(1) Voir l'excellente critique de JACOB, *le Matérialisme historique*, Revue de Métaphysique et de morale, juillet 1907, et *Devoirs*, p. 352, Paris, 1908.

Digitized by Google

précédentes nous conduisent à admettre sur cette question; nous opposerons ainsi aux catégories ou lois d'ordre applicables aux phénomènes, les tendances qui caractérisent la vie de l'esprit.

Ce ne sont aucunement des raisons métaphysiques qui nous font reconnaître le rôle de la synthèse mentale, mais bien l'emploi simultané des diverses méthodes de la psychologie appliquées à l'analyse du fait mental considéré dans sa réalité concrète et non pas projeté dans l'abstraction. L'unité que présente la synthèse mentale dans ses manifestations n'a rien de commun avec la théorie cartésienne d'une âme ne pouvant avoir qu'une idée à la fois à cause de sa simplicité de substance, ni avec l'unité de l'âme telle que l'admettait Herbart. Ce que nous appelons unité dans la vie de l'esprit n'est ni une entité abstraite, ni la propriété d'une substance, mais la réalisation plus ou moins parfaite d'un équilibre complexe qui se maintient parmi des tendances diverses.

Nous avons vu que la sensation est un rapport entre les excitations et les mouvements que nous faisons pour nous y adapter; elle n'existe pas comme élément psychique, mais seulement dans le fait conscient qui résulte de la perception sensible; la sensation n'est donc pas une reproduction passive de mouvements, imprimée à la conscience, mais un rapport caractérisé par l'action de mouvements dans l'organisme et la réaction de l'individu : or, de cette réaction fait partie intégrante l'acte de perception qui constitue une adaptation de l'individu à l'excitation et une exploration de ce qui produit celle-ci. Le résultat de cet acte qui, au point de vue du rapport avec l'extérieur s'appelle *sensation* et au point de vue de la réaction de l'individu, *perception sensible*, est une *représentation d'objet*. Ce que fixe l'intelligence prend un nom, et la repré-

Digitized by Google

sentation est soumise à la réflexion. Or, la représentation présente une unité ou plus exactement l'*unification* d'un grand nombre de facteurs : impressions provenant de l'extérieur ainsi que des mouvements de réaction accomplis par l'organisme, associations éveillant, en vertu de la loi de totalisation, les souvenirs qui se rattachent à la sensation actuelle (leur existence est prouvée par de multiples expériences et nous savons que quelques indices suffisent pour reconnaître un objet), sentiments unis à l'activité et à la motilité de l'être vivant, enfin intuition qui fait de l'objet un sujet, et réflexion qui développe discursivement l'intuition pour situer exactement l'objet de représentation. L'analyse nous montre donc que chaque sensation est une synthèse.

Cette synthèse ressemble à la synthèse chimique en ce sens que son produit est différent en qualité de ce qui sert à le constituer; elle s'en éloigne d'autre part, car elle ne porte pas sur des éléments mesurables, mais n'est possible que par l'activité perceptive et l'acte de l'esprit dont le produit, la représentation, n'est pas spatial, en tant que fait mental. Si l'objet représenté est spatial, parce qu'il répond à un corps situé dans l'espace, la représentation en tant qu'idée, comme fait mental se rattachant au moi qui perçoit, ne l'est pas. Le rapport entre la représentation et les souvenirs, de même qu'entre elle et les sentiments qui accompagnent l'activité de l'être, l'intuition enfin et la réflexion ne sont pas des *choses*, mais des *actes* non substantialisables, purement dynamiques, avec le caractère essentiel d'interpénétration non-spatiale que nous avons reconnu à la vie mentale.

Aucune représentation n'est isolée; chaque représentation appartient à un ensemble d'idées, de sentiments et d'actes. Le groupe auquel se rattache une représentation

Digitized by Google

peut être plus ou moins restreint. Si les caractères sensibles prédominent, la représentation se rattache par eux à un ensemble déterminé de circonstances extérieures et d'actes du sujet conscient. Quand je me rappelle intensément certaines circonstances spéciales avec l'impression qui s'est produite en moi et la manière dont j'ai agi; quand je fais revivre quelque moment du passé dans sa coloration et son mouvement propres, il me semble que je n'appartiens plus à la réalité présente; j'oublie ce qui m'entoure et ce que je suis actuellement; mon idéation se restreint; dans la représentation qu'est le souvenir prédominent les caractères de ce qui fut son actualité jadis; ma personnalité semble se concentrer en une période déterminée et exclusive. Ainsi, chaque représentation peut absorber la personnalité et déterminer une synthèse restreinte, ainsi que les recherches sur l'automatisme l'ont montré. Mais d'autre part, la représentation appartient à un ensemble plus vaste, embrassant beaucoup plus d'émotions et d'idées, et au lieu de prédominer avec ses caractères sensibles particuliers, d'arracher l'individu à sa personnalité intégrale et de le décomposer en moments distincts et exclusifs, elle peut n'exister plus que comme retentissement ou comme acquis; ce qui reste d'elle n'est plus la hantise d'une scène passée, mais cela s'accorde avec l'ensemble de la personnalité et sert à diriger celle-ci vers l'avenir, à l'aider dans sa concentration la mieux équilibrée et dans l'application de sa pensée et de son action au réel. Dans ce cas, la représentation ne s'impose pas à la mémoire par une espèce d'hallucination; comme représentation, elle a disparu; il ne subsiste plus d'elle qu'une collaboration qu'elle a donnée à l'ensemble du mouvement de l'esprit; la réflexion, analysant un fait mental, en retrouvera le retentissement et le reconstituera en tant qu'idée.

Digitized by Google

Outre les représentations, produits fixés de l'activité mentale et conservés grâce aux concepts et aux mots, il faut envisager encore ce qui sous-tend cette activité, les tendances qu'elle manifeste et les sentiments qui l'accompagnent constamment. Si ces tendances et ces sentiments prennent leur indépendance par rapport à l'ensemble de l'action orientée vers l'avenir, s'ils décomposent la personnalité et en isolent certains courants, ils reproduisent des états affectifs antérieurs, perpétuent des périodes précédemment vécues, se maintiennent avec une intensité telle que l'être mental retombe en quelque sorte sans cesse dans le passé et se répète au lieu de se maintenir dans l'actualité ; il ne se renouvelle pas, ne parvient pas à s'orienter dans l'existence et à s'élever; son équilibre se perd, sa personnalité s'effrite. Que ces tendances et ces sentiments ne s'isolent pas, mais collaborent, sans sortir de leur rang, à la concentration de la vie mentale, ils entrent dans une synthèse plus large, qui englobe et transforme toutes les synthèses particulières, de telle manière qu'à chaque progrès de l'esprit, celles-ci se fondent en une synthèse nouvelle. Ce qui se produit dans la perception sensible se produit dans toute l'étendue de la vie mentale. Ainsi l'équilibre se réalise, et la concentration de la personnalité s'accomplit; l'activité synthétique se manifeste d'autant plus complètement qu'entre les différentes tendances, les sentiments et les idées de l'être mental la pénétration est plus complète.

La vie mentale repose donc sur la synthèse. Nous en avons suffisamment constaté l'importance dans la perception sensible ; nous la retrouvons encore dans les autres manifestations de ce groupe de faits que les classiques appelaient la *sensibilité* ou la passivité. Cette notion de sensibilité passive doit être exclue de la psychologie.

Digitized by Google

Si passivité il y a, c'est dans l'automatisme ; mais ce terme ne peut servir à classer des « facultés » ou des formes d'activité qui différeraient les unes des autres et diviseraient la vie mentale en compartiments. Nous pensons que, dans les états affectifs aussi bien que dans la perception sensible, l'esprit, produisant la synthèse mentale, intervient activement. Prenons le cas le plus défavorable en apparence, l'émotion-choc. Il semble ici que le sujet éprouve la violence de l'impression, en subisse le coup, et que son action consiste à réparer la désorganisation produite par l'émotion. En réalité, l'émotion-choc ne se comprend pas si on l'isole de la vie des sentiments dans son ensemble, et par conséquent de la vie mentale entière. Qu'elle s'accompagne de transformations organiques, nous le savons ; une passion ou un sentiment aussi ont pris profondément racine dans l'organisme tout en appartenant au système mental ; mille liaisons se sont établies entre les attitudes corporelles et les idées ; l'habitude les a renforcées ; l'émotion-choc participe, elle aussi, à la synthèse mentale autant qu'aux réactions organiques ; elle se produit, parce que la perception sensible que nous en avons est disproportionnée à la tonalité consciente du moment ; de plus, elle s'impose violemment, elle est trop rapide pour permettre l'examen de la cause d'excitation. C'est pourquoi elle s'accompagne tout d'abord de mouvements de défense, et c'est, à la fois, et la disproportion de la vie perceptive normale par rapport à la soudaineté de l'excitation, et les transformations organiques produites par les mouvements de défense, qui provoquent l'émotion : en d'autres termes, la motilité dépasse ici ce qu'elle est ordinairement quand elle s'adapte au courant d'idéation et de perception ainsi qu'aux tendances affectives normales. Les mouvements et les

Digitized by Google

impressions débordent l'activité synthétique : celle-ci n'en apparaît que mieux, et plus elle est puissante dans un esprit, plus l'équilibre se rétablit aisément.

La désorganisation provoquée par l'émotion-choc, loin d'être passive, repose sur une transformation très rapide, dépassant l'application volontaire, transformation qui porte sur les mouvements avant tout, sur les rythmes de l'organisme (respiration, circulation, etc.) et sur les attitudes. Il n'y a rien là de passif : par la passivité on n'explique pas les émotions, même pas celles pour qui l'excitation semble déterminante. Le retentissement qui suit l'émotion tend à maintenir un certain déséquilibre, mais sera surmonté plus aisément par une personnalité forte dans laquelle la concentration domine ainsi que le sens du réel.

Les sentiments durables et les dispositions ou tendances affectives, tels que le sentiment, devenu naturel et presque irréfléchi, de bonté, de justice, pour ne citer que ces exemples, ne peuvent être considérés comme « passifs » ; les passions elles-mêmes, en dépit des raisons étymologiques, ne le sont pas non plus. D'une part, les sentiments durables se sont formés par une association avec des produits de la réflexion ; si l'on étudie leur genèse, on voit que les sentiments, en eux-mêmes, ne prédisposent ni à un genre particulier d'action ni à une conduite déterminée ; ils ne sont que des *tendances à agir*, sans objet et sans direction ; ils prédisposent simplement l'individu à l'action ; parfois on ressent un besoin d'agir ou de se mouvoir *qui n'a pas de but défini* et qui, à l'état pathologique, se traduit en agitations motrices : livrés à eux-mêmes et dissociés de l'ensemble de la vie spirituelle, les états affectifs durables se réduiraient sans doute à un besoin de dépenser de la force et à une agitation sans but, avec un

Digitized by Google

sentiment d'activité accompagnant les mouvements qui s'accomplissent. Mais nous savons que les sentiments font partie de la synthèse, lui ajoutent leur note qualitative, et que d'autre part ils subissent l'action de la conscience réfléchie qui, avec son contenu d'idées, leur donne un but ; et si la personnalité est forte, si les synthèses qui la composent réalisent plus d'unité, les sentiments assurent aux idées et aux actes une continuité plus grande ; ils prennent une stabilité qui protège l'individu des multiples excitations qui, de l'extérieur, peuvent le tirer en sens divers et le rendre incapable d'une action suivie. Les passions aussi se sont formées en synthétisant les forces de la personnalité autour d'elles ; mais ici, ce n'est pas la conscience réfléchie ni l'harmonie qui l'emporte, c'est un courant affectif particulier qui absorbe l'individu, déplace l'axe du système complexe que forme la personnalité et rompt l'équilibre, la domination de soi qu'exerce la réflexion au profit d'une tendance maîtresse. La synthèse totale semble renversée au profit de cette seule tendance. Aussi la passion conduit-elle aisément à la destruction de la personnalité.

C'est surtout quand on envisage les faits conscients en tant qu'*idées* que la notion de synthèse devient indispensable. L'idée comprend la représentation et tout ce que la réflexion y ajoute en la rattachant consciemment au moi ; c'est vers l'idée ainsi définie, éminemment concrète et intégrale, que s'achemine tout le mouvement de l'esprit. L'idée est l'approfondissement de la représentation ; aux contours arrêtés de celle-ci, elle substitue le mouvement ; elle reprend en elle les sentiments d'activité qui accompagnent l'idéation comme l'action, et rattache de cette manière toute la conscience au mouvement intérieur, à l'activité continue qui forme le moi ; d'autre part, l'idée

Digitized by Google

ne se comprend que par l'ensemble des idées qui forment une conscience et ainsi, elle conduit à poser l'unité logique de l'être conscient; cette unité logique se manifeste dans l'exercice de la réflexion; une conscience réfléchie comme la conscience humaine est la condition de l'harmonie intérieure que nous avons appelée personnalité; alors, nous voyons que le moi vivant et la personnalité ou tendance à l'harmonie ont un rapport tel que celui-là participe, en chacun de ses moments, à l'unité de celle-ci; la personnalité, à son tour, est la réalisation d'une harmonie particulière qui diffère des autres systèmes d'équilibre que nous trouvons dans les corps inanimés et dans les corps vivants, en ce sens que son harmonie est une harmonie consciente d'elle-même, qui n'évolue complètement qu'avec l'aide de la réflexion. C'est la réflexion qui permet la réalisation de toute conception supérieure, art, science, justice. Elle développe le caractère profond de la personnalité qui repose sur la reconnaissance, dans un acte synthétique suprême, de sujets posés en même temps que le *moi* et en relation avec lui; en cet acte se fonde notre croyance au monde extérieur; cet acte est, nous l'avons vu, intuition. L'intuition est le fond même de la synthèse mentale; mais toute intuition est une synthèse très complexe; il est nécessaire de lui faire produire ce qu'elle porte en elle, d'en conserver le souvenir pour les autres et pour soi, d'en vérifier les applications aussi; l'homme est forcé de dérouler dans une succession logique les rapports qu'elle implique. C'est ainsi que l'acte de l'esprit est discursif autant qu'intuitif, et qu'entre ses deux manifestations essentielles il n'y a pas de contradiction. En se déployant, l'acte de l'esprit, il est vrai, s'immobilise en concepts et se rapproche de la spatialisation des phénomènes; les rapports entre

Digitized by Google

concepts ont quelque chose de voulu, d'artificiel, comme les lois des phénomènes ; la science et la logique n'existent qu'à coups d'abstractions. La vision spirituelle semble s'arrêter dans le concept et se dépersonnaliser pour se traduire en termes de logique.

Mais ce n'est là qu'un aspect des représentations. Si on les considère comme *idées*, elles reprennent leur couleur et leur vie; la pénétration des divers moments de l'esprit se manifeste alors de nouveau, ainsi que le mouvement qui les relie tous. Notre conscience tend sans doute à s'attacher, dans la connaissance objective, aux concepts: la nécessité d'éléments fixes pour agir et pour savoir l'y pousse naturellement; mais en s'approfondissant par la réflexion, elle se détache aussi bien des concepts que des objets, pour se rendre compte de son activité et de son insondable profondeur; elle songe alors à ce qu'elle créera; elle apprécie l'importance de l'inconscient, l'éclaire et le dégage; elle recourt enfin à l'intuition du réel et non plus aux éléments isolés par l'abstraction. Alors, l'individu se connaît et se dirige, il prend conscience de sa personnalité et développe ce qu'il porte en lui ; le point de vue objectif ne donne que des vues restreintes et limitées pour qui atteint à la notion de sujet, d'intuition et d'esprit.

L'unité ne peut donc s'obtenir en posant d'abord des sensations ou des représentations extérieures les unes aux autres et en essayant ensuite d'en définir la liaison ; elle n'est pas dans la représentation, mais dans l'intuition que nous avons des rapports complexes dont les représentations sont le développement; en un mot, elle est dans le *moi*, soit qu'on le trouve à travers l'analyse réflexive des idées, soit qu'on le saisisse dans l'impression directe de la vie.

Digitized by Google

§ 2. — NOTIONS HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LA SYNTHÈSE MENTALE

I. — Nous n'avons pas la prétention de faire ici l'histoire de la notion de synthèse mentale ni d'en chercher les origines; nous parlerons de quelques auteurs modernes que nous avons spécialement étudiés et qui, par leurs écrits, peuvent nous aider à mieux comprendre la vie spirituelle; ils reconnaissent la nécessité d'un acte de l'esprit et cherchent à en définir les caractères. C'est chez Platon qu'on trouverait l'origine de la synthèse mentale (1); la théorie des idées semble impliquer des relations qui ne se comprennent bien que par l'acte de synthèse et Platon paraît l'avoir exactement défini.

Celui des modernes qui le premier se rendit compte nettement de la nécessité de la synthèse pour expliquer la vie mentale, est Leibniz. Mais il ne faut pas chercher dans ses œuvres une psychologie de la synthèse mentale. La notion de synthèse résulte de ses conceptions philosophiques et scientifiques en général; les observations psychologiques très intéressantes qu'on rencontre, disséminées dans ses écrits, ne sont qu'une vérification *a posteriori* des principes. Peut-être pourtant Leibniz voit-il parfois les choses avec l'âme d'un psychologue. Mais la psychologie proprement dite dépend, chez lui, du système philosophique, c'est-à-dire des idées générales que le penseur a acquises par la pratique des mathématiques, de la physique et de la logique auxquelles il s'adonnait, comme on

(1) Je traduis du *Phèdre* (chap. XXIX) la phrase suivante : « Il faut que l'homme conçoive ce qui s'exprime, selon un type idéal, en passant de la multiplicité sensible à un tout synthétisé par la raison. »

Digitized by Google

sait, ainsi que par des considérations théologiques sur l'âme et l'univers, enfin par la critique et la rectification de la philosophie cartésienne. On ne peut se faire une idée de la psychologie de Leibniz que par l'ensemble de son système (1). Nous détachons ici de cet ensemble un certain nombre de passages qui intéressent notre étude ; il est bien entendu que nous ne prétendons aucunement donner un aperçu de la pensée si riche et des travaux si étendus de Leibniz ; nous choisissons un certain nombre d'idées qui montrent la nécessité de la synthèse dans la vie mentale.

La psychologie de Leibniz est l'application de notions de philosophie générale ; elle s'efforce de combiner la notion d'unité substantielle ou d'élément indestructible avec celle de multiplicité infinie, au moyen de l'idée de force ; la multiplicité infinie lui est suggérée par le calcul des infiniment petits ; la continuité qui en résulte exclut l'explication matérialiste par les atomes et le vide ; la force est nécessaire pour expliquer la réalité du mouvement ; mais la force elle-même ne se comprend pas sans l'équilibre et l'unité de ses manifestations ; d'autre part, ce qui se produit en nous-mêmes nous permet de reconnaître le principe de toute action et par conséquent de toute force ; ainsi les notions de substance et d'unité impliquent les autres et permettent de comprendre le réel (2).

Cela dit, reprenons notre examen de l'unité synthétique chez Leibniz. « Il est impossible, écrit-il (3), de trouver *les*

(1) L'on a repris activement, en ces derniers temps, l'étude des écrits de Leibniz. Tous les philosophes connaissent les belles préfaces de Boutroux, le livre de Couturat, son édition des *Opuscules*, les travaux de Russell et de Cassirer. Nous signalons aussi l'excellente étude de Halbwachs dans la *Collection des philosophes* (Delaplane) et les pages remarquables d'un manuscrit inachevé de Hannequin (*Revue de Mét. et de Morale*, Nov. 1906).

(2) Voir le résumé très clair de Halbwachs, spécialement p. 60 à 76.

(3) *Système nouveau*, Edit. Erdmann, p. 124.

Digitized by Google

principes d'une véritable unité dans la matière seule, ou dans ce qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection ou amas de parties à l'infini. » Un peu avant ce passage, Leibniz constatait « que la seule considération d'une *masse étendue* ne suffisait pas, et qu'il fallait encore la notion de *force* » pour expliquer le mouvement. Accentuant encore sa critique des Cartésiens, il ajoute que l'opinion de ceux qui « transforment ou dégradent les bêtes en de pures machines » est « contre l'ordre des choses » et il se doute bien que, de l'hypothèse de l'animal-machine, on passera avec la plus grande aisance à celle de l'homme-machine. Il était trop fin analyste pour croire qu'on pût jamais expliquer ainsi la vie de l'esprit. La notion de force à laquelle il a recours ne peut être employée à expliquer les problèmes particuliers de la nature; il ne s'agit aucunement de rétablir les qualités occultes, mais de concevoir la réalité des choses.

Les forces « ne contiennent pas seulement l'*acte*, ou le complément de la possibilité, mais encore une *activité* originale » (1). C'est à l'introspection que Leibniz emprunte la notion de force; toute force, d'après lui, a en elle quelque chose d'analogue au sentiment et à l'appétit. Les forces par conséquent appartiennent à des éléments réels ou substances, au sens philosophique du mot : ce qui subsiste, inaltéré et non spatial, sous les mouvements réalisés, et produit ces mouvements. « Chacune des substances contient dans sa nature *legem continuationis seriei suarum operationuni* (2) ». Leibniz appelle monades les substances ou éléments de la réalité. Si l'on prend le terme d'âme dans un sens plus étendu que l'âme hu-

(1) *Syst. nouveau*, p. 125.
(2) *Lettre à Arnauld*, Ed. Erdmann (d'après laquelle seront faites toutes nos citations), p. 107.

Digitized by Google

maine avec sa conscience réfléchie, et qu'on entende sous ce nom tout ce qui se définit par une perception, aussi vague soit-elle, et par une appétition ou tendance, toute monade peut être nommée âme et toutes les âmes sont « des simplicités fécondes, des unités de substance, mais virtuellement infinies, par la multitude de leurs modifications (1) ». La substance, monade ou âme (dans le sens le plus étendu de ce terme) ne peut donc se définir par unité pure ou simplement par force; car l'unité de la substance se manifeste par une infinité de modifications; or « tout ce qui leur est arrivé et arrivera (2) » relève des substances et ne peut être passé sous silence; en cela, Leibniz, par ses idées mathématiques sans doute, eut l'attention attirée sur la multiplicité qui concourt à former le fait conscient qui nous paraît le mieux unifié. Il revient souvent sur cette constatation: « Chaque perception distincte de l'âme comprend une infinité de perceptions confuses (3) »; l'on connaît l'exemple qu'il donne du bruit de la mer. De même dans toute pensée claire il y a des pensées confuses (4). Les perceptions et pensées confuses sont expliquées de la manière suivante: chaque âme porte en elle une représentation de l'infini; ou encore, chaque âme se représente l'univers à son point de vue, et il y a, naturellement, une infinité de points de vue possibles; mais chacune se représente *finiment l'infinité* (5), c'est-à-dire qu'en chaque moment toute âme a une perception dominante qui absorbe les autres, et confusément, la perception du rapport entre cette perception dominante et l'infini auquel elle se rattache. En tant

(1) *Réplique aux réflexions de Bayle*, Erdmann, p. 187.
(2) *Lettre à Arnauld*, loc. cit.
(3) *Principes de la nature et de la grâce*. Erdm., p. 717.
(4) *Réplique*, p. 187.
(5) *Ibid.*

Digitized by Google

qu'elle a une perception de l'infini, l'âme ressemble à Dieu.

Reprenons, pour les mieux comprendre, les notions de simplicité et de multiplicité, et cherchons, avec Leibniz, le lien entre elles. « Par le moyen de l'âme..., il y a une véritable unité qui répond à ce qu'on appelle le *moi* en nous, ce qui ne saurait avoir lieu ni dans les machines de l'art, ni dans la simple masse de la matière, quelque organisée qu'elle puisse être (1). » Les substances, âmes ou monades, ne sont donc pas des atomes de matière, mais des unités réelles, des *points métaphysiques*; elles ont « quelque chose de vital et une espèce de perception (2) ». Il serait faux de les symboliser par des points physiques; les points mathématiques conviendraient pour le faire, mais ils ne seraient que des modalités, exprimeraient simplement des *points de vue*. La réalité complète n'est à traduire que par les points métaphysiques, véritables unités constitutives de la multiplicité.

Les petites perceptions sont donc la répercussion en notre perception, de toutes ces unités vivantes. La perception s'en nourrit; elle relève d'une âme qui est unité, n'est point composée et par conséquent ne s'accroît pas par les excitations du dehors et ne s'altère pas par ses manifestations propres; chaque âme porte en elle tout l'univers, mais non d'une manière passive, par réceptivité; au contraire, elle développe spontanément sa représentation de l'univers, et chaque monade désigne un point de vue qualitativement différent de tous les autres dans cette représentation.

Mais pour que se développe ce que la monade porte en elle, il faut un principe interne de mouvement. « L'état

(1) *Système nouveau*, p. 126.
(2) *Ibid.*, p. 126.

Digitized by Google

de l'*âme*, comme de l'*atome* (1), est un état de changement, une tendance : l'atome tend à changer de lieu, l'âme à changer de pensée ; l'un et l'autre de soi change de la manière la plus simple et la plus uniforme que son état permet (2). »

L'atome change sans que rien varie dans sa tendance, parce qu'il n'est en somme qu'une abstraction et ne contient rien de réel. « L'âme... renferme une tendance composée, c'est-à-dire une multitude de pensées présentes, dont chacune tend à un changement particulier, suivant ce qu'elle renferme, et qui se trouvent en elle tout à la fois, en vertu de son rapport essentiel à toutes les autres choses du monde (3). » Cette phrase est très complète et caractéristique de l'idée de Leibniz. Chaque monade étant « sans fenêtre » sur le monde extérieur porte en soi une infinité de perceptions obscures correspondant à la vie des autres monades, en nombre infini, qui constituent le monde; ces petites perceptions sont qualitativement différentes (4); elles sont synthétisées constamment en perceptions présentes et chaque perception, à cause de la profondeur des petites perceptions et des modifications provenant de la tendance de l'âme à changer, est différente qualitativement de la précédente; par conséquent toute perception est une synthèse de petites perceptions, et toute synthèse de ce genre est une vision de l'univers entier, mais nécessairement une vision *par le dedans*, une véritable *intuition* interne; la métaphysique de Leibniz, si l'on en tire les conséquences, ramène toute la psychologie à une vision spirituelle de réalités toutes spirituelles aussi.

(1) Il s'agit de l'atome de matière.
(2) *Réponse*, p. 186.
(3) *Ibid.*, p. 186.
(4) *Nouveaux Essais*, Erdmann, p. 199.

Digitized by Google

L'interprétation métaphysique de la théorie ainsi entendue nous conduit à l'idée d'une synthèse du réel infini dans chaque monade, bien plus, dans chaque perception de chaque monade. Envisageons maintenant, dans la monade qu'est l'âme humaine, la synthèse des petites perceptions. « Il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même, dont nous ne nous apercevons pas, parce que ces impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part; mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir dans l'assemblage, au moins confusément (1) ». Quand nous ne prenons pas garde à ces petites perceptions, elles passent inaperçues pour la conscience; et cependant ce sont elles qui forment « ces images des qualités des sens, claires dans l'assemblage, mais confuses dans les parties; ces impressions que les corps qui nous environnent font sur nous et qui enveloppent l'infini; cette liaison que chaque être a avec tout le reste de l'univers (2) ».

Et dans la *Monadologie*, la perception est définie « l'état passager qui enveloppe et représente une multitude dans l'unité ou dans la substance simple (3) », tandis que « l'action du principe interne, qui fait le changement ou le passage d'une perception à une autre, peut être appelée *appétition* (4) ». Et la synthèse est encore définie de la manière suivante : « Nous expérimentons en nous-mêmes une multitude dans la substance simple, lorsque nous trouvons

(1) *Nouveaux Essais*, avant-propos, Erdm., p. 197.
(2) *Ibid.*, p. 197.
(3) Erdm., p. 706, *Monad.* § 14.
(4) Même page, § 15.

Digitized by Google

que la moindre pensée dont nous nous apercevons enveloppe une variété dans l'objet (1). »

Les organes se sont réglés selon cette synthèse : ainsi l'œil reçoit plusieurs rayons qui se réunissent, l'ouïe plusieurs sons, et seule leur union produit une action efficace, c'est-à-dire une sensation (2). L'âme est présente d'une manière immédiate dans le corps ; elle se représente toutes les actions qui s'exercent sur ce corps, et par l'intermédiaire du corps qui est pour elle comme un résonnateur de tous les mouvements de l'univers, elle se représente le monde : ainsi le corps et l'âme se correspondent et se complètent, le corps comme lieu des mouvements, l'âme comme ayant la représentation du système universel de mouvements dont le corps fait partie et qu'elle perçoit en quelque sorte dans la représentation de son corps. Toutes les âmes procèdent de même, de sorte que l'organisme corporel est le symbole de l'âme de l'être vivant (3).

Les petites perceptions comme parties intégrantes de la perception appartiennent au premier groupe de faits inconscients étudiés dans notre deuxième chapitre. Elles passent inaperçues dans l'acte synthétique qui forme la représentation. Leibniz envisage aussi le rôle des petites perceptions dans la mémoire. C'est ce que nous avons défini encore dans le même chapitre. Elles conservent les traces des états antérieurs et établissent ainsi les connexions entre le passé et les états présents : ainsi elles assurent la continuité de la vie psychique (4). Là où nous paraissons agir avec indifférence et où les motifs actuels

(1) *Ibid.*, p. 706.
(2) *Ibid.*, p. 707.
(3) *Lettre à Basnage*, Erdm. p. 151 et *Système nouveau*, p. 127.
(4) *Nouveaux Essais*, avant-propos, p. 197.

Digitized by Google

n'expliquent pas nos actes, ce sont les petites perceptions qui prennent leur place, assurant dans la vie mentale des transformations et des progrès insensibles. Ainsi la substance change continuellement « suivant un certain ordre qui la conduit spontanément par tous les états qui lui arriveront (1) ».

En résumé : spontanéité, aussi bien dans la perception sensible que dans la liaison des idées ; synthèse et non juxtaposition ; extension de la vie mentale au delà de la conscience ; importance de la subconscience dans la perception aussi bien que dans la mémoire ; continuité du mouvement de l'esprit ; enfin rapport entre le subconscient et l'infini : telles sont les notions qui se trouvent déjà chez Leibniz et que les méthodes de la psychologie contemporaine ont développées.

II. — Dans les deux éditions de la *Critique de la Raison pure*, 1781 et 1787, Kant développe une théorie de la synthèse qui, pas plus que chez Leibniz, n'est exempte d'un fond considérable de psychologie. A notre point de vue, ce sont les notions psychologiques qui nous intéressent dans cette théorie. Nous tâcherons, en rapprochant les deux éditions dont la rédaction est très différente dans cette question, de nous faire une idée de ce que Kant entendait par synthèse. Nous ne devrons pas, comme pour Leibniz, consulter plusieurs écrits, les comparer et leur faire des emprunts divers, mais il nous suffira d'exposer, dans l'ordre qui nous paraît le plus logique, les données que Kant peut fournir à notre étude.

Ce qui frappe d'abord, ce sont les éléments leibniziens dans la théorie de Kant sur la synthèse : l'unité et la spontanéité de l'esprit se retrouvent ici, ainsi que la notion

(1) *Lettre à Basnage*, p. 151.

Digitized by Google

d'unification de la multiplicité sensible dans l'objet; ensuite, le terme d'aperception, déjà usité par Leibniz dans le sens de connaissance réfléchie ou raisonnée, devient chez Kant synonyme de ce que nous appelons acte de l'esprit. Kant, du reste, défend, dans ce passage, la conception d'une activité propre de l'esprit contre les théories associationnistes de Hume. Le logicien ne trouve pas dans ces dernières le fondement de la certitude; le psychologue y cherche en vain l'explication de la perception aussi bien que celle de l'unification de la multiplicité sensible dans la représentation d'objet. Or, ce qui relie la multiplicité des sensations, si l'on considère celle-ci comme répondant à la multiplicité des excitations, ce ne sont pas les sensations elles-mêmes; elles ne possèdent pas, avec la multiplicité, la liaison de cette multiplicité; les conditions formelles de l'intuition sensible, temps et espace, impliquent l'extériorité de leurs moments et par conséquent la multiplicité. Et d'autre part, des sensations isolées ne forment pas une connaissance (1). Les sens, livrés à eux-mêmes et isolés, hypothétiquement, du système de l'esprit, ne présenteraient que multiplicité; c'est ce qui rend la synthèse indispensable pour comprendre la pensée; la réceptivité se complète par la spontanéité, la sensibilité par l'entendement.

Toute liaison soit de la multiplicité dans l'intuition sensible, soit des concepts entre eux, est un acte de l'entendement, une synthèse, un acte de spontanéité. Sans cette synthèse, pas d'objet. L'acte de spontanéité est en même temps unifiant; l'unité ne naît pas *a posteriori*, de la liaison d'une multiplicité. Au contraire, elle rend pos-

(1) *Kritik der reinen Vernunft*, 1re Edit. Kant's Ges. Schriften, Edit. de l'Académie des sciences de Prusse, en cours de publication : Ie Abt., Band IV, p. 76 et suiv.

Digitized by Google

sible cette liaison. L'unité, qui est transcendentale, et non donnée comme objet sensible, se traduit par la représentation du moi pensant, laquelle ne provient pas de la sensibilité, mais doit *pouvoir* accompagner toutes les autres représentations, est une et la même dans toute conscience. L'identité du moi ou sujet vient de ce que nous lions nos représentations et avons conscience de cette synthèse (1). C'est l'unité de la conscience qui donne une valeur objective aux représentations : « l'unité transcendentale de l'aperception est celle par laquelle toute la multiplicité donnée dans une intuition est réunie dans un concept de l'objet. C'est pourquoi elle s'appelle objective (2) », par opposition à l'unité subjective de la conscience, détermination du sens intime. Tout jugement, par conséquent, est fondé dans l'unité de l'esprit et s'explique par elle seule.

Les détails de cette théorie et l'examen comparatif des deux éditions de la *Critique de la Raison pure* indiquent chez Kant une certaine hésitation; si la pensée fondamentale, la nécessité de la synthèse, s'y exprime des deux côtés, la distinction des trois moments psychologiques de la synthèse dans la première édition est incontestablement confuse, aussi bien que les propositions qui introduisent, dans la seconde édition, la représentation du moi pensant, du « Je pense » qui accompagne toute autre représentation sans avoir aucune origine sensible. Ce n'est pas l'expression qui est obscure, mais l'idée; Kant semble vouloir se maintenir dans un problème de logique; or, il ne peut traiter la question de la synthèse sans avoir recours à la psychologie, car il entend réfuter les empiristes anglais qui, eux, s'en tiennent à l'analyse de la conscience.

(1) *Kritik der reinen Vernunft*, 2e éd. p. 107 et suiv. du vol. III de l'Édition citée plus haut.

(2) *Ibid.*, p. 113.

Digitized by Google

Aussi sa conception de la synthèse est-elle moins riche et moins féconde pour la psychologie que celle de Leibniz.

La première édition ne distingue pas nettement le rôle de « la synthèse de la reproduction dans l'imagination »; elle reste attachée à la synthèse de l'appréhension dans l'intuition; la synthèse imaginative ne nous apprend vraiment rien au delà de la première. Par contre, la troisième manifestation synthétique, « la synthèse de la recognition dans le concept », dont l'importance ne pouvait échapper au logicien, n'est pas suffisamment reliée aux deux autres; on devrait sentir le mouvement qui conduit de l'une à l'autre; trop souvent le kantisme est schématique et se ressent de l'influence persistante de la scolastique.

La première édition fait ressortir le rôle de l'unité de l'aperception dans la liaison de l'expérience au moyen des concepts: c'est cette unité transcendentale qui fait de tous les phénomènes possibles d'expérience un ensemble de représentations unies par des lois (1) : on pourrait définir la raison comme principe d'organisation et de cohésion dans l'ensemble des objets de représentation. Cette unité serait impossible, dit Kant, si dans la connaissance de la multiplicité, l'esprit n'avait conscience de l'identité de la fonction par laquelle il unit synthétiquement l'expérience en un tout. Or, cette idée-là n'est pas nette : s'agit-il ici du tout logique et unitaire de la raison? La fonction serait alors purement logique. Est-il question de la fonction psychologique? On le croirait à voir, dans ce qui suit, que la conscience de l'identité de soi est à la base de la synthèse des représentations selon les concepts. Et auparavant (2), nous lisons que l'unité synthétique est transcendentale, et que nous n'en avons conscience que dans l'aperception

(1) 1er Édit., p. 81-82.
(2) *Ibid*, p. 81.

Digitized by Google

empirique. Kant n'a su comment définir la conscience de l'unité aperceptive, et les changements de la deuxième édition prouvent l'indécision de sa pensée. Quoi qu'il en soit, lui aussi, il reconnaît, par l'analyse des représentations, la nécessité de la synthèse mentale.

III.— Dans le problème de la liaison des représentations, les recherches expérimentales ont donné l'occasion à la méthode introspective d'acquérir des données nouvelles et de préciser les données antérieurement recueillies par les psychologues. La méthode de laboratoire seule ne pouvait avoir de sens si les sujets n'enregistraient leurs impressions; la cinquième et dernière édition allemande de la *Psychologie physiologique* de Wundt tient compte, beaucoup plus largement que les précédentes, des observations des sujets. J'avais, lors des expériences que je fis au laboratoire de Leipzig au moyen de la méthode des réactions (1), attiré vivement l'attention sur ce que je nommais alors les « rapports subjectifs », c'est-à-dire sur la notation, par le sujet se servant de la méthode introspective, du sentiment qu'il avait de son attention et de la valeur de sa réaction. En tenant compte de l'observation interne dans les recherches sur la liaison des représentations, Wundt, dans la cinquième édition de son livre, fait une large place aux états affectifs qui accompagnent l'activité mentale; ceux-ci reposant sur des données purement subjectives, l'observation de soi et la méthode expérimentale se complètent et s'éclairent réciproquement.

On sait que Wundt, dans sa théorie bien connue de l'aperception, admet une activité propre de la conscience ; celle-ci n'est pour lui ni l'épiphénomène des matérialistes

(1) *Philosophische Studien*, tome VI.

Digitized by Google

ni une résultante d'éléments sensibles ou de représentations extérieures les unes aux autres, comme chez les sensualistes et les associationnistes. Dans la dernière édition plus encore que dans les précédentes, il accentue sa polémique vis-à-vis des psychologues anglais et les critique à plusieurs reprises très vivement (1). Ses critiques nous paraissent justifiées : à croire les associationnistes, soutient Wundt, les représentations seraient des états intellectuels juxtaposés, conservés dans le souvenir et s'attirant en séries successives ; or l'association successive n'est qu'un cas-limite pour des associations plus profondes, et ces dernières ne répondent nullement à une combinaison d'états mutuellement extérieurs. Prenons l'assimilation, dont voici un exemple entre mille : nous voyons un décor de théâtre qui nous donne l'illusion d'un paysage réel ; ce n'est pas que successivement la représentation actuelle du décor ait exercé une attraction sur un souvenir ou une représentation passée évoquant un paysage réel ; mais au moment même où nous voyons le décor, bien que notre perception soit celle d'un décor et rien de plus, nous croyons apercevoir un paysage, nous confondons en une seule représentation l'image du paysage et celle du décor : un cas comme celui-là s'expliquerait mal par l'association successive des Anglais.

En maint passage, Wundt invoque contre le système artificiel des associationnistes les faits que lui suggèrent les expériences et les remarques des sujets qui prirent part à ses recherches. Il croit du reste que les lois d'association n'ont rien introduit de nouveau dans la psychologie ; en vérité, leurs auteurs ont donné une apparence scientifique à une division qui remonte à Aristote, celle

(1) *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig, Engelmann, vol. III, p. 544 et suiv.

Digitized by Google

des idées d'après la similitude et le contraste, la simultanéité et la succession.

Non seulement le système des associations offre de la vie mentale un schéma facile, mais il l'intellectualise beaucoup trop. Wundt a remarqué, dans les expériences sur les associations, qu'en de nombreux cas, une excitation provoquait non pas une représentation d'objet ou un concept, mais un sentiment: c'est par le sentiment alors que l'association s'établit; or, ces cas excluent d'emblée les attractions par similitude aussi bien que par contiguïté successive. Nous noterons cet exemple caractéristique (1): dans une expérience sur les associations, on présente au sujet, comme excitation, un tout petit mot écrit sur une grande surface blanche; ce que cette excitation éveille chez le sujet se traduit tout d'abord par un sentiment d'esseulement: l'impression et l'état affectif débordent ici la représentation.

Wundt admet néanmoins que l'association existe comme type de liaison dans la vie de l'esprit : il estime d'autre part que l'association atteint non des représentations seulement, mais des éléments plus simples, sensations ou états affectifs élémentaires. Cependant jamais l'introspection ne nous fait connaître de sensations ou d'états affectifs de ce genre, mais toujours des représentations : c'est que jamais ces états élémentaires n'existent, isolés, dans l'esprit : ils sont nécessairement associés ; nous ne pouvons les dégager que par analyse et par abstraction (2).

Il y a donc, pour Wundt, *liaison* et même *synthèse* dans toute l'étendue de la vie mentale : en effet, les états élémentaires que seule l'abstraction dégage, sont unis de

(1) Ouvrage cité, t. III, p. 552.
(2) *Ibid.*, p. 522.

Digitized by Google

telle manière qu'ils disparaissent dans la représentation qui les fusionne. Ils se fusionnent nécessairement. La conscience ne peut modifier les lois de cette synthèse. Vis-à-vis d'elles l'aperception ou volonté consciente est passive. Elle les reçoit sans les transformer (1). Le processus de liaison qui existe dans toute association n'est pas une simple addition, mais une fusion d'éléments qui ne subsistent jamais à l'état isolé, en un tout complexe nouveau, différent de ces éléments même (2). Wundt a tenté une classification des différentes formes d'association. Au plus bas degré, nous trouvons des combinaisons simultanées qui sont intensives quand les sensations sont de même nature, comme dans la composition d'un son et de ses harmoniques, et extensives si les sensations portent sur des éléments dissemblables. Il insiste ensuite sur l'*assimilation* des représentations et sur leur *complication* (3). L'intérêt de ces pages repose sur le grand nombre de faits et de résultats d'expériences qu'elles envisagent. Mais notre but est d'en dégager l'idée directrice sans en reprendre le détail : cette idée, c'est la liaison d'éléments qui n'existent jamais à l'état isolé, ne ressemblent donc pas aux « ideas » des associationnistes anglais, mais se combinent toujours en des synthèses différentes de ce qu'ils seraient tous ensemble, livrés à eux-mêmes.

Sans doute il existe des associations successives de représentations; mais celles-ci ne se réduisent jamais à des combinaisons abstraites, comme le voudraient les psychologues anglais. Ce serait, comme le disait Bergson, réduire la conscience à des combinaisons d'atomes psy-

(1) *Ibid.*, III, 576.
(2) *Ibid.*, III, 525 et 560.
(3) *Ibid.*, III, p. 528-544.

Digitized by Google

chiques. Chacune de ces associations entraîne le système synthétique précédemment rappelé et présente les matériaux à une activité plus profonde de l'esprit, celle des liaisons aperceptives : en vérité, les liaisons successives de représentations par similitude ou par contiguïté ne sont que des *limites* ou des tendances associatrices, aptes à une classification schématique, jamais des éléments de la réalité consciente.

L'ensemble des associations envisagées jusqu'ici sert de matière, disions-nous, à une activité plus complète et plus profonde de l'esprit, qui se manifeste dans les liaisons créées par l'aperception active. Wundt divise donc l'ensemble des liaisons synthétiques qui unissent les faits conscients, en liaisons associatives et liaisons aperceptives. Ce qui permet de les distinguer, c'est, d'après la nouvelle version que donne Wundt dans sa cinquième édition, l'état du sentiment dans l'un et dans l'autre cas. Définissons-les d'abord : les liaisons associatives sont des processus provoqués exclusivement par l'action des impressions présentes ou des dispositions représentatives préexistantes. Ici, l'idéation est déterminée dans un sens, elle obéit à l'impulsion qui lui est donnée soit par l'excitation (impression présente), soit par l'acquis représentatif antérieur. L'aperception est alors passive; elle s'accompagne d'états affectifs déterminés qui présentent diverses formes, selon la direction de l'association, telles que le sentiment de connaissance, de reconnaissance, de souvenir (1).

L'aperception peut aussi être active (2) : alors elle établit volontairement des rapports logiques entre les représentations, soit pour combiner celles-ci, soit pour les décomposer : ainsi le concept est un produit de l'aper-

(1) *Ibid.*, III, 564.
(2) *Ibid.*, III, p. 572 et suiv.

Digitized by Google

ception active. Si elle n'existait pas, notre pensée se réduirait aux seules images, et la liaison de ces images serait déterminée unilatéralement par l'action des objets sur nous et par les relations antérieurement formées sous l'influence du monde extérieur. L'aperception active décompose d'autre part la totalité intuitive des représentations, en les divisant et en établissant entre leurs parties des rapports non encore formulés.

L'aperception active s'accompagne d'états affectifs spéciaux; la représentation se marque d'une forte tonalité affective qui sert de motif à l'entrée en jeu de l'aperception; cette dernière fonction provoque des *sentiments d'activité*, liés du reste à toute volition, aussi bien si l'effort se traduit par l'attention que s'il s'objective en mouvement. L'effort attentif produit des liaisons logiques entre représentations ou décompose celles-ci; en même temps il se manifeste de manière directe par les sentiments d'activité. Le résultat de l'aperception active est finalement une modification du contenu conscient; elle exerce un choix; la représentation sur laquelle elle se porte est élevée à un degré de clarté refusé aux autres représentations possibles; l'aperception en tant qu'attention volontaire est donc restrictive et donne à la conscience plus d'unité. Unité et choix, ainsi se manifeste-t-elle dans sa fonction active (1).

L'aperception, se dégageant dans sa forme la plus marquée, porte donc les caractères de la volonté. Les liaisons aperceptives expriment l'activité propre de la conscience plus profondément que les liaisons associatives. La conscience est, finalement, volonté.

Les transformations que Wundt a fait subir à son

(1) *Ibid.*, III, p. 342 et suiv.

Digitized by Google

grand ouvrage de psychologie témoignent d'une incontestable honnêteté scientifique et nous donnent l'exemple d'un travail assidu, d'une recherche inlassable de perfectionnement et de progrès; les notations intéressantes que contiennent les différentes éditions se multiplient ainsi que les résultats d'expériences toujours renouvelées. Le nombre de faits rapportés est considérable. Les méthodes sont appliquées avec précision.

Il est difficile pourtant de dégager les idées directrices; les additions souvent très importantes auraient dû provoquer une refonte encore plus complète que celle de la cinquième édition. Ainsi, le rôle des sentiments, qui n'est étudié que dans cette édition, ne se comprend pas nettement; il semble se juxtaposer aux caractères de l'aperception; si parfois la pénétration est plus complète entre aperception et sentiment, l'explication du sentiment ressort mal d'une lecture attentive de l'ensemble.

Le désir de tenir compte d'un grand nombre de faits particuliers, dégagés par les expériences qui, nécessairement, visent des aspects strictement délimités de la vie consciente, entraîne l'auteur à se reprendre souvent, à tenir compte de tendances diverses, sans qu'il puisse aisément les faire converger et en montrer l'unité. La théorie associationniste est critiquée, mais certains postulats de cette théorie n'ont pas été suffisamment éliminés: il en est ainsi de la notion d'éléments. Nous ne croyons pas que, même d'une manière abstraite, on puisse parler d'éléments dans la vie psychologique. La sensation comme élément est incompréhensible; elle n'existe que dans la synthèse et désigne un rapport complexe (1).

Nous ne pouvons admettre non plus la hiérarchie établie

(1) Voir notre chap. III, § 4.

Digitized by Google

par Wundt dans sa classification des produits de l'aperception passive d'abord, active ensuite. Il se forme, dit-il, dans la conscience un système d'associations qui s'impose à l'aperception active sans qu'elle ait pu intervenir. Ce système d'associations est rapporté à l'aperception passive. Pourquoi l'aperception est-elle tantôt active tantôt passive? Ou bien n'est-ce là qu'une distinction abstraite sans application au réel ? Il nous semble que toute perception implique l'activité du sujet. Nous avons dit pourquoi. Nous ne croyons pas que cette activité accepte d'une part certaines combinaisons suggérées à la conscience par les impressions extérieures, et d'autre part qu'elle soumette l'acquis passif à un travail logique. Les raisons de ce dualisme échappent à la réflexion. Il paraît plus inexplicable encore si on range les manifestations dans un ordre chronologique, en supposant que l'être conscient subisse d'abord, dans ses représentations, l'ordre imposé par l'extérieur et ne les transforme que postérieurement.

Il se pourrait que l'aperception parût active ou passive selon le point de vue auquel on se place : si par exemple on étudie l'habitude, elle semble passive : mais alors il faut établir entre les deux notions, activité et habitude, un rapport exact. En aucun cas pourtant il ne serait aisé d'admettre des associations produites exclusivement par les impressions qui suivent l'excitation extérieure, car ces impressions sont inséparables du travail de l'esprit, de l'exploration active du monde extérieur par le sujet.

Si enfin l'aperception est volonté, elle ne peut jamais être entièrement passive ; l'effort qu'implique la volonté peut diminuer, se rapprocher d'un minimum; s'il atteint le zéro, il cesse d'être; il n'y a plus alors ni effort, ni volonté, et l'être conscient se dissocie en tendances divergentes; les impressions diverses l'ont emporté sur la syn-

Digitized by Google

thèse. Wundt ne paraît pas du reste avoir fait ressortir toute la valeur de la synthèse mentale; sa conception l'implique, mais elle s'en dégage mal. De même l'automatisation est parfois invoquée, mais on n'en saisit pas le sens et nulle part les deux tendances n'apparaissent nettement : elles ne sont pas étudiées en elles-mêmes ni dans leurs relations. La psychologie de Wundt a toutes les qualités de documentation et de prudence exigées du savant. D'autre part, on trouve chez lui des idées fécondes, comme celle d'une aperception qui est en même temps attention et volonté. Mais il semble que l'ordonnance des faits par les principes laisse à désirer ainsi que la critique philosophique de ces principes, leur mise en valeur, leur systématisation.

IV. — Parmi les adeptes d'une psychologie fondée sur l'expérience, nous parlerons maintenant de Höffding, dont l'œuvre nous paraît très intéressante par rapport au problème de la Synthèse mentale. L'idée directrice de l'*Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, comme le docteur Pierre Janet le fait remarquer dans la préface de l'édition française (1), est la suivante : « La conscience est essentiellement un effort vers l'unité, une force synthétique, » et non la sommation de sensations et de traces de sensations. « Il est impossible, écrit Höffding (2), de décomposer la conscience en une série de sensations isolées, subsistant par elles-mêmes et complètement indépendantes les unes des autres sous le rapport de leur production et de leur qualité. *Chaque sensation isolée est déterminée par l'ensemble et par le rapport mutuel des différents états ou*

(1) 2e Edition, préface, page IV. Paris, F. Alcan, 1903. Nous citerons d'après cette édition.

(2) Pages 147-148.

Digitized by Google

parties d'un même état. Nous pouvons appeler cette loi générale qui, nous le verrons, s'applique aussi à d'autres éléments de la conscience, la *loi de relation.* »

Il résulte de cette loi « qu'il est impossible de tirer une ligne de démarcation précise soit entre la *perception sensible* et la *mémoire*, soit entre la *perception sensible* et la *pensée* (1) ». Toute sensation appelle un discernement, une comparaison élémentaire, par conséquent la mémoire et la pensée.

Enfin, « la loi de relation fait paraître au grand jour l'intime connexion qui relie toutes les sensations : elles existent à titre de parties du même tout, d'éléments *d'une seule et même conscience* qui les embrasse et les réunit toutes ensemble... Ainsi donc, même lorsque nous nous représentons la vie consciente comme une série de sensations, elle suppose nécessairement une *synthèse* (2) ».

Höffding donne l'exemple très lumineux des sensations kinesthétiques, c'est-à-dire des sensations de déplacement ou d'effort qui accompagnent nos mouvements ; ces sensations que nous percevons unifiées sont, d'après des recherches expérimentales récentes, de véritables intégrations de petites sensations ; elles font comprendre qu'il n'existe pas de sensation *simple*, mais que toute sensation, pour se produire dans la conscience, exige l'activité de la mémoire et de l'attention, en un mot, le travail de synthèse qui définit la conscience elle-même.

Si, au lieu d'envisager la notion de sensation, nous envisageons l'ensemble de notre perception du réel, nous constatons que « les choses nous sont toujours données comme faisant partie d'un ensemble ». En effet, nous ne connaissons des choses que leurs propriétés, c'est-à-dire la

(1) Page 150.
(2) Page 151.

Digitized by Google

manière dont elles agissent et réagissent les unes sur les autres : un objet *isolé* serait inexistant pour nous. C'est pourquoi la pensée n'en reste pas à constater la simple succession des phénomènes, mais cherche la continuation dans le changement et, en dernier ressort, *l'identité derrière les diversités* (1). Quand donc nous fixons les séries de causes et d'effets, c'est non par une juxtaposition de sensations qui ne feraient que reproduire en nous une image plus ou moins fidèle du monde extérieur, c'est « par une activité systématique » de notre conscience, par la synthèse consciente (2).

Il suffit, pour faire apparaître l'unité consciente dans toute sa netteté, d'envisager le souvenir, fait psychique fondamental. « Lorsque surtout le fait dont on se souvient est immédiatement reconnu, l'unité de la conscience se manifeste d'une manière intime. La même unité synthétique se manifeste dans toute *comparaison* (perception de la ressemblance, de la différence, ou des deux) : en effet, ce que l'on compare, ce sont des éléments divers (sensations ou représentations, etc.), qui sont maintenus ensemble et ne se montrent semblables ou différents que pour cette raison. Pour que des éléments apparaissent semblables ou différents, il faut qu'ils soient embrassés dans une seule et même pensée, dans un seul et même acte de conscience.

« Le caractère en question se retrouve encore dans le sentiment du plaisir et de la douleur. Un sentiment douloureux naît de la séparation ou de la scission de notre être. C'est ce qui est vrai, à la lettre, de la douleur psychique produite par la déchirure d'un tissu organique. Si notre être ne possédait pas d'unité, la douleur serait inexpli-

(1) Page 271.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

cable : la douleur moral eou idéale elle-même ne s'explique pas autrement. Le chagrin provient de l'opposition tranchée qui existe entre la réalité de la perte et l'idée de la valeur de l'objet perdu. Dans la déception se marque le contraste de ce que nous attendions avec ce que nous avons réellement obtenu. Dans le doute, la douleur vient de ce que deux termes contraires d'une alternative tirent plus ou moins violemment l'esprit en des sens opposés. La douleur, aussi bien morale que physique, est le signe d'une dissolution, tandis que le sentiment de plaisir paraît lié à un équilibre harmonieux des éléments qui composent notre état.

« L'activité synthétique apparaît aussi dans la *volonté*. Toute volition implique une concentration, puisque toutes les pensées et tous les sentiments y sont orientés vers un but déterminé. Ce groupement intervient aussi bien dans l'instinct que dans la tendance et la résolution. C'est peut-être ici que le caractère cité s'applique le mieux : si par volonté nous entendons la conscience de sa faculté active, nous pouvons justement appeler volonté cette activité synthétique sous toutes ses formes (1). »

La conscience se montre donc comme une synthèse qui fusionne, par un seul acte, la conservation et la reproduction de faits antérieurs et les états simultanés; s'il faut le changement pour provoquer l'acte conscient, au milieu de ce changement c'est la conscience qui impose l'unité. Cette unité se dissout-elle, la synthèse consciente vient-elle à faiblir, l'esprit est envahi par les idées fixes; l'absence de connexion n'existe pour la conscience que dans l'enfance, dans le passage du rêve à la veille et dans la désorganisation mentale.

(1) Pages 65-66.

Digitized by Google

L'unité synthétique, tel est le caractère actif de la conscience; or si, au milieu de la multiplicité des phénomènes, elle se distingue par sa concentration, elle est activité ou, si l'on veut, *volonté*. Par ces considérations. Höffding se rattache « à l'une des doctrines capitales de la philosophie de Kant (1). »

Ainsi donc, ni sensations extérieures ni sensations de mouvement ne sont des *éléments* psychiques, mais déjà des synthèses (2). Le terme d'*élément* n'est pas, pour le psychologue, ce qu'il est pour les sciences mécaniques. Si le psychologue l'emploie, il doit s'expliquer pour éviter toute confusion. Il entendra par élément « une face ou une qualité particulière d'un état ou d'un phénomène de conscience (3). » Toute perception sensible implique en effet une comparaison involontaire, mais nécessaire, donc une fonction de la pensée par laquelle nous incorporons la sensation au contenu de la conscience (4).

Et les mouvements, même réflexes et spontanés, nous conduisent aussi à la conception d'une nature active chez l'être pensant. Si l'attention, au début de son évolution dans l'individu et dans l'espèce humaine, est requise par les changements extérieurs, si elle est spontanée avant d'être volontaire, elle est, même sous sa forme primitive, recherche et accommodation; comme telle, elle implique l'activité psychique (5).

Partout, dans la vie psychique, l'activité synthétique

(1) Page 151.

(2) Page 137.

(3) Page 25. Le terme « phénomène de conscience » nous paraît abusif, nous avons dit pourquoi. Disons *fait* de conscience et nous serons d'accord avec Höffding.

(4) Page 169. Nous renvoyons à un raisonnement analogue de Élie Halévy, cité au chap. III, § 4.

(5) Page 156.

Digitized by Google

de la conscience s'impose à l'interprétation des faits. On la trouve dans la perception sensible; elle domine encore les associations d'idées, dont la forme essentielle est l'association de la partie avec le tout; cette forme et les autres qui en dépendent, relèvent de la loi de totalisation qui règle les associations (1), et par conséquent, suppose à sa base la synthèse.

« Les éléments particuliers d'un même état conscient existent seulement comme unités d'une somme. » Encore ici, « toute association est une synthèse (2). » Mais les associations ne se bornent pas à des liaisons d'idées; elles dépendent de tendances plus profondes (3); les associations de représentations entre elles sont plus superficielles que celles du sentiment et de la connaissance. Si l'on n'isole pas, par abstraction, le côté purement intellectuel de la conscience, on constate que la totalisation et la synthèse portent sur des ensembles qui comprennent les différentes manifestations de la vie mentale. C'est ainsi que s'établit l'idée du *moi* (4). Le moi est, dans toute son ampleur, l'unité formelle de la synthèse; nous n'en prenons jamais conscience complètement; nous n'en avons pas d'intuition intégrale. Mais cette unité formelle se traduit par une unité réelle qui est l'impression de notre activité personnelle. Il est de toute importance, pour comprendre la volonté, de se faire une idée du moi, c'est-à-dire de la personnalité complète. C'est le moi, en effet, et la synthèse intégrale de la personnalité ou le caractère qui expliquent les actions volontaires; ce ne sont pas des motifs qui agiraient mécaniquement sur nous (5). Aussi

(1) Voir chap. I, § 2 de ce livre.
(2) Page 208.
(3) Page 209.
(4) Pages 174 et suivantes.
(5) Pages 414-415.

Digitized by Google

le caractère est-il plus large que la petite partie éclairée de la conscience (1). Ce qu'on appelle les motifs, les raisons qu'on analyse pour expliquer ses actes, ce ne sont, au point de vue psychologique, que certaines formes ou aspects déterminés de notre caractère, de nous-mêmes (2). Ainsi la volonté est le terme dernier auquel s'arrête l'analyse psychologique. Il faut toujours « une force, qui maintienne ensemble les divers éléments de la conscience et en fasse, par leur union, le contenu d'une seule et même conscience (3). » Le corps est comme le symbole de la conscience, car, au point de vue physiologique, il y a concentration des excitations et des mouvements dans le cerveau et régularisation des centres inférieurs par celui-ci.

Ces thèses rattachent, nous semble-t-il, la psychologie de Höffding aux écrits de Leibniz, qui semble ainsi avoir, par la richesse de son génie, exercé une influence sur les psychologues les plus récents.

Nous souscrivons volontiers à la détermination si précise et si complète que Höffding donne de la notion de synthèse mentale. Nous croyons justes aussi les rapports qu'il établit entre synthèse, activité ou force propre de l'esprit, et volonté.

V. — La psychologie française, pendant ces dernières années, n'a pas peu contribué à développer la notion de synthèse mentale; on tente ici d'expliquer la vie de l'esprit par un double courant: la conscience créatrice qui est un progrès et une systématisation graduelle, une acti-

(1) Page 437.

(2) Page 435. Il est à peine besoin de signaler les analogies qui rapprochent en tout ceci Höffding de Bergson.

(3) Page 129. Entre Wundt et Höffding, cette conception de la volonté permet d'établir certains rapprochements

Digitized by Google

vité synthétique ; — l'habitude, qui explique tout ce qu, dans notre idéation, nos sentiments et nos actes, tend à se conserver en se répétant. Déjà Maine de Biran, puis Ravaisson peuvent être considérés comme les promoteurs de cette théorie. Il fallait qu'elle pût se vérifier par les méthodes diverses que les psychologues du XIXe siècle imaginèrent pour explorer plus profondément une réalité très complexe, et se développer de façon à expliquer non plus les tendances générales, mais les faits particuliers de la vie mentale. Le docteur Pierre Janet, au moyen de l'hypnotisme et grâce aux ressources de la pathologie mentale, a exploré le domaine de l'automatisme psychologique avec le plus grand soin ; il a recueilli un nombre considérable d'observations et a tenté de classer et d'expliquer les faits observés par lui. C'est surtout dans son ouvrage justement célèbre intitulé *L'Automatisme psychologique* (1) et dans *Les Obsessions et la Psychasthénie* (2) que l'on trouve les idées psychologiques auxquelles l'examen des faits a conduit l'éminent savant. L'ouvrage intitulé *Névroses et Idées fixes* (3) apporte aussi de nombreux documents à la question, sans pourtant renfermer la systématisation nouvelle que présentent *Les Obsessions et la Psychasthénie*.

L'Automatisme psychologique donne les résultats d'une exploration expérimentale de la subconscience par la méthode hypnotique. Si l'activité consciente et volontaire implique une synthèse très complexe d'idées, par l'attention qu'exige l'application de notre effort au réel, la nécessité de nous y adapter et d'agir, il y a d'autre part de nombreux actes accomplis par nous, qui ne sont que la

(1) Paris, F. Alcan, L'ouvrage a eu, depuis 1889, plusieurs éditions.
(2) F. Alcan, 1903.
(3) F. Alcan, 1898.

Digitized by Google

répétition d'anciennes adaptations; pour ces derniers actes, un minimum d'images sensitives et motrices suffit. La synthèse définit la conscience; la répétition et l'automatisme caractérisent les faits subconscients.

Les faits subconscients sont explorés par la méthode hypnotique qui permet de les mettre à nu et de reproduire certains d'entre eux en les isolant de la conscience intégrale; or, ils présentent les mêmes caractères que la synthèse par laquelle se définit l'adaptation consciente et volontaire au réel. Si l'on isole certains états psychologiques, qui ne se rattachent pas à l'idée d'un moi, comme dans la conscience, on constate que les gestes successifs et les émotions qui les accompagnent émanent d'une ancienne synthèse conservée dans la subconscience; un aspect de cet ensemble synthétique, une émotion, une sensation, une attitude étant donnée au sujet, l'ensemble renaît et se complète. Dans les cas de désagrégation de la personnalité, il se détache du moi total des groupes de tendances subconscientes qui prennent une vie propre et envahissent l'attention, la détachent d'une vision saine du réel. Par contre, chez l'individu dont la force mentale est grande, toutes les synthèses collaborent, en un bon équilibre, à l'activité consciente et volontaire; l'automatisme seconde celle-ci sans la contredire; il y a harmonie entre l'activité subconsciente et la conscience. Entre la désagrégation du moi en plusieurs personnalités successives ou simultanées et le pouvoir d'attention le mieux adapté à la réalité et le plus synthétique, s'échelonne la variété infinie des individus, depuis les types de faiblesse et de dispersion mentale jusqu'à la concentration et la puissance du génie.

Tout acte est, à l'analyse, un produit complexe de la synthèse mentale et de l'automatisme. Une répétition

Digitized by Google

quasi littérale d'actes antérieurs reçoit toujours quelque lumière du contrôle de la conscience; la synthèse s'aide, inversement, de l'acquis. Mais il n'est pas, pour l'individu pensant, de passivité pure; même dans la perception sensible en apparence la plus simple, on trouve l'activité synthétique qui est, en somme, volonté. « Comme le disaient les anciens philosophes, écrit Pierre Janet (1), être c'est agir et créer, et la conscience, qui est au suprême degré une réalité, est par là même une activité agissante. Cette activité, si nous cherchons à nous représenter sa nature, est avant tout une activité de synthèse qui réunit des phénomènes donnés, plus ou moins nombreux, en un phénomène nouveau (2) différent des éléments. C'est là une véritable création, car, à quelque point de vue que l'on se place, « la multiplicité ne con- « tient pas la raison de l'unité (3), » et l'acte par lequel les éléments hétérogènes sont réunis dans une forme nouvelle n'est pas donné dans les éléments. Au moment où, pour la première fois, un être rudimentaire réunit des phénomènes pour en faire la sensation vague de douleur, il y eut dans le monde une véritable création. Cette création se répète pour chaque être nouveau qui réussit à former une conscience de ce genre, car, à proprement parler, la conscience de cet être qui vient de naître n'existait pas dans le monde et semble sortir du néant. La conscience est donc bien par elle-même, dès ses débuts, une activité de synthèse.

« Il est impossible de dire quels sont les premiers éléments qui sont ainsi combinés par la conscience. De

(1) *Automatisme psychologique*, p. 483-484.

(2) Le mot « phénomène » est pris ici dans un sens plus large que dans son emploi strictement logique.

(3) Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

même que la physiologie trouve l'organisation dans tous les éléments du corps organisé, la psychologie trouve déjà une organisation et une synthèse dans tous les éléments de la conscience auxquels elle peut remonter. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y a des degrés d'organisation et de synthèse de plus en plus complexes. Les petites synthèses élémentaires sans cesse répétées deviennent les éléments d'autres synthèses supérieures. Étant plus complexes, ces nouvelles synthèses sont bien plus variées que les précédentes; quoique en restant toujours des unités, elles sont des unités qui ont des qualités différentes les unes des autres. De même que les êtres composés d'une seule cellule sont tous pareils et que les êtres composés de plusieurs cellules commencent à prendre des formes distinctes, les consciences vagues de plaisir et de douleur deviennent peu à peu des sensations déterminées et d'espèces différentes. Chaque sensation est ainsi un tout, un composé, dans lequel des éléments de conscience correspondant eux-mêmes à des mouvements très simples ont été combinés. Il ne faut pas dire qu'un enfant apprend à sentir telle sensation, qu'il apprend ensuite à faire le mouvement complexe correspondant; il a appris les deux choses en même temps, et la coordination des mouvements s'est faite en même temps que l'organisation des éléments de la sensation. »

C'est en étudiant les hystériques, « chez lesquels l'automatisme s'accompagnant souvent de subconscience se distingue très nettement de la synthèse mentale volontaire, attentive et douée de conscience personnelle (1) », que Pierre Janet avait pu établir la distinction essentielle entre synthèse et automatisme. En étudiant les états qu'il

(1) *Obsessions*, I, p. 476.

Digitized by Google

a nommés psychasthéniques, il veut établir une hiérarchie dans les opérations mentales (1).

L'opération mentale qui disparaît la première chez tous les obsédés et qui est par conséquent la plus difficile pour eux, celle qui exige la concentration la plus complète de la personnalité, Pierre Janet l'appelle la *fonction du réel* (2). La fonction du réel constitue pour lui le premier degré, le plus élevé, dans la hiérarchie des phénomènes psychologiques. Il faut y distinguer trois formes : l'action volontaire sur les objets extérieurs, la persévérance dans l'achèvement et le pouvoir de régler volontairement les périodes de sommeil et de veille.

L'action sur les objets extérieurs, première forme de la première opération mentale, présente le plus de difficulté quand elle est *sociale* : Pierre Janet insiste sur ce point. Le psychasthénique se préoccupe avec exagération des sentiments des autres à son égard ; il en résulte une complication de ses actes, qui demandent une tension nerveuse considérable (3). A l'action sociale se rattache l'*action professionnelle* qui demande de l'application à un travail précis. L'action volontaire et sociale est d'autant plus difficile qu'elle exige un effort d'adaptation et implique du nouveau ; elle l'est aussi par son caractère de liberté et de personnalité ; « la synthèse mentale qui la détermine doit se trouver en accord avec la plupart de nos tendances principales nettement coordon-

(1) Nous attirons l'attention tout spécialement sur les pages 474 à 605 des *Obsessions et la Psychasthénie*. Il est entendu que la systématisation présentée par Pierre Janet n'est que provisoire ; néanmoins elle constitue un système de psychologie très intéressant dont nous donnerons ici un résumé et auquel son auteur nous pardonnera de présenter quelques objections. L'action commune est une condition essentielle, dans ce genre de questions, pour la recherche d'un peu plus de vérité.

(2) *Obsessions*, p. 477.

(3) *Ibid.*, p. 570.

Digitized by Google

nées (1) » ; l'action doit être coordonnée et avec les données du monde extérieur et avec l'ensemble de notre personnalité.

La persévérance dans l'achèvement, deuxième forme de la première opération, suit immédiatement; la troisième forme, l'acte du sommeil et du réveil, est placée « dans cette hiérarchie immédiatement après les actes volontaires, accompagnés du sentiment de personnalité et de liberté (2) ».

Au premier degré constitué par la fonction du réel et dans lequel se range d'abord l'action, prend place ensuite « l'attention qui nous permet de percevoir les choses réelles (3) ». Son œuvre consiste à « saisir une perception ou une idée avec le sentiment que c'est bien le réel ». Autre chose est de raisonner plus ou moins juste, autre chose de percevoir exactement le réel et d'y croire. La croyance au monde extérieur, à l'existence réelle des objets, est autre chose que le raisonnement et Pierre Janet la place au-dessus de l'intelligence qui raisonne.

Ces observations de Pierre Janet, disons-le en passant, ne prendraient un sens que dans une théorie de l'intuition. Nous renvoyons à ce propos au troisième paragraphe de notre premier chapitre.

Pierre Janet montre ensuite que, chez ses malades, l'attention éprouve moins de difficulté dans d'autres opérations, comme la perception intelligente d'une lecture; que la mémoire ne se rattache à la perception du réel que par l'évocation de souvenirs appropriés à la perception actuelle, et qu'enfin à la perception exacte du réel se rattache « la perception de notre unité, le sentiment que l'esprit est réellement parvenu à une synthèse mentale

(1) Page 478.
(2) Page 478.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

unique ». Enfin, une émotion « bien adaptée à la réalité donnée », comme celle que procure ce que le présent apporte de beau ou de bon, se rattache à l'action et à l'attention portant sur le réel.

Le premier degré, dans son ensemble, pourrait se résumer par « la présentification »; les malades ont des illusions sur le temps, ne se forment pas une notion précise du présent, c'est-à-dire d'un acte complexe « que nous embrassons dans un seul état de conscience (1) ». malgré sa durée et sa complexité.

Il faut bien ajouter que cette fonction du réel exigerait, si elle s'exerçait constamment, une tension d'esprit peu commune, et qu'elle ne requiert pas notre attention dans tous les moments de la vie. Pierre Janet le reconnaît avec raison. « Nous agissons très souvent sans avoir besoin de prendre à chaque instant des résolutions volontaires, des décisions nouvelles qui transforment notre vie; nous pensons sans avoir besoin de choisir à chaque instant entre des croyances et des négations (2). » De même, dans la perception du réel, il suffit souvent d'un simple signe, d'un seul caractère, pour que l'objet soit perçu sans peine dans son ensemble. Mais il y a des actes où la tension psychologique est indispensable, par exemple les actes sociaux dans lesquels il s'agit de montrer de la volonté.

Avant d'aborder la critique, passons en revue, d'une manière abrégée, la hiérarchie des actes psychiques. Le deuxième degré comprend des actes conscients qui se ramènent, en somme, aux mêmes opérations que ceux du premier degré, mais sans la concentration de ceux-ci et sans « l'acuité du sentiment réel (3) ». Pierre Janet a

(1) Page 482.
(2) Page 569.
(3) Page 482.

Digitized by Google

remarqué que bien des psychasthéniques accomplissent aisément, dans un état peu concentré d'attention, des actes qu'ils ne peuvent accomplir s'ils le veulent et s'y appliquent avec énergie. Ce ne sont pas des actes automatiques, mais des actes conscients sans application au réel ni au présent et accomplis avec un détachement apparent.

Au troisième degré seulement se placent le raisonnement, la mémoire représentative et l'imagination. Les psychasthéniques raisonnent souvent à perte de vue sans que leur raisonnement s'applique à des objets. Le raisonnement est plus aisé chez eux que l'action réelle. La mémoire représentative et l'imagination peuvent se produire avec facilité en étant dominées par les hasards de l'association des idées, et chez les psychasthéniques elles prennent le caractère de rêverie; et la rêverie arrive à la facilité la plus grande quand elle se répète avec monotonie.

Au quatrième degré figure le développement des émotions en elles-mêmes sans rapport avec le présent, très caractérisé dans les troubles vagues et sans objet qui relèvent des réactions viscérales et vasomotrices et constituent l'angoisse. En dernier lieu se placent les mouvements sans coordination et les agitations motrices; le rapport avec la réalité disparaît de plus en plus. Chez les psychasthéniques du docteur Janet, les fonctions psychologiques *disparaissent d'autant plus vite que leur coefficient de réalité est plus élevé* (1); plus il est bas, plus elles persistent longtemps.

Comment expliquer maintenant l'ordre de disparition et la hiérarchie des fonctions psychologiques? La fonction du réel ne s'exerce que par l'unification, la concen-

(1) Page 487.

Digitized by Google

tration, en un mot, par la synthèse mentale (1). Mais des observations rapportées par Pierre Janet prouvent qu'il faut ajouter une notion nouvelle à celle-là : la perception du réel se distingue par sa *richesse* ; « le nombre des sensations et des images données simultanément est considérable (2) », et parmi les sensations il faut noter les sensations de mouvement (3). Dans les groupes inférieurs par contre, la pensée est abstraite, décolorée et pauvre. La force de cohésion entre deux idées est d'autant plus grande que la masse de leurs éléments conscients et subconscients est plus considérable, faisait remarquer Stout (4).

La combinaison de la synthèse ou unification et de la richesse des faits unifiés conduit Pierre Janet à deux notions nouvelles, celles de *tension psychologique* et de *niveau mental;* le degré qu'occupent dans la hiérarchie esquissée précédemment les fonctions auxquelles un sujet peut parvenir, définit la force de la tension psychologique ou la hauteur du niveau mental chez ce sujet (5). Les oscillations du niveau mental doivent donc être étudiées; s'abaisse-t-il, on peut arriver à ce que Pierre Janet appelle crises de psycholepsie. Notre savant auteur recherche les influences qui provoquent ces oscillations, soit pour abaisser soit pour élever le niveau mental; on comprend l'importance de ces considérations et pour le médecin et pour le psychologue. Il serait trop long d'insister sur les interprétations ingénieuses qui sont proposées au sujet des sentiments d'incomplétude, des agitations forcées, des troubles systématisés, des idées

(1) Pages 491 et 495.
(2) Page 493.
(3) Page 495.
(4) Mind, July-Oct. 1891, cité par Pierre Janet.
(5) Page 496.

Digitized by Google

obsédantes; nous y renvoyons le lecteur qui se rendra compte par lui-même des applications multiples que trouvent les idées de Pierre Janet. Qu'il s'agisse en tout ceci d'un problème psychologique, c'est ce que l'éminent auteur n'hésite pas à proclamer; il sait que les hypothèses anatomiques sur le prétendu siège des états psychasthéniques sont d'autant moins admissibles que, selon toute vraisemblance, chaque fait mental a pour corrélatif physiologique l'activité synergique de nombreux centres cérébraux différents. C'est à la même conclusion que nous mène le paragraphe initial de notre premier chapitre.

Ainsi, la méthode pathologique conduit le docteur Janet à l'idée d'une fonction synthétique et d'une activité propre de l'esprit; nous constatons ici une convergence dans les notions directrices chez les philosophes et psychologues que nous avons étudiés. C'est à la même conclusion en effet qu'aboutissait Leibniz en appliquant la réflexion aux données de la perception interne, Kant en recherchant les conditions logiques de la représentation, Wundt par l'analyse de la liaison des représentations ainsi que par l'exploration expérimentale de l'attention, Höffding par ses considérations sur les associations et la volonté.

Tout en reconnaissant la haute valeur de la psychologie de Pierre Janet, nous voudrions soumettre à l'examen le détail de la hiérarchie qu'il propose pour les fonctions mentales. Nous avons à peine besoin de rappeler la somme de recherches, la pénétration d'esprit, l'originalité des méthodes enfin chez ce psychologue, qui réunit en lui les qualités du médecin et du philosophe. Beaucoup de ses idées resteront acquises à la psychologie, comme l'explication des rapports entre synthèse et automa-

Digitized by Google

tisme, dégagés par la méthode hypnotique, les caractères de la psychasthénie, les conceptions remarquables de la tension psychologique et du niveau mental. Aussi, que l'on ne se méprenne pas sur les critiques qui vont suivre : elles seront avant tout des questions.

Et d'abord, une classification aussi importante peut-elle être établie d'après la seule méthode pathologique? N'est-ce pas être un peu exclusif que de se baser sur les observations, même nombreuses, recueillies chez les hystériques et les psychasthéniques pour dresser un semblable tableau et y rassembler toutes les formes d'activité consciente? Nous allons voir en effet que ce tableau soulève un certain nombre d'objections.

Au premier degré, nous trouvons un terme purement abstrait, la « fonction du réel », que les définitions de Pierre Janet ne parviennent pas, d'après moi, à faire comprendre nettement. On croirait, à suivre les données de l'éminent auteur, que le sentiment ou la fonction du réel est un critère fixe, et il nous semble qu'il rappelle étrangement la fiction mille fois critiquée de l'homme normal qui est devenu de nos jours, dans certaines écoles de pathologie mentale, l'homme médiocre. En somme, selon Pierre Janet, l'homme dont la synthèse mentale s'adapte exactement au réel nous paraît un personnage peu intéressant, et répond trop au type de l'habile homme, de celui qui ne se laisse pas « mettre dedans » par les autres, mais pas saisir non plus par l'enthousiasme, l'idéal et ces nobles aspirations qui emportent l'esprit loin du réel.

Ensuite il me semble que le sens du réel varie selon les individus; pour un Beethoven, par exemple, le réel, le véritable réel, c'est l'œuvre qu'il crée; par conséquent un tel homme peut être très maladroit dans la vie quoti-

Digitized by Google

dienne, dans le réel des « gens quelconques », et paraître déséquilibré à la majorité des bourgeois, et même à un certain nombre de médecins, sans que le psychologue puisse le ranger parmi les fous ou parmi les psychasthéniques.

Le sens du réel se manifeste surtout dans les actes sociaux, les plus difficiles de tous. Soit ! Mais un homme de cœur, égaré soit dans un salon mondain, soit dans la vie politique et ses intrigues, se sentira désemparé, aura peut-être l'air stupide : quel est ici l'individu supérieur ? Le causeur superficiel, l'intrigant, l'habile homme qui tous s'adaptent à la « réalité présente », ou le grand génie maladroit ? Je crains que la classification du docteur Janet ne réponde guère à ces réflexions.

De plus, je ne saisis pas pourquoi l'acte professionnel est placé si haut dans la hiérarchie. Loin d'exiger du nouveau et de provoquer une synthèse plus riche, il tombe rapidement dans la routine : je dirai même qu'il s'exerce d'autant mieux « au point de vue social » qu'il devient plus routinier et heurte moins directement « la bonne marche de nos institutions », pour parler comme Joseph Prudhomme. Il relèverait donc de l'automatisme et non de la synthèse.

J'avoue ne pas comprendre non plus ce que fait, au premier degré, le pouvoir de s'endormir. Il vaudrait mieux, dans ce cas, choisir la faculté de bien respirer, de marcher avec rythme ou de parler élégamment ; au moins sont-ce là des fonctions volontaires qui révèlent un équilibre et une précision de mouvements qui nous rapprochent de l'adaptation au réel. Mais le pouvoir de s'endormir et de s'éveiller quand il le faut, et d'autre part l'insomnie, sont les indices d'un état de santé et d'un état de fatigue, non une fonction psychique.

Digitized by Google

Et quand Pierre Janet relègue le raisonnement au quatrième degré, a-t-il raison? Evidemment, si un homme, au moment où il faut agir énergiquement, se met à discuter avec lui-même et se perd dans d'interminables ruminations sur les suites possibles de ses actes, on peut douter de son bon sens; mais le raisonnement passe au premier degré chez ceux dont il forme l'occupation principale, comme chez le savant et le philosophe; les nombreux cas de distraction au réel présent, cités dans les biographies des mathématiciens, suffisent-ils pour qu'on relègue ceux-ci parmi les psychasthéniques? La rêverie, d'autre part, classée à un très bas degré par le docteur Janet, n'est-elle pas, pour les artistes, une source féconde d'inspiration? Enfin, lorsque le docteur Janet écrit: « Savoir jouir complètement du présent, de ce qu'il y a de beau et de bon dans le présent, c'est une opération mentale qui semble très difficile et digne d'être rapprochée sur ce point de l'action et de l'attention au réel (1) », il écrit pour les heureux de ce monde. Mais pour jouir constamment du présent quand on est révolté par la somme des injustices qui se commettent en chaque instant, il faudrait être aveugle, et je me demande si ce n'est pas l'homme indifférent et jouisseur qui rentre dans les cas pathologiques.

Dans sa forme actuelle, la classification de Pierre Janet a comme défaut d'être beaucoup trop abstraite, si l'on envisage la richesse du réel et la variété des tendances et des aptitudes. Son auteur n'a employé qu'une seule méthode et aboutit à une interprétation unilatérale du fait mental. Enfin, si l'on s'élève à une notion de la synthèse valable pour tous, il faut, pour l'établir, sortir de l'individuel et de l'exceptionnel, sinon l'on obtient un con-

1 *Obsessions*, p. 481.

Digitized by Google

cept mixte, trop abstrait pour servir de norme au réel, trop empirique pour conduire à une explication rationnelle des faits.

VI. — L'emploi de l'intuition intérieure et la méthode réflexive que nous avons exposés dans des travaux précédents (1) et que nous reprenons dans l'appendice de ce livre, constituent les méthodes psychologiques les plus complètes; elles impliquent toutes deux la notion de synthèse, mais à des points de vue différents.

Pour Bergson, qui peut être considéré comme le représentant le plus autorisé de la première de ces méthodes, synthèse signifie interpénétration des tendances qui composent la vie psychique de tout être conscient; l'interpénétration décrite ici n'est pas déterminée par des lois abstraites qui régleraient les échanges entre des éléments représentatifs; elle n'est pas non plus la marque de l'unité rationnelle dans la vie de l'esprit; elle est le *caractère*, qui s'explique par la qualité, la durée et la liberté. La nature de tout fait conscient, pour Bergson, est qualitative; la durée est la répercussion du vécu dans les tendances qui, en se maintenant, constituent la vie psychique; la liberté est la manière propre d'agir de l'être conscient, dont les actes ne sont pas une réaction mécanique et calculable, résultant de facteurs extérieurs à sa nature, mais l'expression de sa personnalité, de son intimité, de ses tendances propres. Sensations et représentations se rattachent au vécu; pour autant qu'elles ne se mécanisent pas sous l'influence de l'intelligence abstraite, de la science,

(1) *Jules Lagneau et la méthode réflexive*, Revue du Mois, mai 1906; *Raison et intuition; étude sur la philosophie de Bergson*, Revue des Cours et Conférences, 1906-1907; *Bergson et la méthode intuitive*, Revue du Mois, septembre 1907.

Digitized by Google

de la vie sociale et du langage, nos représentations sont qualitatives; leur portée et leur valeur dépendent de ce que nous les vivons intérieurement; les actes qui émanent des tendances qui constituent la personnalité profonde échappent aussi à l'automatisme et traduisent, chaque fois qu'ils se produisent, le moi intérieur, le moi réel. Le sentiment de ce moi, aussi bien que ses explosions de liberté, sont des poussées d'intuition; ce ne sont ni des combinaisons d'atomes psychologiques, ni l'application de principes rationnels au sensible. L'unité véritable de l'être vivant doit être cherchée dans l'intuition. Quant à l'accord rationnel des esprits dans la science et la vie sociale, il est plutôt un produit de l'intelligence, une façon de vouloir et de penser que les êtres conscients acquièrent par la nécessité pratique d'agir sur la matière, une entente intéressée, orientée vers l'extérieur, et non une entente morale et spirituelle.

La synthèse est donc intuitive pour Bergson ; le moment essentiel n'est pas l'action sociale, « la fonction du réel », telle que l'entend Pierre Janet. Celui-ci cherche l'explication de la synthèse mentale dans la réussite plus ou moins heureuse de son expansion au dehors ; Bergson croit qu'elle réside dans une organisation purement dynamique des tendances qui définissent chaque être vivant.

La méthode réflexive, d'autre part, nous fait comprendre le sens que prend la notion de synthèse dans les idées. Elle offre deux aspects essentiels : et d'abord, l'analyse de la vie consciente nous montre que la sensation n'existe pas comme élément simple, et qu'elle nous force à poser la représentation. Mais aucune représentation n'est isolée; entre les représentations il y a des rapports; dans la conscience de l'homme, la seule qui soit acces-

Digitized by Google

sible à notre observation, les rapports établis entre les représentations entraînent un travail d'abstraction et de comparaison : nous n'avons pas de représentation purement sensible; toute représentation participe du concept. Mais tout concept implique l'ensemble des lois logiques de l'esprit: en d'autres termes, tout concept est idée, toute idée est rapport et tout rapport est synthèse. Pour l'idéalisme, l'unité est implicitement contenue dans chaque rapport, c'est-à-dire dans chaque acte spirituel. C'est à l'établissement de rapports qu'est suspendue l'unité de la vie mentale (1). Ainsi notre vie mentale est d'un côté image, vécu, sentiment, continuel changement, va-et-vient dont notre conscience ne saisit pas la loi; et d'autre part, elle tend vers l'unité. « Les images participent au sentiment qu'à chaque instant de son existence l'être conscient a de son état général, et elles sont entraînées dans la mobilité du défilé incessant qui constitue le cours spontané de la vie consciente. Le rapport, au contraire, devient un centre fixe qui se détache dans la conscience comme s'il trouvait en lui-même de quoi justifier sa valeur et fonder son existence : par là même, il devient objet d'affirmation. C'est une même chose pour l'esprit de former un concept ou d'affirmer le rapport impliqué dans le concept (2). »

Ainsi l'intuitionisme et le rationalisme sont d'accord pour admettre synthèse et activité propre de l'esprit. Mais l'acte de l'esprit, pour le premier, est détaché de tout système logique de rapports; son lien est indéfinissable dans un système de termes logiques, parce qu'il est interpénétration qualitative, retentissement ou durée, et

(1) Brunschvicg, *Introduction à la vie de l'esprit*, pages 21-22; F. Alcan, 1900.

(2) *Ibid*, p. 22-23.

Digitized by Google

liberté; le logique ne vaut que pour l'intelligence qui, dominée par l'action, solidifie et matérialise ses produits, ainsi que le démontre Bergson dans l'*Évolution créatrice*; en le faisant, elle va à l'encontre de l'intuition vivante. Le rationalisme ne croit pas qu'il y ait contradiction entre la personnalité et la logique des rapports. Mais il lui reste alors quelque chose d'important à ajouter : car en effet, sous la forme d'un système statique de rapports, il donnerait tous les droits à la critique. Nous disions il y a un instant que la synthèse, telle que la dégage la méthode réflexive, offre deux aspects : le premier, c'est la participation de la vie mentale tout entière à l'idée.

L'autre, c'est le mouvement de l'esprit. Ce mouvement existe, parce que l'unité à laquelle tend l'esprit n'est jamais réalisée. Elle ne l'est jamais, parce que l'esprit n'est jamais posé dans sa totalité, mais se développe par une longue et complexe évolution, dans d'innombrables individus; en d'autres termes, l'esprit s'affirme par des actes individuels et non par l'application absolue et intégrale des lois rationnelles auxquelles il participe. Du fait qu'il se développe en une succession d'actes, en chacun de ses actes il réalise une synthèse de la multiplicité de ses moments antérieurs et du présent en une unité nouvelle; mais son progrès est indéfini. Ce qui donne les lois de la synthèse, en fin de compte, ce n'est pas l'équilibre de l'individu pris en lui-même, c'est le rapport entre chaque acte de l'esprit, qui ramasse en un tout les tendances antérieures, et l'idée d'une plus complète unité; c'est le mouvement qui entraîne l'esprit à se renouveler, à passer de l'état où il se trouve vers un état nouveau, ou, si l'on veut, c'est l'élan vers l'idéal, le besoin irrésistible d'idéal. Voilà ce qui se dégage de tous les efforts tentés par les hommes dans les manifestations

Digitized by Google

supérieures de leur activité, dans ces créations en lesquelles toute la vie spirituelle semble se projeter, comme si elle était aspirée par une force suprême, la recherche du vrai, l'art, la science, la morale, la vie religieuse (1). Ces considérations nous conduisent à la conclusion de cette étude, la liberté de l'esprit.

§ 3. — LA LIBERTÉ

Le problème psychologique de la liberté n'est pas un des premiers que se soit posés la philosophie européenne; les penseurs grecs, de Thalès à Platon, ont établi les termes d'un grand nombre de questions sans que celle de la liberté ait été formulée. Ainsi les problèmes concernant le vrai, la composition de la matière, le principe organisateur, le fini et l'infini, l'évolution et la révolution avaient tous été posés avec une grande netteté du VIIe au Ve siècle avant Jésus-Christ, dans les écoles ioniennes, pythagoricienne et éléate, puis par Anaxagore, Empédocle et Démocrite. L'étude des sensations, l'analyse des conditions de la pensée purent être faites sans que le problème de la liberté de l'esprit apparût. Ce furent des considérations morales, sociales et religieuses qui y menèrent et il ne se délimita pas dès le début avec la précision qui frappe dans la théorie de la connaissance. Il ne prit que peu à peu la voie qui devait conduire à la question, si vivement débattue dans les temps modernes, du libre arbitre. Depuis que la psychologie s'est constituée en connaissance indépendante aussi bien des hypothèses directrices des sciences naturelles que des religions ou

(1) Voir, dans *l'Introduction à la vie de l'esprit*, le sens donné par Brunschvicg à ces différents termes.

Digitized by Google

des convenances morales et sociales, le problème n'en a pas moins subsisté, et à présent encore les partisans de la liberté et ceux du déterminisme ne sont pas arrivés à s'entendre.

Et ils n'y parviendront jamais. Nous pensons que si l'accord n'existe pas, c'est que le problème a été posé en des termes qui rendent toute solution impossible. Nous nous maintiendrons strictement sur le terrain de la psychologie, et nous tâcherons de montrer comment il faut modifier les données de l'énoncé.

En général, on se demande si nos actes volontaires sont libres. On considère, en les isolant de l'ensemble de la vie psychique, les actes précédés de la conscience d'un but. On choisit l'un d'entre eux et l'on tâche de l'analyser et d'en rechercher les conditions pour savoir si, oui ou non, il constitue un acte libre. On invoque, en faveur de la liberté, la conscience que nous avons d'agir comme nous l'entendons : en effet, il nous paraît, si nous envisageons un acte volontaire quelconque, que nous aurions pu ne pas l'accomplir ou l'accomplir autrement que nous l'avons fait. Si l'acte n'était pas libre, il aurait obéi strictement aux motifs et la causalité mécanique eût trouvé une nouvelle application. C'est un argument tiré de notre conscience de la liberté. Et, de l'avis des déterministes eux-mêmes, à en croire Stuart Mill, la conscience de la liberté est un fait mental indéniable.

On ajoute que le choix implique une délibération par laquelle, loin d'obéir aux motifs, nous les soumettons à notre réflexion, et l'acte volontaire n'existe qu'après l'examen conscient des raisons d'agir, de la valeur de l'acte et du but qu'il doit atteindre. Ainsi l'acte volontaire est bien voulu par le sujet, il traduit la décision qu'il plaît au sujet de prendre. J'omets à dessein tous les arguments qui ne

Digitized by Google

relèvent pas directement de l'observation psychologique, comme ceux qu'on déduit des notions morales de dignité, de responsabilité, de devoir, de mérite et de démérite. Elles dépassent ce que l'analyse du fait mental permet d'envisager.

Aux deux groupes d'arguments que nous venons de résumer, le déterministe répond : la conscience de la liberté n'est pas un garant suffisant ; car le sens interne auquel on s'adresse est exposé à l'illusion aussi bien que nos sensations externes. N'est-ce pas une illusion, après tout, que la prétendue liberté de choix? Etions-nous libres d'accomplir un acte ou de ne pas l'accomplir ? Si nous avons négligé tel acte, c'est que les motifs qui nous engageaient à l'accomplir n'étaient pas assez puissants pour vaincre notre inertie et nos hésitations, ou qu'il y avait, pour arrêter la réalisation de l'acte, des motifs plus forts que ceux qui auraient pu nous pousser à l'accomplir.

Ensuite, pour répondre à la théorie de la délibération réfléchie, on fait remarquer que celle-ci n'est que la constatation, par la conscience, d'un grand nombre et d'une complexité souvent inextricable de motifs. Si l'on n'aperçoit pas la relation causale entre l'acte et les motifs, c'est que ceux-ci ne sont pas nécessairement tous actuels, mais peuvent remonter bien avant dans la vie individuelle et même au delà de l'individu. Parmi les motifs, il faut compter les dispositions héréditaires, l'effet de l'éducation et du milieu, l'état de l'organisme dont la conscience ne rend pas compte et qu'elle subit néanmoins, enfin les habitudes qui se sont formées au cours de l'existence. Il arrive donc que l'on s'imagine avoir fait un acte libre, émanant de la réflexion, alors que la décision prise n'est sans doute que la résultante de motifs nombreux et complexes, et que la réflexion n'est que l'enregistrement

Digitized by Google

conscient des oscillations provenant du grand nombre et de la complexité de ces motifs : ceux-ci prennent un certain temps en effet pour arriver à l'équilibre nécessaire.

Après cette argumentation très serrée, un partisan de la liberté maintiendra ses positions en s'efforçant de montrer que la réflexion est autre chose que la conscience de l'oscillation des motifs et qu'elle s'explique au contraire par les lois du raisonnement, par le rationnel, qui est un principe différent des motifs et impose à ceux-ci l'ordre et l'unité. Il ajoutera que la complexité des motifs est telle que jamais on ne peut arriver à les connaître et à prédire l'acte qu'accomplira tel ou tel homme dans des circonstances bien définies ; que par conséquent le problème ne se pose aucunement comme dans le déterminisme mécanique ; que la conscience (ou l'illusion) de la liberté étant un fait mental, elle joue un rôle essentiel et s'ajoute aux motifs en les altérant ; enfin que rien, dans les motifs, si différents entre eux, n'explique comment le résultat de leur conflit, la décision, paraît unifiée, ni comment l'idée du but s'interprète dans une hypothèse causale. — Et à leur tour, les déterministes devront compliquer leur système pour donner satisfaction à ces desiderata. Personne ne se considère comme vaincu, et l'accord ne se fait pas.

Les partisans de la liberté vont plus loin et cherchent, avec Boutroux (1), si le déterminisme causal est, dans la nature elle-même, aussi strict que ses partisans veulent bien l'affirmer. Ils montrent que si l'on suit les lois des phénomènes, en partant des plus abstraites et des plus mécaniques pour arriver à celles qui formulent les rapports compris dans les manifestations de la vie et de la

(1) *De la contingence des lois de la nature*, F. Alcan, et *De l'idée de loi naturelle*. F. Alcan.

Digitized by Google

société, et se rapprochent de la réalité concrète, de l'individu, on constate que la causalité offre de plus en plus de jeu à mesure qu'on passe de l'abstrait au concret ; elle laisse une place toujours croissante à la contingence ; les possibles se multiplient et les liens du déterminisme deviennent de plus en plus lâches.

Enfin, dans sa théorie de la liberté, Bergson (1) fait remarquer que les mobiles de l'action ne sont pas en réalité les motifs, facteurs externes et mesurables qui n'ont, tels qu'on les définit généralement, rien de commun avec la vie mentale et par conséquent restent sans action sur celle-ci. La raison d'un acte volontaire doit être cherchée dans le caractère, c'est-à-dire dans la totalité des sentiments et des tendances de l'individu. Il établit, on le sait, une distinction entre les actes automatiques et les actes qui émanent du caractère. Nous accomplissons un grand nombre d'actes par habitude, et pour eux, le motif suffit ; il produit le déclenchement des mouvements qui constituent l'acte. Si, par une habitude d'origine sociale, je me lève à une heure déterminée pour me rendre régulièrement à mes occupations, la sonnerie du réveil qui m'avertit peut être considérée comme un motif et mon acte s'en suivra par un enchaînement qui rappelle la causalité mécanique. Mais un pareil acte est précisément imité du mécanisme de la nature, il est matérialisé par l'habitude, n'exige ni l'intervention de la réflexion ni celle du caractère. Une plus ou moins grande part de notre activité s'automatise nécessairement, nous l'avons vu ; les actes automatiques ne sont pas les actes volontaires, ils n'intéressent pas notre personnalité tout entière, ils imitent la causalité mécanique en ce sens qu'ils ne sont que des

(1) *Données immédiates de la conscience*, chap. III.

Digitized by Google

mouvements (appris ou acquis, peu importe !) qui s'enchaînent à des motifs et ceux-ci sont eux-mêmes des mouvements ; autant d'actes qui sont très proches des réflexes. Mais en est-il de même des actes qui traduisent la personnalité de celui qui les accomplit, des actes originaux ? Bergson répond négativement ; ces actes, selon lui, émanent non de motifs, mais de sentiments ; ils traduisent le sujet tout entier, ils portent en eux cette impression unique qui passe de l'artiste dans son œuvre et d'un cœur sincère dans les paroles émues qui en viennent. On nommera libres les actes comme ceux-là et on saisira parfaitement la différence entre eux et les actes automatiques ; on comprendra l'impossibilité de les interpréter par les motifs comme on peut le faire des actes d'habitude.

Il serait bien difficile au déterminisme mécaniste de réfuter cette théorie ; il était obligé déjà antérieurement de se compliquer au point de n'avoir plus aucun sens, quand il voulait ramener le fait conscient de la liberté et la délibération réfléchie à son interprétation par combinaison d'éléments abstraits. Mais le déterminisme, sous sa forme mécaniste, n'est pas le seul. S'il cède de ce côté, le déterminisme logique par contre ne désarmera pas. Il répondra que le caractère, invoqué par Bergson comme terme dernier, comme absolu intérieur, doit être considéré au contraire comme le point de croisement de séries de rapports, et qu'il appartient à l'analyse de démêler ces rapports, de définir chacun d'eux et d'en trouver le sens précis. Le caractère pourrait bien alors n'être que l'équilibre ou la systématisation de rapports qui le dépassent de toutes parts. On dira que le caractère résulte d'abord de l'évolution de facteurs biologiques, hérédité, dispositions organiques ; qu'ensuite il s'est modifié sous l'influence de facteurs sociaux, éducation, milieu, imitation, lectures ;

Digitized by Google

que sous ces influences diverses il a passé par diverses phases, subi des émotions et des passions qui l'ont certainement transformé ; qu'enfin la réflexion a agi et par son travail lent et méthodique, a organisé et rationnellement harmonisé les différentes tendances du caractère : or, dans ce travail, la réflexion n'a pas obéi à un principe extérieur et psychologique, le caractère ; elle a suivi les lois rationnelles auxquelles elle ne peut pas plus se dérober qu'un mathématicien aux lois logiques du raisonnement. En somme, le caractère apparaît comme un résultat, non comme un pouvoir propre ou une force intérieure, dans l'argumentation du déterminisme logique ; dire que les actes libres sont ceux qui émanent du caractère, pourrait alors signifier que ces actes reflètent, d'une manière plus complète que les actes automatisés, l'ensemble des influences qui peu à peu ont formé une personnalité ; l'acte personnel serait la résultante de ces influences combinées (1).

Ainsi la psychologie de la liberté serait encore une fois contredite par le déterminisme, mais par un déterminisme rationaliste plus sérieux et plus complet que celui dont s'inspirent les sciences mécaniques. S'avouera-t-elle vaincue, elle qui tenait tête victorieusement à ses ennemis ? Nous en doutons et nous pourrions continuer à l'infini cette discussion dans laquelle les deux tendances semblent s'obstiner avec une égale intensité.

Telles sont les raisons qui justifient notre proposition du début : Nous pensons que le problème n'a pas de solu-

(1) J'ai exposé, sous forme de dialogue philosophique, un certain nombre de problèmes qui se rattachent à cette question dans : *De la liberté humaine*, Dialogue philosophique, Revue de l'Université de Bruxelles, octobre 1903.

Digitized by Google

tion, dès qu'on se demande, à propos d'un acte donné : cet acte est-il libre ou ne l'est-il pas? La liberté, croyons-nous, ne peut avoir de sens en psychologie que pour *une suite d'actes*, pour *l'ensemble d'une activité*, et non pour tel ou tel acte en particulier. Et son sens se précisera de façon à dominer la querelle des partisans et des adversaires du libre arbitre.

La question que nous allons examiner a trait au problème psychologique de la liberté; nous y insistons, car il existe aussi un problème métaphysique de la liberté qui le complète, mais en diffère, en ce sens que le problème psychologique envisage la liberté d'une manière concrète, dans la vie spirituelle des individus, tandis que le problème métaphysique a trait à la pensée considérée non dans ses manifestations particulières, mais dans son essence. Nous ne pouvons songer à traiter cette dernière question, et nous nous contenterons d'indiquer le sens que nous y attachons. La première, par contre, rentre dans notres ujet et se comprendra aisément, pensons-nous, comme conclusion de notre étude sur la synthèse mentale.

Un homme nous paraît, dans la suite de ses actes, d'autant moins libre qu'il agit en obéissant aux suggestions variables du milieu, et d'autant plus libre qu'il agit en n'écoutant que lui-même; nous ne croyons pas que la liberté soit un pouvoir ou une faculté indépendante de la vie de l'esprit dans son ensemble; nous pensons qu'elle est le nom que nous donnons à une conduite peu assujettie aux sollicitations du monde extérieur. Par conséquent, on ne peut, croyons-nous, parler d'actes libres ou d'actes automatisés qu'en mettant au préalable ces actes en rapport avec l'ensemble d'une conscience; et la liberté est une direction, non un principe ou une force. Il doit donc être entendu que les actes sont d'autant plus libres qu'ils ne

Digitized by Google

se ramènent pas à des influences et que la part de la personnalité est plus considérable. Nous concevons donc qu'on définisse avec Bergson les actes libres : ceux qui émanent de la personnalité même ; mais il est entendu que la personnalité, le caractère, ne constitue pas un terme dernier, un absolu. La liberté est donc le contraire de l'arbitraire que les spiritualistes éclectiques prenaient pour elle. L'on croit parfois affirmer sa liberté en disant comme un enfant : cela me plaît, je le veux; on n'affirme que le caprice d'un moment, l'on donne une preuve de son esclavage.

Alcibiade et Socrate me serviront d'exemples. Alcibiade met son intelligence extraordinaire au service de son caprice et de ses passions ; le besoin de briller, la soif de plaisirs, enlèvent tout équilibre à sa manière d'agir; il trahit aujourd'hui ceux qu'il servait hier; peu lui importe que sombre la cause qu'il défendait naguère, pourvu qu'il surnage et se sauve habilement; il se renie lui-même, il s'adapte avec une souplesse extrême à toutes les circonstances; il réussit par ses intrigues à vivre en grand seigneur auprès d'un satrape, puis il reviendra à Athènes, acclamé par le peuple, pour périr peu après, exilé et sans gloire. Son audace, ses goûts d'artiste dans la jouissance ne manquent pas d'éclat et d'esprit; mais toute sa force de corps et d'intelligence se perd en actes incohérents. Socrate, par contre, nous présente un tempérament moral et physique doué d'une résistance à toute épreuve; il domine les circonstances, il n'est pas entamé par elles. Aussi son attitude est-elle ferme et sûre. Elle traduit l'unité d'une conscience bien équilibrée. Ses paroles et ses actions ne dépendent pas du besoin de s'adapter aux circonstances et d'en tirer profit; elles s'inspirent de sa personnalité même ; en lui, l'homme ne subit pas le milieu; il agit de telle sorte

Digitized by Google

que sa conduite exercera son ascendant sur de nombreuses générations; on l'honorera comme un type de sage et de héros : car même devant la mort, l'affirmation de soi ne l'abandonne pas. Il réalise un maximum de liberté.

Si l'on veut se reporter à ce que nous constations, dans notre deuxième chapitre, au sujet des tendances diverses qui subsistent en nous et peuvent, dans certains cas, s'isoler de l'ensemble, nous scinder en plusieurs individus, on comprendra que la notion psychologique de la liberté est l'harmonie entre les courants d'idées qui coexistent en nous. S'ils se dispersent, comme dans les exemples que nous avons cités et comme dans le rêve, que peut encore la volonté? Peu de chose. L'acte volontaire, par contre, est d'autant plus libre qu'il fait partie d'un mouvement mieux unifié. C'est la force de cohésion du moi et sa résistance qui donnent la mesure de la liberté. Celui qui préfère l'unité de son développement intérieur, de sa pensée, aux sollicitations du milieu, tend à agir librement. Il affirme l'esprit et s'éloigne le plus possible du système des actions et des réactions dispersées dans l'espace et extérieures les unes aux autres, qui définissent la matière. Ainsi la liberté s'explique par la personnalité et la synthèse sans qu'on ait recours aux théories dont nous avons constaté les difficultés.

Maintenant, l'unité qui explique la liberté signifie, dans ce qui précède, le bon équilibre des différentes tendances ou, si l'on veut, des multiples personnalités qui composent la personnalité totale de l'individu conscient. Elle est, à ce point de vue, l'expression de l'harmonie entre ces tendances, de leur synthèse totale; le moi forme un seul courant, son mouvement a un sens défini; tous les mouvements intérieurs, loin de le contredire, viennent se fondre dans le mouvement de l'ensemble. L'unité

Digitized by Google

ou, en ce sens, l'unification, n'a rien de la limitation de la conscience telle qu'on la constate dans l'idée fixe. Bien au contraire ! Elle est d'autant plus complète qu'elle est plus riche, ainsi que Pierre Janet l'a parfaitement montré, et qu'elle englobe le plus de tendances et d'idées possible. L'esprit est un dynamisme vivant; sa masse accroît sa force; il porte en lui le retentissement de tout ce qu'il a vécu; plus nombreuses sont les voix qui s'harmonisent en lui, plus puissante est la personnalité.

Nous devons envisager maintenant non plus le rapport entre la multiplicité des tendances et leur unification synthétique dans l'individu, mais l'unité en elle-même, qui préside à la synthèse. Nous n'entendons pas ici par unité le concept numérique qui porte ce nom, mais le principe auquel nous rapportons les caractères d'interpénétration, de mouvement intérieur, de dynamisme, de personnalité et de liberté que nous avons trouvés dans la vie mentale. Ce principe ne se rencontre nulle part dans le déterminisme des phénomènes, dans la matière; ici, nous trouvons des éléments mutuellement extérieurs; l'espace, le nombre, la causalité s'appliquent aux phénomènes. L'unité dans le sens de concentration non spatiale, toute en acte, que nous avons été conduit à poser pour expliquer la vie psychique, c'est l'esprit. Cette unité se manifeste non seulement dans l'harmonisation des multiples synthèses que nous présente la vie de l'individu, mais dans l'*intuition*, telle que nous l'avons définie antérieurement et dans la *réflexion*.

Par l'intuition, disions-nous (1), nous posons les objets de représentation comme autant de sujets; l'acte de la représentation, qui crée l'objet, n'est que l'extério-

(1) Chapitre I, § 3.

Digitized by Google

risation, avec synthèse de la multiplicité sensible, d'un acte plus profond, plus essentiellement spirituel, qui nous fait participer, par l'intérieur, à la vie de tout ce qui existe. C'est l'intuition seule, ajoutions-nous, qui fonde notre croyance au monde. La croyance à l'existence de sujets ne se forme pas par le raisonnement, mais par une sympathie directe et par une entente intérieure. L'intuition nous dévoila l'unité de l'esprit dans le sentiment que nous en avons, non dans une idée claire.

Elle se complète par la réflexion. Celle-ci, rappelant en nous les représentations et les ravivant, les transforme en idées, c'est-à-dire qu'elle les rattache les unes aux autres, nous fait saisir leur pénétration réciproque et les rapporte toutes à l'esprit. Ainsi les idées sont comme éclairées intérieurement par l'esprit. L'analyse réflexive est la méthode psychologique qui part de la réflexion pour explorer les idées et nous permet de remonter par elles jusqu'à l'unité sans laquelle elles ne se formeraient pas, qui seule leur confère le sens et la vie.

Ainsi nous acquérons cette conviction que le principe unitaire de la vie mentale est l'esprit; il n'est pas élément, chose, substance ou entité immuable, il est acte et pur mouvement, mais mouvement non spatial, mouvement dynamique et purement intérieur.

En ce sens, si l'unité dépend de l'esprit seul, et si celui-ci est acte et mouvement en soi, sans aucune dépendance par rapport aux lois de la matière située dans l'espace et obéissant à la causalité mécanique, l'esprit est essentiellement liberté. Liberté ne signifie aucunement, on le voit, arbitraire ou caprice; il faut, pour comprendre la liberté de l'esprit, que nous dépouillions ce terme de tout ce qu'il emprunte d'ordinaire à la vie sensible et à

Digitized by Google

nos désirs; nous ne lui conserverons un sens précis qu'en l'attribuant à l'acte pur par lequel nous avons défini l'esprit. A ce point de vue, le moi qui, dans sa relation avec la vie individuelle, s'explique par la synthèse, participe d'autre part à l'unité de l'esprit. C'est la nature de l'esprit qui nous fait comprendre pourquoi, malgré l'importance de l'habitude et de l'automatisme qui tendent à dominer entièrement l'organisme, comme le prouve l'étude des animaux, la conscience humaine se transforme, suit un mouvement propre et s'élève aux manifestations supérieures de la pensée. Celles-ci ne sont aucunement indispensables à l'organisme; on peut même dire que souvent elles troublent et usent le corps. Et pourtant, dès qu'un rudiment de civilisation apparaît, dès que les conditions d'existence permettent la moindre culture, l'art apparaît et, avec lui, l'aurore de la science et de la philosophie, c'est-à-dire des recherches désintéressées; elles ne s'expliquent nullement par le besoin de vivre, qui se passe de leur luxe, mais par le mouvement même de l'esprit.

Livré à ses propres forces, l'organisme tend à se répéter, à obéir à la loi de l'habitude. C'est ce qui explique comment, en dépit des causes innombrables de variation, d'évolution et de révolution qui les pénètrent, les organismes tendent à la stabilité et manifestent cette tendance dans la formation d'espèces. Les espèces ne s'expliquent que par l'automatisme.

Par contre, la vie mentale est, comme nous l'avons constaté, une « anticipation » constante; elle dépasse l'état de l'organisme et par sa richesse intérieure et par le mouvement qui l'entraîne. De même, dans la société, l'automatisme, qui immobilise les mœurs et les lois comme il entrave les individus dans leur essor, est sans cesse

Digitized by Google

dépassé et vaincu par l'esprit, par les idées que les hommes vraiment libres formulent, entraînés par le mouvement de la pensée; les fortes personnalités, par leurs créations et l'unité de leurs actes, exercent une véritable suggestion et réveillent les enthousiasmes, orientent les autres vers la vie de l'esprit. Ainsi la vie de l'esprit anticipe sur la matière; elle empêche l'automatisme d'envahir l'individu et la société; le mouvement de l'esprit est irrésistible; comprimé un instant, il renaîtra plus ardent. L'enthousiasme qui nous porte à admettre une croyance, à lutter pour une idée, à créer une œuvre, n'est pas le résultat d'un raisonnement sur ce qui convient ou ne convient pas, sur ce qui est utile ou nuisible. Il nous soulève et nous entraîne d'abord. Il n'hésite pas non plus devant le sacrifice de l'individu, parce qu'il vient de l'esprit et que l'esprit est ce qui ne meurt pas. Les idées qui le traduisent, dès qu'elles reçoivent leur feu de l'esprit, présentent dans leurs rapports mutuels non seulement l'unité logique du raisonnement, mais l'unité vivante de l'inspiration. *Spiritus intus alit.*

Ainsi l'esprit apparaît comme la source et le but de la vie mentale, et l'unité de la synthèse est suspendue à l'unité spirituelle, au mouvement de l'esprit par lequel s'expliquent dans la conscience humaine, la personnalité, l'intuition, la réflexion avec les idées, la liberté.

Digitized by Google

APPENDICE

LES MÉTHODES PSYCHOLOGIQUES

I. — L'INTROSPECTION

Le dernier siècle a vu se développer la science de la psychologie avec une abondance qui lui avait fait défaut jusqu'alors. Chez les philosophes classiques et surtout chez Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz et Kant, elle fait corps, comme chez Platon, avec les idées directrices du système ; elle se sépare peu de la métaphysique. Chez les Anglais, chez Hobbes, Locke, Berkeley et Hume, ses intérêts se confondent avec ceux de la morale, de la politique ou de la théorie de la connaissance ; cependant elle domine les spéculations philosophiques.

Son importance grandit dans la philosophie du dix-neuvième siècle, au point qu'elle se proclame indépendante et qu'aucune des sciences morales ne peut se passer d'elle, comme le reconnaît Wundt. Elle forme, par ses rapports avec la physiologie, le lien entre les sciences de la nature et les sciences morales ; elle éclaire l'histoire, la sociologie, l'étude de la vie des mots. Elle ne dépend pas des sciences biologiques dont on a parfois voulu en faire une branche. Cette conception, compréhensible

Digitized by Google

encore dans les premiers temps du positivisme ou dans les moments de réaction contre les constructions fantaisistes des spiritualistes éclectiques, est réfutée définitivement par le rôle de premier ordre qu'elle remplit aujourd'hui.

Ce qui rend la psychologie à la fois si importante comme science et si complexe, c'est le caractère même des faits qu'elle étudie : ces faits, la conscience nous les donne en rapport avec le *moi*; ils ne peuvent être isolés ni subir l'abstraction sans être altérés ; ils sont concrets, essentiellement. Or l'attention, quand elle se porte sur la conscience, sur le *moi*, et non sur l'objet extérieur, est, par définition même, réfléchie : la réflexion est un dédoublement ; elle implique et l'idée du sujet actif et la représentation : pour nous représenter un état de conscience, nous nous le rappelons par l'idée qu'évoque la réflexion, nous le ravivons en nous, comme nous faisons du souvenir d'une action à laquelle nous prîmes part ou d'un sentiment jadis éprouvé. Cet état conscient, c'est à nous qu'il appartient, à notre activité pensante, au sentiment de notre vie intérieure. Sans avoir à la fois éprouvé et réfléchi un sentiment, une volition, un effort, nous ne pourrions en avoir aucune idée. Le fait mental est donc bien spécial ; il est concret, et étant concret il est à la fois vécu et réfléchi, immédiat et médiat. Seule la perception intérieure en est la source. « Il est certain que l'anatomiste et le physiologiste pourraient passer des siècles à étudier le cerveau et les nerfs sans se douter de ce que c'est qu'un plaisir ou une douleur, s'ils ne les avaient pas ressentis. Rien ne remplace sur ce point le témoignage de la conscience, et il faut toujours en revenir à ce mot d'un anatomiste : Nous ressemblons devant les fibres du cerveau à des cochers de fiacre qui connaissent

Digitized by Google

les rues et les maisons, mais sans savoir ce qui se passe au dedans (1). »

L'observation interne, ou si à cette expression qui a subi la condamnation d'une critique sévère, on préfère celle des Anglais, l'introspection, qu'on peut nommer encore perception intérieure, est le point de départ de toute analyse psychologique, la donnée à laquelle il faudra constamment recourir. Que la perception interne ne puisse être utilisée sans une délimitation exacte de ce qu'elle peut donner, c'est ce que nous examinerons dès à présent. Nous verrons ensuite qu'elle a subi des transformations importantes au cours de son emploi. Nous traiterons après cela des autres méthodes qui lui viennent en aide en mettant en lumière les faits que la perception intérieure seule est impuissante à connaître.

L'introspection est fondée dans la nature de la conscience réfléchie, mais la réflexion elle-même transforme parfois l'état conscient proposé ou en accentue certains caractères ; il est très difficile que nous saisissions sur le fait notre activité mentale ou nos sentiments : en voulant, par exemple, observer un mouvement de passion en notre conscience, n'arrivera-t-il pas souvent que nous l'altérions? Et si même nous ne l'altérons pas, l'apparition de l'état affectif dans la conscience doit être considérée comme un stade déjà avancé dans le processus à longue portée qui s'est formé à notre insu.

Cela admis, il n'en reste pas moins vrai que l'état affectif comme l'effort pour penser ou pour agir se répercutent en nous ; ils laissent après eux une idée de ce qu'ils furent pour nous ; ce retentissement, libre à nous, si nous avons appris à nous épier nous-mêmes, de le fixer,

(1) Ribot., *Psychologie anglaise contemporaine*, Introd., p. 26. Paris, F. Alcan.

Digitized by Google

de le décrire, d'en faire une idée, de le soumettre à la réflexion. La méthode introspective, en ce sens, est légitime. Elle l'est encore si, après avoir décrit le mieux possible toutes les catégories d'états conscients qu'elle parvient à capter, elle les classe selon leurs ressemblances et leurs différences. Si, par contre, elle érige ces classes en « facultés mentales », elle dépasse ce qui lui est permis; elle fait, d'un terme collectif utile à une bonne classification, une entité abstraite que rien ne justifie.

Quand l'introspection se borne à la description et à la classification des états intérieurs, elle ne peut qu'aider le psychologue. Mais si celui-ci s'imagine « se voir penser », s'il croit saisir par une intuition intellectuelle l'âme sur le vif ou apercevoir par une illumination suprasensible, des « idées innées », une « loi morale » et autres conceptions abstraites que seule une réflexion soutenue peut donner, il invente, il s'illusionne, et personne n'admettra ses prétendues découvertes. Et cela s'est produit pour les spiritualistes éclectiques. Ce que ces psychologues ont attribué à l'introspection, croyant la grandir, a éveillé la méfiance contre cette méthode, et finalement l'a déconsidérée injustement. Leur philosophie, faite de traditions et de convenances, a dicté d'avance à l'observation interne les réponses qu'on exigeait d'elle. Le but moral et politique de cette philosophie en détermina le contenu; elle s'explique par le public auquel elle s'adressait et par l'état social qui lui a donné naissance : le spiritualisme éclectique, par son opportunisme, son manque de fermeté et de largeur, ses essais de conciliation, son respect des formules, ses demi-mesures, fut bien la philosophie de l'esprit bourgeois. Dogmatisme conventionnel et hésitant, traditions et convenances, tels sont ses caractères. Une interprétation littérale des mythes platoniciens,

Digitized by Google

la thèse cartésienne des idées innées, les vérités de sens commun de Thomas Reid et de Dugald Stewart, la loi morale de Kant, les thèses d'un théisme vague et d'un substantialisme simpliste furent ses origines. La méthode n'avait d'autre but que de justifier ces traditions.

C'est ainsi que l'observation interne fut déconsidérée pour des raisons extrinsèques à son emploi légitime. On ne se figure plus, aujourd'hui que le spiritualisme éclectique a disparu entièrement et qu'on relit à peine les œuvres des V. Cousin, Ad. Franck, Saisset et autres représentants jadis fêtés de cette école officielle, la vivacité des critiques auxquelles elle donna lieu. Dans une page de ses *Essais* (1), Wundt, reprenant certains arguments de Comte (2), et en ajoutant de nouveaux, n'hésitait pas à ridiculiser les partisans aveugles de l'introspection, les comparant au baron de Crac qui essaie de se tirer d'un marais par son propre toupet. On a dit depuis avec beaucoup de justesse que si l'on tentait de vider la conscience de son contenu, dans l'espoir d'apercevoir, tout au fond, l'âme en train de penser, on n'apercevait en réalité que les plus obscures des sensations internes. Aussi, en dehors de l'œuvre des spiritualistes éclectiques, tel n'est pas le but de l'introspection. Elle ne vide pas la conscience de son contenu, mais étudie au contraire celui-ci et tâche d'y mettre de l'ordre. C'est ainsi que les psychologues ont de tout temps procédé.

En résumé, la méthode introspective considère les représentations dans leur rapport avec le sujet conscient, les décrit et les classe ; elle systématise ainsi leurs caractères essentiels et leurs particularités accidentelles et passe,

(1) *Die Aufgabe der experimentellen Psychologie; Essays*, p. 127 et suiv. Leipzig, 1885.

(2) *Cours de philosophie positive*, 1re leçon.

Digitized by Google

de là, à la définition des courants principaux de la conscience.

II. — L'INTUITION (1)

Dans ces dernières années, Bergson, en partant de l'introspection, a eu recours, pour explorer la vie mentale, à l'intuition que nous avons de son mouvement intérieur.

Cette manière de procéder se différencie de la méthode dite introspective : le psychologue, selon Bergson, ne cherchera pas à fixer et à classer des représentations, mais à surprendre les tendances de la vie spirituelle, son mouvement, c'est-à-dire tout ce qui précisément n'est pas compris dans les états définis que sont les représentations soumises à la réflexion. En d'autres termes, nous pouvons avoir, si nous y prêtons attention et développons cette particularité de notre nature mentale, l'intuition immédiate du vécu. Il s'agit donc d'atteindre, au delà du fait *conscient*, le fait *mental* tout entier.

De l'observation et de la comparaison des différents ordres de faits, Bergson dégage quels sont les caractères propres du fait mental. Il définit celui-ci et en même temps critique les systèmes psychologiques qui le faussent en ne considérant que ses aspects extérieurs au lieu de le prendre dans sa réalité concrète et dans sa valeur intégrale. Il montre que les postulats des sciences physiques ne conviennent pas à la psychologie : les sciences physiques en effet conçoivent toutes les choses comme décomposables en mouvements qui s'accomplissent dans un espace homo-

(1) Voir Bergson, *Données immédiates*, F. Alcan, 1888 ; *Matière et mémoire*, 1896 ; *Introduction à la Métaphysique* (Revue de Mét. et de Morale, janvier 1903) ainsi que mon exposé de la philosophie de Bergson (Revue des Cours et conférences, 1906-7) et mon article sur l'intuition (Revue du Mois, sept. 1907).

Digitized by Google

gène et sont susceptibles d'être mesurés. Elles sont amenées à ce genre de représentation par les besoins pratiques, pour la satisfaction desquels il nous est indispensable de délimiter exactement les objets, car notre action doit s'exercer sur eux ; pour les délimiter, il faut les situer dans l'espace ; leurs relations entre eux et avec nous se traduisent par le mouvement mesurable ; l'espace dans lequel s'accomplissent ces mouvements et la quantité cardinale sont une seule et même notion. En interprétant ainsi la nature, la science procède par abstraction, elle substitue la mesure et la loi, rapport abstrait, au caractère propre de chaque être et de chaque mouvement ; elle obtient, par ces procédés, des schèmes utiles à l'action de l'homme sur le monde extérieur. De même toute philosophie qui s'inspire de l'abstraction scientifique, remplace l'impression par le concept et par le mot qui représente le concept. La vie sociale a des exigences analogues de simplification : elle nous force à généraliser, à faire abstraction des nuances propres de notre vie intérieure pour adopter un système de signes conventionnels et abstraits, nous permettant de communiquer les uns avec les autres pour les besoins pratiques. Il se forme ainsi un automatisme psychologique caractérisé par le système « langage, science, vie sociale ». L'habitude qui en résulte tend à nous envahir ; elle a tant de force, en vertu même de son utilité, que nous en gardons une tendance à spatialiser même ce qui ne se ramène ni à la quantité ni à l'espace : notre vie consciente. C'est là, selon Bergson, la source d'erreur des systèmes psychologiques qui prétendent appliquer à l'esprit les procédés utiles à la connaissance de la nature.

De ce point de vue, Bergson est amené à critiquer les théories mécanistes, déterministes et matérialistes en psychologie. Et d'abord, faire de la sensation un élément

Digitized by Google

qui puisse être isolé de l'ensemble conscient et être mesuré, lui appliquer la quantité cardinale et chercher le rapport entre ses degrés d'intensité et ceux de l'excitation qui l'a provoqué, n'est-ce pas appliquer erronément à la vie mentale un procédé d'abstraction scientifique qui la dépouille précisément de ses caractères essentiels ? En fait, aucune sensation ne peut être séparée de sa qualité, de sa nuance d'une part, et d'autre part de l'ensemble auquel elle appartient, des états affectifs, des volitions et des idées auxquels elle se rattache. Il n'existe pas de sensation à l'état isolé ; à plus forte raison est-il impossible d'appliquer aux sensations de chaque ordre une échelle graduée qui permette de les mesurer selon des degrés d'intensité objectivement déterminables. Que l'excitation extérieure se mesure, cela se conçoit, puisqu'elle est rapportée à l'espace, au nombre, au mouvement ; mais la sensation, en tant que ressentie par une conscience et participant à la vie de cette conscience, n'est rien de tout cela ; elle est un fait psychique et ne vaut qu'autant qu'une conscience la perçoive ; elle n'existe pas en elle-même, objectivement, comme un phénomène situé dans un milieu homogène.

Ce qui est vrai de la sensation l'est, à plus forte raison, des états affectifs. En général, le fait conscient, si on le dépouille de la nature qualitative qui lui est propre, n'offre plus aucun intérêt pour le psychologue : celui-ci doit lui conserver sa valeur intégrale, le saisir par l'intuition, dans sa vie propre.

S'agit-il maintenant de la conservation des impressions, de leurs combinaisons et, en général, de la manière dont nos idées s'associent et se rappellent, de la durée psychologique et de la mémoire, les explications mécanistes n'en rendent pas compte non plus. Dire que nos idées s'associent suivant des lois de contiguïté et de suc-

Digitized by Google

cession, c'est considérer ces idées comme extérieures les unes aux autres; elles deviennent, par une abstraction que rien ne justifie, des atomes intellectuels juxtaposés, qui s'ajusteraient à la manière de corps en mouvement dans un espace homogène semblable à celui du physicien. Or, l'analyse de la vie mentale montre que les rapports des idées entre elles n'ont rien de spatial : nos idées s'interpénètrent, aucune d'elles n'a de valeur, à l'état isolé, comme un objet; chacune d'elles ne se comprend qu'avec les autres et ne prend un sens qu'éclairée par l'intérieur. De plus, nous formons chaque fait conscient en synthétisant un ensemble qu'il est impossible de décomposer en éléments : une sensation ou un sentiment ne sont pas obtenus par une composition d'éléments, mais apparaissent comme un acte unique. Chaque fait conscient porte la marque de l'activité du sujet conscient; rien n'est dans les sens qui ne dépende de la vie de l'esprit. Dire que nos souvenirs sont rangés dans un temps homogène dont une dimension de l'espace serait le schème, c'est encore et toujours substituer une image spatiale à ce qui n'a rien de commun avec l'espace; au surplus, l'étude de la mémoire nous fait comprendre que, pour retrouver une idée liée avec celle qui nous occupe dans le moment, nous ne remontons pas, anneau par anneau, une chaîne de souvenirs alignés dans un temps homogène à une dimension; mais l'idée présente évoque, par une affinité tout intérieure, souvent inconsciente, un aspect de notre vie passée, une expression de notre personnalité vécue antérieurement; c'est par cette suggestion évocatrice que surgit le souvenir et non par un parcours décrit le long du temps. La durée psychologique n'a donc rien de commun avec le mouvement mesurable, l'espace et le temps homogène qui, en fin de compte, est encore de

Digitized by Google

l'espace. Elle est unie à notre caractère, à notre passé, à ce que nous avons éprouvé et reste, comme la sensation, essentiellement qualitative. Elle ne s'explique ni par des lois d'association imitées des lois d'attraction des physiciens, ni par un raisonnement qui remonterait vers le passé et choisirait les idées conservées dans la mémoire. La durée psychologique est inséparable du caractère qui est dynamique, tout en puissance et en tension chez chacun de nous.

C'est le caractère aussi qui pour Bergson explique les actes volontaires. Le jeu des motifs, inventé par les déterministes, est encore un moyen de mesure mécanique transposé dans la psychologie. Une volition serait le résultat de forces mesurables ou motifs dont chacun serait doué d'une certaine intensité ; le plus fort déciderait de la résolution. Or, la plupart de nos décisions, loin d'être les résultantes d'une pesée de motifs, échappent au calcul des raisons, et les plus nettement volontaires d'entre elles sont souvent les plus rapides. Ce qui soutient nos actes et les provoque, ce ne sont pas des motifs, mais des sentiments, et qu'est-ce qui est moins extérieur, moins mesurable qu'un sentiment? Bergson considère que les plus originaux de nos actes ou, pour employer un terme courant, les plus libres, sont ceux qui traduisent le plus complètement nos sentiments et notre caractère ; beaucoup d'actes, par contre, obéissent à la loi de l'habitude, s'automatisent, se mécanisent : mais ici encore, ce ne sont pas les motifs qui les expliqueront, ce sont les conditions qui ont provoqué leur automatisme.

Cela admis, les méthodes des sciences physiques et celles de la psychologie ne peuvent être identiques : si pour la science, le langage et la vie pratique, nous avons recours aux procédés du raisonnement abstrait qui nous permet d'isoler les objets les uns des autres dans l'espace

Digitized by Google

et de les soumettre à la mesure, la vie intérieure, par contre, c'est-à-dire la seule réalité directe, nous ne pouvons la pénétrer que par l'*intuition*. L'intuition est une particularité de notre vie consciente que le psychologue a pour devoir de développer et d'éduquer ; elle nous donne ce genre spécial de perception grâce auquel nous nous rendons compte de notre activité consciente en tant qu'éprouvée et vécue par nous, avec les sentiments qui lui donnent son coloris, les idées qui surgissent des impressions mêmes, l'effort enfin qui s'épanouit du dedans vers le dehors et se traduit en attitudes, en expressions et en actes: cette vie intérieure, l'intuition exercée méthodiquement la saisit non par fragments, mais intégralement; elle troue en quelque sorte la croûte agglomérée par l'automatisme autour du moi profond, elle va droit à la personnalité réelle et le peut d'autant mieux que la nature de la conscience implique une pénétration de tous ses états, un retentissement de chaque impression sur la totalité du caractère; c'est ce retentissement, ce mouvement propre, saisissable seulement par le dedans, que surprend l'intuition dès qu'elle se porte, par delà l'objet extérieur, vers la vie interne et l'activité personnelle du sujet. L'intuition est donc essentiellement psychologique et interne; elle ne recourt ni à la décomposition par analyse ni au raisonnement abstrait; elle est directe et synthétique, comme l'est en lui-même le fait mental qu'elle éclaire. Et elle n'en éclaire pas quelque face extérieure, mais l'illumine par le dedans. Ainsi elle nous rend présentes et nous permet de noter et de conserver les données de la conscience; ces données sont immédiates en ce sens qu'elles ne sont le produit ni d'une analyse ni d'un raisonnement fait après coup.

L'intuition, ainsi définie, est pour Bergson la source

Digitized by Google

de toute connaissance psychologique intégrale et le point de départ de toute philosophie. Le philosophe n'emploiera donc pas les méthodes des sciences exactes qui procèdent par abstractions et substituent à la qualité la quantité et l'espace, le concept à l'impression et le mot à l'image. Il procédera pour toutes choses comme le psychologue pour sa propre conscience : par un effort de sympathie intellectuelle, il tâchera de se transporter au cœur même de tout ce qui existe ; et alors le mouvement que le savant ne connaît que dans l'espace et par la mesure, c'est-à-dire par des éléments extérieurs, le philosophe le saisira par le dedans, comme une réalité psychologique, une tension ayant une valeur qualitative propre.

Pour donner un exemple de l'emploi de l'intuition que nous pouvons obtenir de notre vie mentale, prenons la sensation d'effort : elle présente plusieurs moments qui semblent se succéder comme s'ils sortaient l'un de l'autre, et tous, ils sont la réalisation d'une tension intérieure, l'expansion d'une volition. Le psychologue tâchera de suggérer la réalité mouvante de ces processus ; il décrira le passage de l'état de tension à la réalisation ; il analysera les sensations qui accompagnent l'effort, il fixera le déploiement de l'effort dans ses différents moments ; il suivra, pour chaque aspect du processus, l'impression vivante. Le psychologue doit donc être attentif à tout ce qu'il éprouve pour pouvoir, comme le poète et le romancier, en suggérer la vie dans ses écrits. Ainsi, non seulement la complexité d'une délibération volontaire ou d'un effort intelligent est accessible à son esprit ; mais encore toutes les manifestations possibles de la vie intérieure dont il porte en lui la vision, toutes il les éprouvera en lui comme autant de tensions, de puissances virtuelles gonflées de vie ; toutes il pourra les suggérer par le langage :

Digitized by Google

mais il évitera le langage froid et rationnel du pur concept, il s'exprimera par images, et pour chaque état intérieur possible il inventera des images diverses, afin d'en éclairer la mobilité et d'éviter que son esprit ne s'attache à une seule d'entre elles et n'appauvrisse ainsi la mouvante réalité.

L'intuition complète donc les données de l'introspection. Elle suit les processus psychiques dans leur accomplissement, en note les impressions, ne se contente pas de décrire et de classer leurs produits, mais les évoque eux-mêmes, les suggère comme un romancier et un poète. Sous ce rapport, ce sont les dons d'observation et d'évocation du psychologue qui importent avant tout.

Quel progrès constatons-nous si nous comparons l'observation interne telle qu'elle est pratiquée par les psychologues en général et l'emploi que préconise Bergson de l'intuition? D'ordinaire, l'observation interne porte sur la représentation que nous pouvons, par la réflexion, nous faire de notre activité spirituelle, en reconstruisant, grâce à la perception et au souvenir des impressions éprouvées, nos états conscients; c'est ainsi que nous décrivons un état affectif, un effort, une volition. Nous fixons ainsi notre activité mentale en représentations bien définies: c'est ce procédé que les psychologues anglais ont mis à profit et personne ne niera son utilité.

Chez Bergson, une notation nouvelle et plus hardie apparaît : c'est moins la représentation de telle ou telle forme de l'activité mentale qui préoccupe, que le mouvement intérieur, le passage d'une représentation à une autre, ce qui est « entre » les représentations, les transitions et les tendances, les impressions soudaines qui permettent de reconstituer l'activité de l'esprit. William

Digitized by Google

James s'efforce d'étendre et d'approfondir la psychologie dans le même sens (1). Il s'agit de surprendre, sous les déterminations nettement conscientes des représentations, l'agitation subconsciente qui fournit à la conscience la matière qu'elle travaille et ordonne.

En cela, Bergson va au-devant d'un grand nombre de questions qui se posent aujourd'hui au psychologue. Longtemps celui-ci a été dominé par la conception classique de clarté et de belle ordonnance. Avec cette conception on ne saisit que la surface bien éclairée des faits et non leur vie profonde. Les idées romantiques, si fécondes, qui n'ont pas encore donné tous les résultats qu'elles comportent, pénètrent peu à peu dans la psychologie comme dans les autres sciences morales et leur imposent une vision plus dynamique des faits. L'intuition, en s'ajoutant à l'ancienne introspection, concourt de cette manière au même résultat que plusieurs des méthodes nouvelles, certaines méthodes expérimentales et comparatives dont nous parlerons. Celles-ci aussi dégagent de la vie mentale ce qui échappe à la réflexion appliquée aux seuls états conscients, clairs et distincts. Et bien qu'il y ait chez beaucoup de psychologues, envers les méthodes qui prétendent appliquer le nombre aux phénomènes, une méfiance justifiée, il n'en est pas moins vrai qu'elles encore sont nées du besoin scientifique de connaître les faits qui se dérobent à l'introspection.

Nous estimons donc que l'introspection est une méthode parfaitement légitime, mais qu'il faut se rendre compte de ce qu'elle peut et des limites de son emploi. Nous pensons ensuite que l'intuition bien conduite peut avoir d'excellents résultats: mais elle exige une longue

(1) Voir *Principles of psychology*, 2 v.. Londres, Macmillan, 1891.

Digitized by Google

éducation, une perception affinée de la vie intérieure; elle requiert des qualités qui se rencontrent chez les artistes plus souvent que chez les philosophes; elle se distingue par là des méthodes psychologiques proprement dites, qui constituent un ensemble de règles pouvant être transmises et appliquées à des groupes définis de faits. Du reste, on pourrait retrouver dans les idées de Bergson, à l'état latent, ce sentiment cher à plusieurs penseurs romantiques, que l'art, plus que la science, nous suggérerait le vrai sens des choses.

III. — LES MÉTHODES DE LABORATOIRE

Nous examinerons à présent quel parti l'on peut tirer d'un autre groupe de méthodes, les méthodes de laboratoire. Nous distinguerons entre psycho-physique, psychométrie, étude des rapports entre l'activité mentale et certains rythmes organiques, recherches qualitatives sur les mouvements, la mémoire et l'idéation. Nous ferons un groupe à part de l'exploration de l'activité inconsciente et de la pathologie mentale, car les méthodes de laboratoire proprement dites exigent la collaboration volontaire de sujets normaux. Nous n'avons pas l'intention d'exposer dans le détail ces méthodes. Elles sont universellement connues. Mais il importe aujourd'hui de définir l'emploi qu'on peut en faire dans l'étude d'un problème psychologique.

1° Les *psycho-physiciens* introduisent en psychologie la notion d'intensité. Ils croient pouvoir isoler de l'ensemble de la vie mentale des séries de faits qu'ils supposent de même qualité et les distinguer par des différences mesurables de degrés. On choisit par exemple un ordre particulier de sensations; le sujet qui se soumet aux expériences apprécie la seule intensité des sensations, et

Digitized by Google

l'expérimentateur cherche à déterminer la série des intensités qui, dans la sensation du sujet, correspondent à la série parallèle des excitations. Chacun sait comment Fechner a formulé la loi psycho-physique. Les polémiques que soulevèrent ses travaux se manifestèrent par des critiques nombreuses ; les plus fortes d'entres elles portent sur la détermination des caractères du fait conscient et montrent l'impossibilité d'appliquer à celui-ci les procédés d'abstraction des sciences exactes et de trouver une mesure dans l'appréciation de l'intensité des sensations (1).

La vie normale ne nous met jamais dans la situation artificielle du sujet exercé qui, après le long apprentissage du laboratoire, croit pouvoir, de l'ensemble des caractères sensibles, isoler l'intensité. Au contraire, l'intensité d'un état conscient varie en fonction de l'activité du sujet, de son attention et des sentiments qui la sous-tendent. Ensuite, n'est-ce pas par un artifice que l'on prétend qu'une sensation est le multiple d'une autre ? Nous avons examiné cette question au premier paragraphe du chapitre troisième et y renvoyons le lecteur. Au surplus, les appréciations varient, d'individu à individu, suivant l'exercice, et chez le même homme, suivant les dispositions du moment : cela enlève tout sens aux moyennes. Le postulat de la psycho-physique, l'existence d'une quantité intensive dans la vie mentale, ne semble pas justifié. Il n'y a mesure possible que là où je puis rapporter une quantité à une autre quantité prise pour unité et me servir du nombre. Or, la vie consciente ne présente pas de valeurs quantitatives déterminables : le qualitatif ne s'élimine pas, comme dans les phénomènes. Ce n'est

(1) Voir dans Delbœuf, *Éléments de psycho-physique* (F. Alcan, 1883, pages 109 et suiv.), les lettres de Von Kries et Tannery, ainsi que le 1er chapitre de Bergson, *Données immédiates*.

Digitized by Google

pas à un rapport mathématique entre sensation et excitation que nous conduisent les recherches psycho-physiques ; car, de ces deux termes, il n'en est qu'un, l'excitation, qui s'exprime quantitativement.

Ces recherches cependant ne sont pas perdues ; on en acquiert la conviction en lisant l'un des derniers ouvrages importants parus sur la matière, la *Psychophysique*, par Foucault. Mais leur interprétation doit être modifiée. Il se pourrait que la psycho-physique permît de déterminer — approximativement — la clarté des perceptions (1). En tout cas, les formules mathématiques n'ont plus en cela le sens qu'elles ont dans les sciences mécaniques. Elles ne sont qu'un symbole, une approximation, ou mieux une manière d'écrire, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. La psycho-physique étudie donc l'appréciation plus ou moins claire de l'excitation extérieure dans le cas particulier de sujets exercés et d'observateurs habiles : elle fournit la monographie de l'appréciation des perceptions sensibles chez le travailleur de laboratoire ; elle conserve ainsi une valeur très limitée et qualitative, malgré ses appareils de chiffres.

2° La psychométrie fournit la mesure exacte du temps exigé par certaines opérations intellectuelles ; la méthode des réactions permet de connaître combien dure l'inscription d'une sensation attendue, convenue d'avance, avec ou sans attention ; le temps qu'il faut pour recon-

(1) M. Foucault, *La Psycho physique*, F. Alcan, 1901. Voir p. 303 : « D'une manière générale, toute mesure de la sensibilité différentielle se ramène à une mesure de la clarté, soit des perceptions proprement dites, soit des perceptions différentielles. C'est donc bien la clarté et non l'intensité qui est, toujours et partout, la quantité psychologique dont les méthodes psycho-physiques fournissent la mesure. » Nous faisons nos réserves au sujet de la notion de « quantité psychologique ».

Digitized by Google

naître une sensation, pour choisir entre des mouvements simples, pour associer, selon des rapports élémentaires, deux idées ; les oscillations de l'attention, la régularité dans l'appréciation des rythmes. Selon que le sujet est exercé ou non, les variations sont considérables. Si, au point de vue psychologique, ces recherches n'apprennent rien de bien important, elles peuvent prendre de l'intérêt si on compare leurs résultats à ceux de la physiologie cérébrale. La durée d'une association d'idées peut atteindre dix fois celle d'une réaction simple ; la transmission se fait entre le neurone réceptif et le neurone moteur par un nombre plus grand d'intermédiaires : entre le temps de réaction et les voies et centres nerveux qui interviennent dans l'acte étudié, il y a une corrélation que l'introspection ne peut faire connaître ; elle nous présente en effet les différents moments d'un tel acte mental comme si étroitement fusionnés qu'ils ne forment pour nous qu'un seul tout, sans points de repère temporels. Mais si ce sont là des documents utiles au physiologiste, ils n'apprennent pas grand'chose au psychologue.

3° L'étude des rapports entre l'activité mentale et certains rythmes organiques peut amener à de curieuses constatations : on étudie, par exemple, les modifications de la respiration et de la circulation sous l'influence du travail intellectuel et des émotions, et l'on cherche les ressemblances et les différences entre les deux séries de modifications, la série organique et la série psychique (1) ; on trace la courbe de la fatigue musculaire dans ses rapports avec la fatigue mentale ; on se sert du dynamomètre pour mesurer, chez certains sujets anormaux et spéciale-

(1) On trouve dans l'*Année psychologique* des recherches dans ce sens et un répertoire utile de ce qui se fait dans la psychologie expérimentale.

Digitized by Google

ment impressionnables, les effets, sur le dégagement d'énergie, des différentes espèces d'excitation sensible (1). Dans ces recherches, on ne peut additionner, les uns aux autres, les résultats des divers sujets étudiés ni en prendre la moyenne, puisqu'il s'agit de cas individuels qui diffèrent qualitativement. Ces documents sont plus intéressants que ceux de la psycho-physique et de la psychométrie, car ces dernières méthodes cherchent à dépersonnaliser les sujets, tandis que les rythmes organiques et la pression dynamométrique varient suivant l'état psychique provoqué ; on ne peut faire abstraction ici des cas individuels.

4° Les expériences les plus intéressantes tentées jusqu'à présent en psychologie sont incontestablement celles qui portent sur la mémoire, l'imagination, l'idéation, c'est-à-dire sur des faits psychiques concrets, pris dans leur intégrité ; on fait varier les conditions de leur production et l'on étudie les variations de celle-ci. Ces recherches fournissent des documents, comme les observations du clinicien, mais ils appartiennent aux cas normaux. Il n'est pas question ici de mesure quantitative ; on recueille les observations, on les classe, on les interprète. L'emploi de la méthode expérimentale en psychologie est, à ce point de vue, très fécond, mais il fut plus rare que celui des méthodes de mesure.

A cette classe d'expériences se rattache l'étude des associations d'idées chez un sujet auquel sont présentées des images et qui inscrit successivement les associations qu'elles éveillent en son esprit (2). On obtient de cette manière un plus grand nombre de faits que n'en eût fourni la seule introspection, et souvent aussi des faits

(1) Féré, *Sensation et mouvement*, F. Alcan.

(2) Voir dans *Philosophische Studien* VII, p. 50 et suiv. les recherches de Scripture.

Digitized by Google

qui, sans l'expérimentation, auraient passé inaperçus. La classification des résultats exigera beaucoup d'attention.

Dans la manière de percevoir, de se souvenir, d'imaginer, l'expérimentation peut dégager, tout en restant essentiellement psychologique, des aspects de la vie mentale que l'introspection ne pourrait atteindre. Il s'agit d'étudier non un aspect mécanisé du cours des représentations, mais la synthèse perceptive elle-même. Une méthode qui s'adresse à la réalité concrète doit en faire varier certaines manifestations tout en maintenant comme objet d'expérience un acte conscient dans son ensemble. Je crois que c'est Alfred Binet le premier qui, en 1897 (1), eut l'idée d'étudier l'image mentale. Peu après, en 1898, je fis des expériences du même genre ; je crois être utile aux expérimentateurs en reproduisant quelques pages du compte rendu de ces recherches (2). Je signalais à ce moment l'importance de ce genre d'études pour le témoignage. En Allemagne, depuis les recherches de Stern (1902), on s'est occupé de cette question, d'une application juridique importante. On trouvera dans l'excellent article de Larguier des Bancels (3) un résumé des résultats, et de nombreux renseignements sur les expériences et les méthodes.

Voici comment, dans mes expériences, je procédai.

Je présentai pendant vingt secondes à six sujets placés à égale distance de l'objet à voir et distinguant nettement celui-ci, une reproduction de la *Mélancolie*, de Dürer. Aussitôt après, je leur demandai de décrire par écrit, chacun isolément, ce qu'ils avaient vu. Ils ont écrit la description sous mes yeux.

(1) *Année psychologique*, III, pages 296 et suiv.

(2) Elles parurent dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, publication peu connue des psychologues, en décembre 1898.

(3) *Année psychologique*, XII, 1906.

Digitized by Google

Huit jours après, sans les avoir avertis, je les priai de m'écrire de mémoire la description de la gravure; cela fait, je leur fis voir à loisir l'œuvre, et ils me l'ont décrite en l'ayant sous les yeux.

A. — *Analyse de la première expérience : perception de l'œuvre, exposée pendant vingt secondes.*

Nous avons considéré onze objets de perception dans la gravure : le grand ange, ses ailes (que l'analyse des résultats nous force à compter à part), l'un ou l'autre des accessoires, la maison, le petit ange, le chien, le bloc polyédrique, la mer, la banderole, l'arc-en-ciel, l'astre.

Voici le tableau-statistique des objets vus exactement, à peu près, inexactement ou pas :

SUJETS :	SUJET B	SUJET G	SUJET F	SUJET C	SUJET E	SUJET D
Nombre total d'objets perçus.	7	5	5	4	8	6
Nombre d'objets perçus exactement.	4 et 1 *pro parte*	2	2	3	7	4
Nombre d'objets perçus à peu près.	2	1	3	1	1	1
Nombre d'objets perçus inexactement.	1 *pro parte*	2	—	—	—	1
Nombre d'objets pas perçus.	4	6	6	7	3	5
Mots employés en tout.	148	88	77	51	171	75
Id. par min. en moy.	?	12,6	9,3	6,4	19	8,4
Ratures.	4	1	0	1	4	0

Digitized by Google

Le mot *mélancolie* a été vu par 3 sujets et a déterminé chez deux (B et G) des commentaires : chez B, 6 sur 7 objets retenus sont accompagnés de commentaires ; chez G, 3 sur 5 objets retenus.

En adoptant la division de Binet en types descripteur, observateur, émotionnel et érudit, nous obtiendrions 3 types émotionnels et imaginatifs à la fois, 1 descripteur, 1 descripteur avec tendance à l'observation. Les émotionnels ont du goût pour les choses d'art et de littérature.

Je préfère pour l'analyse de mon expérience une autre division ; il me semble difficile d'établir des catégories fixes qui puissent servir à classer les observations faites sur tous les sujets ; il faut, au contraire, partir, dans l'analyse, des particularités observées et tâcher de ramener les types à une classification scientifique, basée sur les lois psychologiques elles-mêmes.

J'aurais pour mes sujets la classification suivante :

1. *Perception confuse :* impossibilité de grouper, adaptation et concentration lentes ; cohésion difficile : le sujet C (très nettement) et le sujet F (partiellement). Cette observation s'est confirmée dans la suite par l'observation d'actes quotidiens du sujet C. L'expérience avait donc donné un résultat juste.

2. Perception *influencée* par une *impression directrice*. Deux sujets (émotionnels tous deux, B et G). La figure principale est bien perçue, mais le commentaire s'en mêle (cheveux grisonnants, front ridé, tristesse, etc.). De là, le sujet B pose des *contrastes* (le chien calme et la nature impassible autour du personnage mélancolique). G pose la thèse de la mélancolie et simplifie la vision d'ensemble, en mêlant le tout de commentaires.

3. Perception nette, avec tendance *synthétique* et précision dans les détails du groupe principal. D et E.

Digitized by Google

Le dernier sujet (F) participe à la fois de 1 et de 2.

B. — *Analyse de la seconde expérience :* répétition de *mémoire* de la description huit jours après et *description* de la gravure placée sous les yeux des sujets.

a. Sujet C rentrant dans 1° *perception confuse.* De légères transformations dans l'image du souvenir. Pas de cohésion ni d'interprétation. Enumération de quelques objets.

La description faite ensuite, la gravure sous les yeux, donne une énumération très longue d'objets, mais sans cohésion ni synthèse. Le sujet écrit en commençant : « C'est un ensemble d'objets qui paraissent n'avoir aucun rapport les uns avec les autres. »

b. Sujet B. La description après huit jours est très réduite. Les commentaires ont totalement disparu. Malgré cette différence dans l'exposé et dans la longueur (67 mots contre 148 dans la première description), des expressions entières reviennent. Exemple : « Aux pieds de la femme gisent quelques instruments » ; dans la seconde copie, le mot *quelques* fait place à *des*; la phrase subsiste. De même les deux fois le soleil « au zénith ». La 2e fois, le mot de l'énigme est écrit « mélan*c*holie ». La gravure porte « mélencolie ». Une anomalie avait donc frappé le sujet; celui-ci en avait fait littéralement la *métathèse.* Ont disparu de la mémoire : les chiffres et le chien.

Dans la description avec gravure sous les yeux, pas de commentaires; énumération méthodique des objets; peu de synthèse; les termes souvent sans précision. L'inscription est donnée avec le mot « mélancolie », écrit de nouveau comme à l'ordinaire !

c. Sujet G. Dans la reproduction de mémoire, tout commentaire a disparu. Les mêmes objets sont signalés, dans une disposition différente. De plus figure cette fois

Digitized by Google

un nouveau personnage (un enfant). Le sujet a-t-il entendu parler du dessin par ses camarades, ou s'est-il rappelé après coup le « petit ange » ? C'est ce qui n'a pas été élucidé. Enfin, l'agneau de sa première description s'est transformé en bélier. Mis en présence de l'œuvre, il fait une énumération assez exacte de ce qui y est représenté (avec une erreur : l'aile droite du grand ange est prise pour une palme). Deux phrases de commentaire réapparaissent, une sur le paysage, une sur le grand ange. Enfin, le sujet remarque que les colonnes du tableau de chiffres sont disposées de telle sorte que la somme verticale ou horizontale de chaque colonne est 34.

d. Sujet F. La première description partait d'une perception confuse. « Les traits effrayés et terribles » du grand ange rattachaient cependant le sujet au type 2 en même temps que sa vision de la gravure relevait du type 1.

Huit jours après, la mémoire semble plus nette que ne l'avait été la perception première : au lieu de cinq objets, sept objets sont cités : en plus, cette fois, la banderole et le polyèdre.

La figure étant sous les yeux du sujet, une énumération exacte s'ensuit, avec un seul objet commenté, mais sans synthèse. De même que le sujet précédent, le sujet F remarque la particularité du tableau de chiffres.

Mais aucun de ces 2 sujets ne remarque que l'on obtient également 34 en additionnant les chiffres dans le sens des deux lignes de la croix de multiplication (ici : 13 + 11 + 6 + 4 et 16 + 10 + 7 + 1.)

e. Sujet E. Il est *absolument frappant* de constater qu'à huit jours d'intervalle, la reproduction de mémoire amène le même ordre d'idées et les mêmes expressions, ainsi que les mêmes phrases que celles employées par le sujet dans la première description. Ayant la gravure sous

Digitized by Google

les yeux, il décrit avec plus de détails, mais *dans le même ordre*. Seul, il voit le monogramme de Durer.

Voici quelques phrases des deux premières descriptions :

1re DESCRIPTION.	2e DESCRIPTION (*reprod. de mémoire après huit jours.*
Au premier plan une femme assise..., l'expression de la physionomie est plutôt sombre, renfrognée... La tête est couronnée d'épines, je crois; derrière elle se trouve au second plan une maison dont un des murs (à gauche pour le spectateur) fuit en perspective vers l'horizon. Une échelle y est apposée, et sur cette échelle se trouve juché un second personnage, un enfant. Au mur se trouvent encore accrochés différents objets, entre autres un sablier. A côté du personnage principal, à gauche pour le spectateur, se trouve couché un chien, dans la pose du chien qui dort, la tête ramenée vers l'arrière du corps. Etc.	1er plan : femme assise, figure renfrognée. Le coude appuyé sur le genou de façon à soutenir la tête sur la main. Couronnée d'épines. Derrière, un mur de maison; l'autre mur à gauche fuit en perspective vers l'horizon. Au mur, quelques objets accrochés, entre autres un sablier. Contre le mur qui fuit, une échelle avec un personnage qui y monte. A gauche (pour le spectateur) de la femme assise, un chien couché, le museau ramené en arrière, dans la position du chien qui dort. Etc.

Remarque importante : les doutes et les hésitations de 1 disparaissent dans II, plus simple, plus affirmatif.

f. Sujet D. Le caractère d'exactitude dans la reproduction par mémoire, signalé chez le sujet précédent, ne se retrouve ici qu'à un degré moindre. Par contre, nous voyons, à un degré élevé, le phénomène signalé déjà pour le sujet G : des additions, moins ici comme objets vus que comme interprétations et commentaires. Il semble donc que, si, pour la perception (1re descr.), nous adoptions une classification donnée, elle ne pourrait se maintenir

Digitized by Google

pour la mémoire (2e descr.). De plus, la perception du début subit des déformations pendant l'intervalle des deux expériences.

Ce sont ces deux derniers sujets qui ont perçu le plus exactement, ainsi que l'indique notre tableau.

L'expérience que nous venons de rapporter est complexe; on procédera plus simplement au moyen de figures linéaires, de phrases brèves, d'images plus faciles à percevoir. Dans ce genre de recherches, on étudie des processus et des caractères vivants, non des états immobilisés : c'est pourquoi nous insistons sur leur importance.

On rattacherait avec raison à ce genre d'étude les enquêtes portant sur la manière de travailler des artistes, la formation de leurs conceptions et de leurs œuvres, la nature de leur idéation (1). Ici encore, le psychologue ne cherche pas à mesurer des éléments artificiellement détachés du mouvement de l'esprit, mais à pénétrer les démarches de celui-ci.

IV. — PATHOLOGIE MENTALE ET MÉTHODES EXPÉRIMENTALES APPLIQUÉES A L'INCONSCIENT

Nous groupons ensemble trois méthodes expérimentales et comparatives à la fois; elles complètent les méthodes qui précèdent et se rattachent au groupe suivant par certains caractères. Ce sont les recherches portant sur l'hypnotisme, le somnambulisme et le rêve, les méthodes pathologiques et l'étude du « subliminal ».

Nous citerons comme modèle de l'emploi des méthodes hypnotiques dans l'analyse de la vie mentale le livre

(1) On trouvera une enquête très intéressante, comme exemple, dans l'Année Psychologique, X, 1904 : A. Binet, *La création littéraire*.

Digitized by Google

célèbre et souvent cité de Pierre Janet, *l'Automatisme psychologique* (1). Ce genre de recherches nous fait connaître des formes de l'activité psychique qui, dans l'état de veille et par l'usage des méthodes introspective et intuitive, sont entrevues, mais ne se présentent jamais dans leur entièreté à cause de l'unité que l'attention prêtée au réel et l'idéation consciente impriment à la vie mentale. La dissociation de cette unité dans les états d'hypnose est donc utile à obtenir pour l'étude de l'activité automatique. Les données du rêve ont aussi leur importance (2). La méthode hypnotique exige un ensemble de mesures de prudence dont l'observation doit être d'autant plus stricte que les sujets, très impressionnables, peuvent agir sous des influences multiples qui échappent parfois à la perspicacité de l'expérimentateur. La manière de procéder du docteur Janet dans l'ouvrage cité plus haut nous paraît, pour les résultats psychologiques, assez sûre : connaître exactement le sujet, comme un bon physicien possède à à fond le maniement de ses appareils, se limiter à un petit nombre de sujets plutôt que d'accumuler des faits dont les véritables causes échappent aisément en vertu de leur complexité même.

Quant aux recherches de pathologie, chacun sait quel est l'intérêt qui s'y attache pour le psychologue, depuis que Ribot a, dans des livres très répandus, mis en lumière l'utilité de cette méthode. Il est bon cependant de faire observer que les faits pathologiques ne peuvent être bien compris que s'ils sont rapportés aux résultats des méthodes proprement psychologiques, à l'analyse précise de la vie dite normale. Sinon on risque de tomber dans l'erreur de certains spécialistes des maladies mentales, pour lesquels

(1) Voir notre chap. IV, § 2.
(2) Voir chap. II, § 1.

Digitized by Google

les manifestations les plus fortes et les plus complètes de l'activité intellectuelle deviennent des cas morbides. N'a-t-on pas entendu expliquer par une même hypothèse l'excitabilité dérisoire d'un maniaque et la puissance créatrice de l'homme de génie? L'observation utile des cas pathologiques n'est donc possible qu'avec l'aide des méthodes de la psychologie normale. Cette restriction admise, l'importance de la pathologie mentale ne se nie pas.

Enfin, il est un ensemble de faits qu'on a tenté tout récemment d'étudier scientifiquement, les faits que l'on a groupés sous le nom de spiritisme, force psychique ou conscience subliminale. On ne doute pas que dans cet ordre de faits, des découvertes précises puissent être utiles à l'étude de l'inconscient. La méfiance est grande pourtant parmi les savants au sujet des faits quelque peu mystérieux et des récits trop crédules qui se suivent dans les revues de « recherches psychiques ». Les théories singulières auxquelles ils ont donné lieu souvent ont provoqué l'opposition de maint psychologue (1). Il est à souhaiter qu'on ne rejette pas en bloc l'ensemble de ces données nouvelles; sans doute est-il bien difficile aujourd'hui d'en tirer parti; c'est une raison pour tenter de les soumettre à des recherches méthodiques.

V. — MÉTHODES COMPARATIVES

Les méthodes que nous avons rapidement passées en revue dans les pages qui précèdent se ramènent à deux grandes classes : les méthodes basées sur l'introspection,

(1) Un exemple très typique nous est fourni par un article de Wundt *der Spiritismus*, dans les Essays, Leipzig, Engelmann, 1885, pages 342 et suivantes.

Digitized by Google

et sur l'intuition, qui emploient un genre d'observation très particulier, l'observation de soi ainsi que l'interprétation d'observations recueillies par d'autres psychologues; en second lieu, les méthodes expérimentales qui, à l'analogie des méthodes en usage dans les sciences physiques, recourent à l'observation externe, mais avec cette différence que les données obtenues n'ont de sens qu'interprétées au moyen de l'introspection.

C'est encore à l'observation externe que recourent les méthodes comparatives dont nous avons à dire quelques mots. Ces méthodes se sont formées sous l'influence des théories évolutionnistes, du développement considérable des sciences historiques et de la constitution de la sociologie; elles étudient l'individu dans son développement (1), comparent les mœurs, le langage et les croyances d'époques et de peuples différents (2), et tâchent de découvrir les caractères communs et les divergences des manifestations psychologiques dans le temps et l'espace. Elles portent même leurs investigations jusque dans les actes des animaux qui permettent de conclure, par analogie avec certains indices des actions humaines, à des manifestations d'intelligence et à une vie affective.

L'avantage de la méthode comparative est d'assembler de nombreux documents; mais l'interprétation qui est, en psychologie, d'une importance primordiale, rencontre ici des écueils nombreux. Il est difficile pour le psychologue, tout en procédant par analogie avec sa conscience, de reconstituer des états psychiques différents du sien, moins intellectualisés, comme sont ceux des animaux ou des enfants.

L'étude des phénomènes collectifs a permis enfin

(1) Voir les travaux de Preyer, de Perez, de Baldwin.

(2) C'est la tâche de la *Völkerpsychologie*, dont Lazarus et Wundt sont deux représentants bien connus.

Digitized by Google

d'observer dans la conscience des individus qui appartiennent à un groupe ou participent à un mouvement d'ensemble, comme celui d'une foule, un certain nombre d'influences exercées par ces conditions sociales sur leurs actes et leurs idées.

Le psychologue emploiera concurremment l'ensemble de ces méthodes; leur emploi légitime sera, selon la question à traiter, laissé à l'appréciation de chacun; c'est là affaire de doigté et nulle règle ne fixera jamais le sens des nuances et la valeur du choix individuel. Il est néanmoins indispensable de ne pas accorder à telle méthode spéciale plus d'importance qu'elle n'a réellement; il est bon de s'expliquer à ce sujet: c'est pourquoi nous avons, à notre point de vue, en envisageant l'étude des problèmes qui nous préoccupent, tenté de classer, selon leur rang et leur utilité, les méthodes que nous avons employées. Il nous reste à exposer une méthode encore. Nous lui consacrons le dernier paragraphe de cet appendice.

VI. — LA MÉTHODE RÉFLEXIVE

Alors que l'introspection analyse les représentations et leurs combinaisons, que l'intuition suggère le mouvement intérieur et les tendances de la vie mentale consciente et subconsciente, que les méthodes expérimentales en étudient certains aspects, la méthode réflexive recherche la cohésion et l'unité logique de l'esprit. Employée dès le début de la psychologie, elle s'est maintenue et développée, mais n'a été définie et étudiée en elle-même que dans les dernières années du dix-neuvième siècle, tout spécialement par Jules Lagneau qui lui a donné son nom (1).

(1) Jules Lagneau, *Fragments* (Rev. de mét. et de morale, mars 1898);

Digitized by Google

La méthode réflexive a pour but d'expliquer l'unité logique que présente la conscience; outre le caractère propre qu'affecte la conscience en chaque individu, les faits conscients, quelles que soient les différences entre les individus conscients et les nuances de chaque conscience individuelle en particulier, offrent des caractères qui se retrouvent dans toute manifestation consciente et définissent la conscience comme type d'organisation; de même il y a des caractères qui définissent d'autres types d'organisation comme ceux que le physicien et le chimiste découvrent dans la matière, le biologiste dans les organismes vivants. Il y a donc des caractères qui doivent se retrouver dans toute manifestation de la conscience et lui sont *essentiels*, tandis que d'autres caractères sont individuels ou accidentels. Il s'agit de déterminer les caractères essentiels de la conscience et de rechercher les lois qui permettent de les comprendre.

Dans la seule forme de conscience accessible à notre observation, la conscience humaine, tout fait conscient, en même temps qu'il se traduit en une représentation, se répercute en une *idée*, parce que notre vie mentale est inséparable de la réflexion. Avec la perception d'objet, il se forme en notre conscience une idée de cette perception; en d'autres termes nous n'avons pas seulement conscience de l'objet perçu, mais encore de ce que nous percevons l'objet et formons une représentation. En même temps que se produit la perception de l'objet, il se fixe un type, une idée de notre activité perceptrice. S'agit-il d'un sentiment, le même processus se

CHARTIER, *Commentaire aux Fragments* (ibid., juillet et sept. 98); *Lettres sur la psychologie*, d'après les cours de LAGNEAU (Bull. de l'union pour l'action morale, 10e année, n° 17, et 11e année, 1-7, 9, 11-14), et mon étude sur J. LAGNEAU dans la *Revue du Mois*, mai 1906.

Digitized by Google

produit: nous éprouvons un mouvement de colère; c'est un fait conscient; mais en même temps retentit en nous et se conserve, même quand l'état affectif de la colère est passé, une idée de cet état; cette idée, nous pouvons l'évoquer. En général, il suffit que nous pensions à un fait conscient, perception d'objet, souvenir, sentiment, effort, pour qu'il devienne une idée, c'est-à-dire une représentation réfléchie. Nous sommes donc en possession d'une méthode d'investigation de la conscience, grâce au caractère réfléchi qu'elle revêt en nous.

Toute représentation est à la fois objet et idée. Si nous faisons abstraction de l'idée pour porter notre attention sur l'objet, pour vérifier la notion que nous en avons, nous tâchons de corriger les sensations qui établissent un rapport entre l'excitation extérieure et l'objet tel que nous nous le représentons; nous rapprochons, par des corrections successives, l'objet représenté de l'interprétation acquise par la science, de ses rapports avec l'ensemble des objets dans l'espace; nous substituons à l'objet sensible les éléments intelligibles par lesquels la connaissance claire et scientifique l'explique.

Mais nous pouvons aussi porter notre attention sur l'idée, c'est-à-dire sur l'objet en tant qu'il est pensé et se rattache à une conscience, et de là sur cette conscience elle-même, sur ses différentes manifestations (activité de perception, souvenirs, sentiments, action volontaire) et sur l'unité qui pénètre toute la vie de l'esprit. Nous appliquons ainsi notre réflexion à l'activité consciente. Jules Lagneau appelle idées les représentations en tant que nous les considérons dans l'unité de leur participation mutuelle, dans leurs rapports entre elles et avec la conscience.

Une fois que nous envisageons les représentations en tant qu'idées, elles ne sont pas spatialement exté-

Digitized by Google

rieures les unes aux autres comme le sont les objets, ni prises séparément; un lien interne les unit; ce n'est pas le contenu particulier des idées qui est soumis à la réflexion, mais leurs rapports, les conditions de leur existence dans la conscience, le mouvement intérieur qui les rapproche ou les éloigne, l'unité qu'elles présentent; c'est, en un mot, *la pensée*.

La pensée n'est pas objet d'intuition; nous la connaissons à travers la réflexion. Elle ne se fixe pas en un ou plusieurs objets; elle ne peut se réaliser même en une idée qui la représenterait tout entière; elle n'est ni une idée particulière, ni une représentation, ni une chose; elle est acte, mouvement et, finalement, synthèse active de rapports rationnels. La pensée est présente intégralement en chaque représentation.

Le caractère psychologique d'un fait conscient est donc son *retentissement* dans la conscience. La pensée, en tant qu'unité, est présente en chacun de ses actes, indivisible par conséquent et concentrée en chacune de ses affirmations, sans être pourtant épuisée par aucune de celles-ci, car elle n'est pas chose ou substance, mais réalité spirituelle, acte pur; elle n'est pas non plus une entité immuable posée en dehors et au-dessus des rapports rationnels; elle est *acte* et création.

Elle ne résulte pas non plus de la série des actes conscients antérieurs : le caractère de la pensée, c'est d'être un mouvement synthétisant en chaque moment la multiplicité sensible et créant, par chaque acte, une synthèse nouvelle, de manière que ses produits ne sont pas simplement une fusion d'éléments, mais un tout original; nos représentations ne dépendent ni des éléments de la multiplicité, ni des faits conscients antécédents, mais chacun d'eux porte la marque propre de la pensée qui le pose.

Digitized by Google

La pensée est unité : une idée ne s'explique pas par une série d'idées antécédentes, mais par les lois de la pensée qui se retrouvent en chaque idée. L'analyse des conditions de toute idée nous conduit à découvrir les caractères essentiels de la pensée : c'est ce genre tout spécial d'analyse, applicable aux idées, qu'on appelle *méthode réflexive*. La méthode réflexive est une véritable méthode psychologique, car elle n'essaie pas de construire la pensée avec des éléments extérieurs à elle, mais elle la prend dans sa réalité concrète. Ce n'est pas une entité que nous obtenons ainsi, mais *un système de rapports rationnels, lié à une manière constante de sentir :* cette définition est celle du *moi*. La méthode réflexive enfin est en même temps une méthode métaphysique, parce qu'elle conduit de la conscience, nécessairement individuelle, à la pensée unitaire de laquelle toute conscience participe.

L'on comprend qu'il soit nécessaire de trouver une méthode particulière pour la vie consciente ; elle présente un caractère tout autre que les faits étudiés par les sciences expérimentales : c'est la *pénétration* des idées, leur vie intérieure, si différente des combinaisons auxquelles on a recours pour expliquer les lois des faits au point de vue mécanique, physico-chimique et biologique. Aussi n'est-il pas possible en psychologie d'employer l'induction : car ce qu'on s'efforce de comprendre, à propos des pensées particulières, c'est l'acte de pensée et non la succession extérieure des faits de conscience ; or, l'induction conclut de la loi constante, observée dans certaines séries de faits, à une loi constante analogue existant en d'autres faits semblables ; elle exclurait, appliquée à la psychologie, la nouveauté, le progrès, la vie propre de l'esprit, et n'atteindrait que les actes mécanisés par

Digitized by Google

l'habitude, les moins caractéristiques de la vie mentale. La psychologie ne se servira pas non plus de la déduction mathématique, car elle n'admet ni abstractions, ni postulats, ni démonstrations, mais se trouve en présence de la réalité la plus concrète. Il ne s'agit ni de la représentation de mouvements dans l'étendue, ni de l'application de la quantité; il faut chercher les conditions de la réalité consciente, se demander à propos d'une idée, d'une pensée particulière, comment elle peut exister, chercher en un mot les raisons de ses pensées. L'analyse que la réflexion fera des idées ne s'arrêtera qu'aux derniers termes, qui ne seront ni des relations abstraites, ni des lois de phénomènes, mais des éléments intelligibles, des raisons.

Nous choisirons plusieurs exemples pour faire comprendre l'application de la méthode réflexive. Et d'abord, comment dégager par l'analyse réflexive le rôle de l'acte de pensée dans les *conditions logiques* de toute connaissance ? Prenons une notion que nous appliquons à toute action corporelle, la notion de *résistance*. C'est l'exemple donné par Chartier (1) : « Aux yeux de la réflexion, elle suppose, comme conditions nécessaires, les idées de position, de direction, d'effort, d'objet extérieur, idées que je ne conçois pas explicitement lorsque je connais une résistance; chacune de ces idées elle-même, si on l'analyse, en suppose d'autres, en implique nécessairement d'autres : l'idée de position suppose l'idée de distance, de séries fixes, de mouvements à faire dont l'effet est connu; l'idée de direction suppose de plus la connaissance distincte des parties de mon corps, et des

(1) *Revue de mét. et de morale*, 1898, p. 532.

Digitized by Google

notions de directions fixes, comme avant et arrière, haut et bas, droite et gauche; l'idée d'effort suppose l'idée d'un mouvement voulu, c'est-à-dire d'un mouvement dont les effets sont d'abord connus, ensuite jugés préférables à l'état actuel. L'idée d'objet extérieur suppose l'idée de permanence, de stabilité, c'est-à-dire d'être; l'idée d'être implique à son tour unité, indivisibilité, etc. De telle sorte que, dans une idée quelconque, on retrouve nécessairement à l'état latent, toutes les idées. De là cette autre formule que Lagneau répétait souvent: « L'analyse réflexive a pour objet de retrouver dans un fait de pensée la Pensée tout entière. »

Autre exemple: voyons comment procède la méthode réflexive pour dégager les conditions psychologiques de la *perception sensible*. Si la science fixe son attention sur l'objet et le rattache à d'autres objets après l'avoir mesuré et lui avoir fait subir les corrections utiles, le psychologue s'intéresse à la *perception* de l'objet, c'est-à-dire à ce qu'il y a de commun à tous les objets perçus, si l'on fait abstraction du caractère propre de chacun de ces objets; à propos de la perception d'objet, il s'agira de savoir quelles sont les conditions de cet acte; s'explique-t-il par l'enregistrement passif d'une excitation extérieure ou bien entre-t-il, dans la sensation, une part d'activité de la pensée? Nous sommes conduits ainsi à étudier la sensation et ses conditions; les conditions physiologiques d'une part se ramènent à des transmissions nerveuses entre plusieurs centres situés en des points différents; ce tableau de l'activité cérébrale n'explique pas l'unité de l'objet de perception; d'où une critique qui nous fera comprendre que la perception sensible n'est pas le résultat de l'activité d'éléments nerveux, mais si ces éléments sont nécessaires pour la transmis-

Digitized by Google

sion des mouvements, l'acte de perception n'est pas l'image passive de ces mouvements; la sensation n'est pas située dans l'espace; seuls les mouvements qui en sont les symboles extérieurs peuvent se spatialiser.

Puis vient la question de savoir si intensité et qualité que nous reconnaissons dans la sensation sont déterminées dans la conscience par des lois extérieures à elle. De là on est conduit à chercher le sens des notions de qualité et d'intensité appliquées aux faits conscients, et ainsi de suite. C'est la voie que nous avons suivie souvent dans ce livre.

Un dernier exemple emprunté à l'étude de l'*action*. L'analyse réflexive permet d'en dégager les conditions, qui sont complexes. Ainsi, pour moi, l'acte d'écrire ce qui fait l'objet de mes préoccupations philosophiques : il y a ici deux ensembles de conditions; d'abord une tendance, une direction volontaire, un effort ; cet effort se concentre sur le rendu de la pensée; je tâche de serrer la pensée le mieux que je puis et de me rapprocher, en l'exprimant, d'un type de raisonnement idéal que je conçois; cet acte voulu implique un rapport entre l'idée d'action et l'idéal, c'est-à-dire une affirmation de mon effort; c'est là un acte dans lequel je me mets tout entier, qui se crée lui-même et se recrée en chaque instant; c'est ce que Lagneau entend par liberté.

En second lieu, tandis que je pense au sens de ce que j'écris, je ne songe pas à examiner en détail la syntaxe de chaque phrase ni la forme des mots que je trace : il y a dans la technique grammaticale et dans l'écriture qui sont à mon service sans que je doive à chaque emploi les raisonner, quelque chose de mécanique; aussi, puis-je concentrer ma pensée, sans devoir faire un effort spécial d'attention aux mouvements de ma main qui trace les

Digitized by Google

mots ni aux règles de syntaxe, que j'applique par habitude. Ce sont là des actes mécanisés, et jadis volontaires. L'analyse réflexive me montre que les conditions de mon acte d'écrire sont complexes et que l'idée de cet acte réunit deux tendances : la liberté et l'automatisme.

Me voilà conduit à poser les problèmes qui permettront de comprendre ces tendances ainsi que leurs rapports mutuels. On voit que la méthode réflexive envisage la *totalité concrète* que constitue tout fait de la vie mentale en tant qu'idée et tâche de rendre compte des conditions que toute idée implique. Elle est à la fois rationnelle en ce qu'elle ramène à l'unité toutes les manifestations psychologiques, et vivante en ce qu'elle ne forme pas des abstractions, mais recherche les conditions du réel. Et enfin, le réel n'est jamais séparé de l'acte de la pensée; l'être conscient n'est pas scindé en tranches, mais il est pénétration d'idées. La méthode réflexive étudie les rapports des idées entre elles et avec la pensée.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

ACTIVITÉ CÉRÉBRALE ET ACTIVITÉ MENTALE

Pages.

§ 1. — La perception sensible 1
§ 2. — La mémoire 20
§ 3. — L'acte de l'esprit 30
§ 4. — Les rapports entre l'activité mentale et le système nerveux 51

CHAPITRE II

L'INCONSCIENT 65

§ 1. — Le problème de l'Inconscient 66
§ 2. — Analyse des tendances de la vie psychique inconsciente 78
§ 3. — Interprétation des faits inconscients 88

CHAPITRE III

LES LOIS DE L'ORDRE ET LA VIE MENTALE. 115

§ 1. — La quantité 120
§ 2. — La qualité 135
§ 3. — La durée 144
§ 4. — La causalité 148
§ 5. — La finalité 158

Digitized by Google

CHAPITRE IV

PERSONNALITÉ ET LIBERTÉ. 167

§ 1. — Synthèse mentale et personnalité. 169
§ 2. — Notions historiques et critiques sur la Synthèse mentale. 179
I. *Leibniz* 179
II. *Kant* 187
III. *Wundt* 191
IV. *Höffding*. 199
V. *Pierre Janet* 205
VI. *Psychologie intuitive et psychologie réflexive*. 219
§ 3. — La liberté. 223

APPENDICE

LES MÉTHODES PSYCHOLOGIQUES

I. L'introspection 237
II. L'intuition 242
III. Les méthodes de laboratoire. 251
IV. Pathologie mentale et méthodes expérimentales appliquées à l'inconscient 262
V. Méthodes comparatives. 264
VI. La Méthode réflexive 266

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 065105338

Digitized by Google

G.E.STECHERT
& Co.
NEW YORK

Digitized by Google

Digitized by Google